



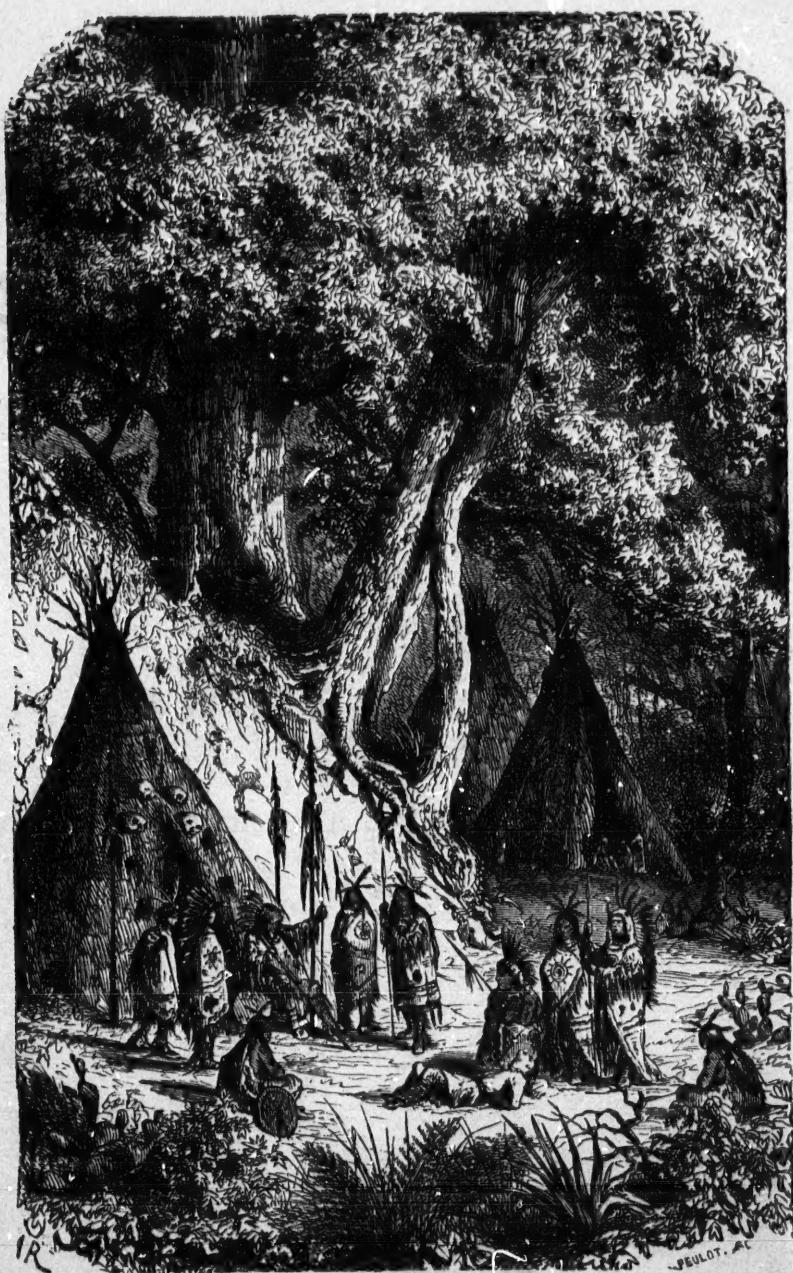
LE

7485

VENGEUR DE MONTCALM

4^e SÉRIE — Format in-8°

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN



Le supplice (voir page 40).

Cheempette, Paul Adolphe van

PIERRE DURANDAL

LE

VENGEUR

DE

MONTCALM



PARIS |

H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1887

PQ2207
C72V4

PROLOGUE

LA TERRE DES TITANS

PROLOGUE

LA TERRE DES TITANS

Il n'y a dans toute la nature aucun spectacle qui puisse être comparé au panorama des grands lacs de l'Amérique du Nord. Qu'on se figure, en effet, un cadre gigantesque dépassant, au delà de toute conception, les proportions étroites des horizons mesquins du vieux monde. Dans cette étendue incommensurable aux perspectives féeriques, se dresse, plus majestueux que l'imagination la plus hardie ne saurait se le représenter, un amphithéâtre colossal dont les gradins étagés en arc-en-ciel forment autant de cascades tombant chacune d'un bassin supérieur et descendant de plateau en plateau en nappes grandioses, pour se dégorger finalement dans une mer d'eau douce, le golfe Saint-Laurent. Celui-ci se relie aux grands lacs par le fleuve du même nom, qui règne sur une vallée où pourrait tenir à l'aise tout le continent européen.

C'est ici, tout l'indique, la terre mystérieuse entrevue par Platon dans ses rêves. Les anciens, commentant les passages célèbres du *Critias* et du *Timée*, en célébrèrent les merveilles. Ils la nommaient Atlantide et y plaçaient le séjour des Titans. Quels autres, en effet, que les géants mythiques pouvaient, à leurs yeux, habiter, aux âges les plus reculés, ces solitudes sans bornes, dont l'approche était, disait-on, défendue par des brumes épaisses et éternelles, et où n'avaient, suivant la tradition, abordé, dans la nuit des temps, que quelques malheureux naufragés jetés par la tempête sur ces côtes inconnues ?

Région superbe entre toutes, dont aucun pinceau ne pourrait reproduire la splendeur, et où la pompe de la création éclate dans toute sa gloire. Au-dessus du fleuve Saint-Laurent, qui verse dans le golfe cinquante-sept millions et demi de mètres cubes d'eau par heure, le charmant petit lac des Mille-Iles, écrin de perles miroitant au soleil, reçoit les eaux tranquilles de l'Ontario, la première assise de l'amphithéâtre. Dans cette vasque prodigieuse dont l'orifice est de quatorze mille kilomètres carrés et la profondeur de cent quatre-vingt-dix mètres, se déversent par deux chutes les cascades du Niagara. Plus haut est le lac Erié, non moins imposant : il a cent soixante mètres de profondeur et seize mille cinq cents kilomètres de surface. Il sert, par le Détroit et le Saint-Clair, de déchargement au Michigan, qui a quarante-

trois mille kilomètres carrés d'étendue. Au Michigan se rattache par une pente à peine sensible le lac Huron. Ce dernier a cinq cents lieues de long sur quatre-vingt-dix de large. Il communique par les sauts Sainte-Marie, c'est-à-dire par une succession de cascades superposées, avec le lac Supérieur, qui est le faite de cet édifice fantastique. Ici les dimensions atteignent dans tous les sens à l'idéal, et l'esprit humain, quel que soit son orgueil, demeure confondu devant ce spectacle vraiment grandiose. Le lac Supérieur est un véritable océan, suspendu à cent quatre-vingt-treize mètres d'altitude, et dont le reflux et les orages le disputent en violence aux mouvements les plus impétueux de la mer. Quarante rivières y portent leur tribut. Sa circonférence a cinq cents lieues, sa profondeur mesure trois cents mètres. Ses trois îles, Maurepas, Royale, Saint-Ignace, fertiles et plantureuses, séduisent le regard par leurs formes étranges et les couleurs chatoyantes de leur végétation. Telles des oasis dans l'immensité du désert. La chaîne des monts Alleghany ou Apalaches, dont plusieurs sommets s'élèvent au delà de six cents mètres, projette dans ces bassins si admirablement disposés les larges ombres de son flanc énorme couvert de forêts.

Au xvii^e siècle et pendant toute la première moitié du xviii^e, cette contrée si digne d'être appelée un présent de Dieu et qu'avaient découverte nos intré-

pides Argonautes malouins, nous appartenait tout entière. Jacques Cartier en 1534, Roberval en 1541 y avaient planté notre drapeau, et fait reconnaître, dans ce monde où nul Européen n'avait pénétré avant eux, l'autorité de la France. Quelques colons, la plupart originaires de Saint-Malo, s'y étaient plus tard établis sous la protection de nos armes. Le Canada devint ainsi en peu de temps un centre de ralliement. La pêche de la morue et le commerce des fourrures furent, jusqu'au règne de Henri IV, les principaux attrait de cette émigration vers la Nouvelle-France. Malheureusement les guerres civiles qui désolèrent notre pays sous les derniers Valois détournèrent l'attention de ce mouvement. Les Anglais et les Hollandais en profitèrent pour fonder les établissements de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Belgique sur le rivage de l'Atlantique.

Lorsque, en 1602, Samuel de Champlain, reprenant la route ouverte par Cartier, remonta le Saint-Laurent jusqu'au saut Saint-Louis, les colonies britanniques et néerlandaises étaient déjà plus prospères et plus peuplées que les positions françaises. Cependant, tel était l'ascendant exercé par ce vaillant explorateur sur ses compagnons, qu'en peu d'années de vastes défrichements furent opérés par les Malouins dans toutes les directions. Québec, hameau conquis sur les naturels et situé favorablement

sous le double rapport du commerce et de la défense, reçut, en 1608, le nom de capitale de la Nouvelle-France. Dès ce moment l'impulsion était donnée. Des agglomérations d'habitations, devenues plus tard des villes, se succédèrent d'année en année ; on s'adonna à la culture du sol déboisé ; des routes protégées par des forts réunirent les différents postes et centres de commerce, et, grâce à cette féconde initiative, la domination du pays et la liberté des communications se trouvèrent rapidement assurées dans la région des cinq lacs, sur le cours des fleuves et au travers des bois.

A cette époque, trois grandes nations indiennes occupaient la contrée où les Français poursuivaient leurs conquêtes. Au nord du Saint-Laurent vivaient les Algonquins, tribus généralement nomades, qui parcouraient les forêts pour y suivre la piste des cerfs, des élans, des daims et des chevreuils, tout en étant forcées parfois de se défendre contre les ours et les loups. Souvent aussi, ils pénétraient dans les plaines voisines des grands lacs qui étaient le domaine des bisons. Ou bien encore ils longeaient les rivières et s'engageaient dans les marais pour y surprendre le castor et la loutre, dont ils vendaient la fourrure aux Européens, et principalement aux colons du Canada. Deux de ces peuplades algonquines, plus sédentaires que les autres, se livraient plus exclusivement à l'agriculture. C'étaient les Miamis et les Illinois.

Moins farouches que les autres naturels et conséquemment plus accessibles à la civilisation, ils furent, dès le commencement du mouvement colonial, les alliés des Français, et formèrent avec nous des relations étroites d'intérêt et d'amitié. Nos missionnaires, récollets et jésuites, trouvaient parmi eux un accueil bienveillant. Aussi les conversions y furent-elles rapides et nombreuses. D'autant plus qu'en vertu d'une charte octroyée par le cardinal de Richelieu aux cent associés fondateurs de la Nouvelle-France, tout Indien converti était de droit citoyen français.

Toutefois, autant les Miamis, les Illinois et la plupart des Algonquins témoignaient d'empressement à se rapprocher des établissements français, autant les deux autres nations indigènes étaient animées contre nous de sentiments d'hostilité ou de haine. Les Wyandots, que les premiers colons avaient, à cause de leurs coiffures bizarres, baptisés du nom caractéristique de Hurons, habitaient au nord des lacs Érié et Ontario. Intelligents et industrieux, ils avaient, sous l'énergie de leurs chefs, acquis une grande supériorité sur les autres tribus. C'étaient des hommes de haute taille, aux membres fortement musclés, au regard franc et ferme, et ne craignant ni le danger ni la mort. Ils étaient en lutte depuis des temps fort éloignés avec les Iroquois, non moins puissants qu'eux, et qui, établis au sud de l'Ontario et du Saint-

Laurent, leur disputaient, dans la région des lacs, de vastes territoires de chasse. De là une guerre à outrance, où chaque rencontre était signalée par d'horribles carnages.

La bravoure des Hurons, leur fidélité inébranlable à la foi jurée, leurs mœurs relativement policées, la noblesse d'âme dont ils donnèrent en plusieurs circonstances la preuve, enfin l'établissement de leurs campements sur la rive du Saint-Laurent, où les Français eux-mêmes s'étaient fixés, avaient décidé Champlain à faire la paix avec eux et à les soutenir dans leurs sanglantes querelles avec les Cinq-Nations iroquoises. Celles-ci, de leur côté, trouvèrent un appui chez les Hollandais de la Nouvelle-Belgique et chez les Anglais de la Nouvelle-Bretagne, qui étaient, les uns et les autres, jaloux de voir le Canada reculer ses limites dans tous les sens, et ne laissaient échapper aucune occasion de traverser nos projets ou d'opposer des barrières à nos progrès.

Telle était la situation de la colonie lorsqu'en 1649 éclata un événement qui devait être pour les Hurons, en même temps que pour nous, le point de départ d'une nouvelle guerre de cent ans, non moins acharnée que la première, et dont l'issue nous fut, sous tous les rapports, plus funeste.

On était aux premiers jours de l'année. L'hiver, toujours rude au Canada, où le sol disparaît sous la neige pendant six mois consécutifs, avait

redoublé de rigueur. Bien qu'ils fussent accoutumés aux intempéries, les Hurons, campés au Saint-Louis, se tenaient le plus souvent enfermés dans leurs huttes. A peine un petit nombre vauquaient au dehors aux travaux les plus urgents. Les autres, cantonnés dans le village, demeuraient assis jusqu'à la tombée de la nuit devant de grands feux sans cesse ravivés. Ils écoutaient avec la plus vive curiosité les enseignements de deux missionnaires récemment arrivés dans la contrée.

Le plus âgé des deux missionnaires semblait être le Mentor de son compagnon. C'était une de ces natures héroïques, préparées par de longues épreuves aux cruelles vicissitudes de la vie. Jeune encore, il était de ces hommes vaillants auxquels est ouverte la route des souffrances. Il y marchait avec assurance, soutenu par une intébranlable fermeté et persuadé d'avance de trouver au bout la palme du martyre. Sur ces âmes de fer les tortures n'exercent point d'empire.

Le P. de Brébeuf avait été des premiers à répondre à l'appel de Champlain et des cent associés. Il s'était dit que sur cette terre vierge la moisson devait être abondante, et il avait béni le hasard qui lui confiait la mission de répandre la charité parmi ces peuples ignorants, et de les arracher à la barbarie et à la misère. Il allait devant lui, n'ayant d'autre moyen de défense que le bâton du pasteur dont il faisait à

peine usage pour écarter les ronces du chemin et pour repousser les agressions des animaux sauvages. Aux sons de la clochette qu'il tenait à la main, les naturels accouraient sur son passage, saisis d'une admiration muette, et se groupaient à sa suite, attendant que cet homme extraordinaire, dont la stature athlétique commandait le respect, leur parlât en leur langue, qu'il avait apprise avec une étonnante facilité.

Plus jeune que le P. de Brébeuf, mais non moins courageux que lui, le P. Lallemant, fils du lieutenant-criminel de Paris, s'était attaché aux pas de son généreux guide, et tous deux étaient prêts à affronter tous les dangers.

Les Hurons du saut Saint-Louis avaient une affection toute filiale pour ces deux hommes de bien, qu'ils appelaient, dans leur langage imagé, les « Pères de la prière ». Ils les trouvaient l'un et l'autre toujours prêts à secourir ceux qui étaient en danger, à conseiller les chefs dans leurs entreprises, à soutenir les combattants dans leurs légitimes expéditions, à donner les dernières consolations aux mourants et à rendre l'espérance à ceux qui perdaient un parent ou un ami. Aussi, tant était grande la reconnaissance de ces naturels pour leurs bienfaiteurs, que tous eussent volontiers fait le sacrifice de leur vie pour conserver celle des bons et infatigables missionnaires.

La nuit était venue, et le village était plongé dans le silence et le sommeil. Seuls quelques grands chiens de garde laissés en liberté veillaient à l'entrée du campement, l'oreille dressée au moindre bruit, et perçant de leurs regards la profonde obscurité qui les enveloppait. Tout à coup, des rumeurs sourdes produites par un bruissement de feuilles mortes et un craquement étouffé de branches sèches éveillèrent l'attention des fidèles sentinelles. Un instant après, leurs aboiements répétés jetaient l'alarme parmi les Hurons. En moins de temps qu'il n'en faut pour décrire cette scène, tout le village fut debout. Il n'y avait point à s'y tromper. Le campement était attaqué, et une lutte terrible allait s'engager.

Elle fut de courte durée. Les Hurons, inférieurs en nombre, succombèrent après une résistance héroïque. Presque tous restèrent sur le champ de bataille. Les autres furent pris. Pas un ne voulut chercher son salut dans la fuite. Accourus aux premiers cris, les PP. de Brébeuf et Lallemant s'étaient jetés au milieu de la mêlée, non pour y prendre part, mais pour donner le baptême ou administrer les derniers sacrements à ceux qu'ils considéraient comme leurs enfants. Agenouillés auprès des moribonds, ils furent faits prisonniers dans cette attitude, et les Iroquois les entraînèrent avec les Hurons survivants pour les livrer en même temps qu'eux au supplice.

Cependant, à peine la troupe des vainqueurs, accablant de sarcasmes et d'imprécations les victimes destinées au sanglant sacrifice, eu-elle atteint le but de sa course, qu'elle sépara le P. de Brébeuf de ses compagnons de souffrance, tant était ferme le maintien de cet homme impassible, dont le calme même les exaspérait et leur semblait en quelque sorte contagieux.

Ils le firent monter sur un échafaud et épuisèrent sur lui tous les raffinements de la cruauté. Le missionnaire demeurait insensible à leurs menaces et à leurs tortures. Il ne voyait plus les Hurons ; mais sa voix forte, dominant toutes les clameurs, ne cessait de les exhorter à la patience et à la résignation, en même temps qu'il parlait à ses bourreaux de la colère divine et des châtimens réservés aux persécuteurs des chrétiens.

Les Iroquois, ne voyant dans ces paroles que des bravades accoutumées à leurs prisonniers, voulurent lui imposer silence ; n'en pouvant venir à bout, ils lui coupèrent la lèvre inférieure et l'extrémité du nez, lui appliquèrent par tout le corps des mèches allumées, lui brûlèrent les gencives, et enfin lui enfoncèrent dans le gosier un fer rouge.

L'invincible missionnaire ne poussa point un gémissement. Sa physionomie avait au contraire une expression d'angélique sérénité, et la miséricorde seule se lisait dans son regard fixé sur ses ennemis.

Toutefois les sauvages lui réservaient des tourments encore plus cruels. Ne pouvant briser son courage, ils résolurent de le frapper au cœur, en faisant souffrir le P. Lallemant sous ses yeux. Le jeune religieux fut amené en sa présence, les mains liées derrière le dos, dépouillé de tout vêtement, et le corps couvert des pieds à la tête d'écorces de sapin auxquelles on mit le feu.

Aux plaintes de cet infortuné dont les chairs crépitaient sous l'action de la flamme, les Iroquois, en proie au délire que cause le paroxysme de la rage, répondaient par des contorsions affreuses, en répétant la sinistre mélodie du scalp. Enveloppé d'une fumée épaisse, le P. Lallemant, presque étouffé, levait les mains au ciel pour implorer du secours. On le frappa à grands coups de corde, et son corps, déjà mis en lambeaux par le feu, ne fut bientôt plus qu'une plaie.

Pendant ce temps, d'autres sauvages avaient fait rougir des haches de fer ; ils en fabriquèrent un collier qu'ils mirent au cou du P. de Brébeuf ; puis obéissant aux instigations d'un Huron apostat, ils répandirent lentement de l'eau bouillante sur la tête des deux missionnaires, en dérision des cérémonies du baptême.

Ce ne fut pas tout. Quelques-uns, ajoutant la raillerie à la cruauté, dirent que la chair de ces visages pâles devait être bonne ; ils en coupèrent sur le corps

des deux martyrs de grands lambeaux qu'ils mangèrent. Reprenant ensuite le chant du scalp, ils se ruèrent sur le P. de Brébeuf, lui tirèrent les cheveux, lui enlevèrent la peau de la tête, et comme il respirait encore, un des chefs lui ouvrit le côté d'où le sang jaillit en abondance, puis il lui fendit la poitrine, en arracha le cœur et le dévora.

Le supplice du P. de Brébeuf s'était prolongé pendant trois heures. Celui du P. Lallemant en dura dix-sept. Après la mort de son compagnon, on le ramena dans la cabane où ses souffrances avaient commencé. On lui porta au-dessus de l'oreille gauche un coup de hache qui lui ouvrit le crâne et en fit sortir la cervelle. On lui arracha ensuite l'œil, à la place duquel on mit un charbon ardent. Enfin, épuisé par ces souffrances atroces, mais ne perdant pas un seul instant son énergie indomptable, le P. Lallemant expira, comme le P. de Brébeuf, sans avoir un seul regard de haine pour ses bourreaux.

Cette victoire décisive des Iroquois sur les Hurons fut le signal d'une guerre d'extermination dans le Canada. Les vainqueurs ne se contentèrent point de détruire les villages indiens. Ils ravagèrent la colonie française elle-même, et sans le canon de Québec, qui les tint en respect, la ruine de notre établissement eût été infailliblement consommée dès cette épo

que. Quoi qu'il en soit, les tentatives de paix avec les Cinq-Nations échouèrent; nos postes les plus importants, même ceux de Québec et de Montréal, se trouvèrent constamment exposés à des coups de main, et l'incurie de la métropole, alors tout entière aux guerres de la Fronde et d'Espagne, ne fit qu'aggraver d'année en année cette situation déjà si périlleuse.

Aussi comprend-on l'empressement des Hollandais et des Anglais à tirer parti de cet état de choses. Le gouvernement britannique surtout montra en cette occasion une fois de plus les procédés auxquels il a recours pour agrandir son territoire colonial. Il s'attacha les sauvages en leur vendant de l'eau-de-vie. C'était en même temps le plus sûr moyen de faire disparaître la race. Colbert avait eu un moment la pensée d'agir de même. Mais Louis XIV s'était refusé à signer l'ordonnance sur la traite de l'eau-de-vie, et celle-ci fut interdite « sous les peines les plus graves ». Le sentiment de l'humanité fit place en cette circonstance à la raison d'État, et qui oserait en blâmer le grand roi ?

Cependant, les gouverneurs français qui se succédèrent au Canada, MM. de la Barre, de Dénonville, de Frontenac, le chevalier de Callières, soutenaient tantôt avec mollesse, tantôt avec habileté, tantôt avec une grande énergie, l'intégrité de nos droits contre les prétentions et les empiètements de la Nou-

ville-Anglaise. M. de Callières parvint en 1700 à réunir à Montréal tous les chefs des tribus indigènes de la Nouvelle-France, sans en excepter ceux des Cinq-Nations iroquoises. Il fut particulièrement aidé dans cette importante et laborieuse négociation par un chef de Hurons, dont le nom est resté légendaire parmi les populations des Grands-Lacs.

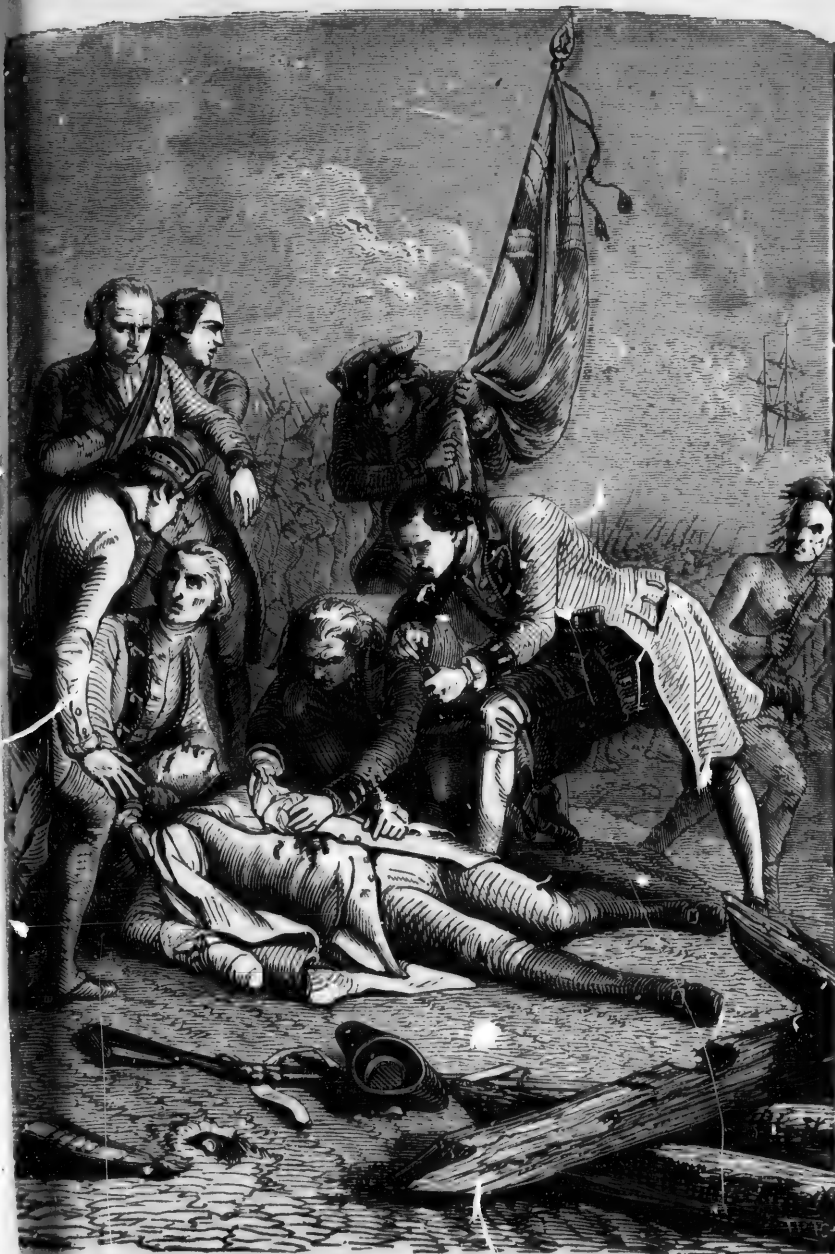
Kondiwank ou le Rat était un sachem vénéré de tous les Indiens des Pays d'en haut. Sa bravoure était proverbiale. Sa supériorité d'intelligence dominait tous ceux qui l'entouraient ou l'abordaient. Non moins entraînant que sagace, il venait à bout des uns par l'éloquence, et des autres par l'esprit. Il avait le jugement prompt et droit, la répartie vive et pleine de justesse, et son regard, où passaient parfois de redoutables éclairs, était si généralement empreint de douceur et de malice, qu'il séduisait et fascinait autant qu'il en imposait. Grâce à lui, les Indiens comprirent les avantages que leur offrait la paix avec les Français; ils la signèrent en 1701, et, la veille même du jour où cet acte solennel fut conclu, le Rat, accablé par les fatigues et le grand âge, mourut dans les bras du gouverneur, après avoir donné l'exemple d'une vie aussi utilement employée.

La paix, faite de part et d'autre de bonne foi, eût duré à jamais sans la duplicité des Anglais, qui poussèrent les Iroquois à sortir de leur neutralité. Ajou-

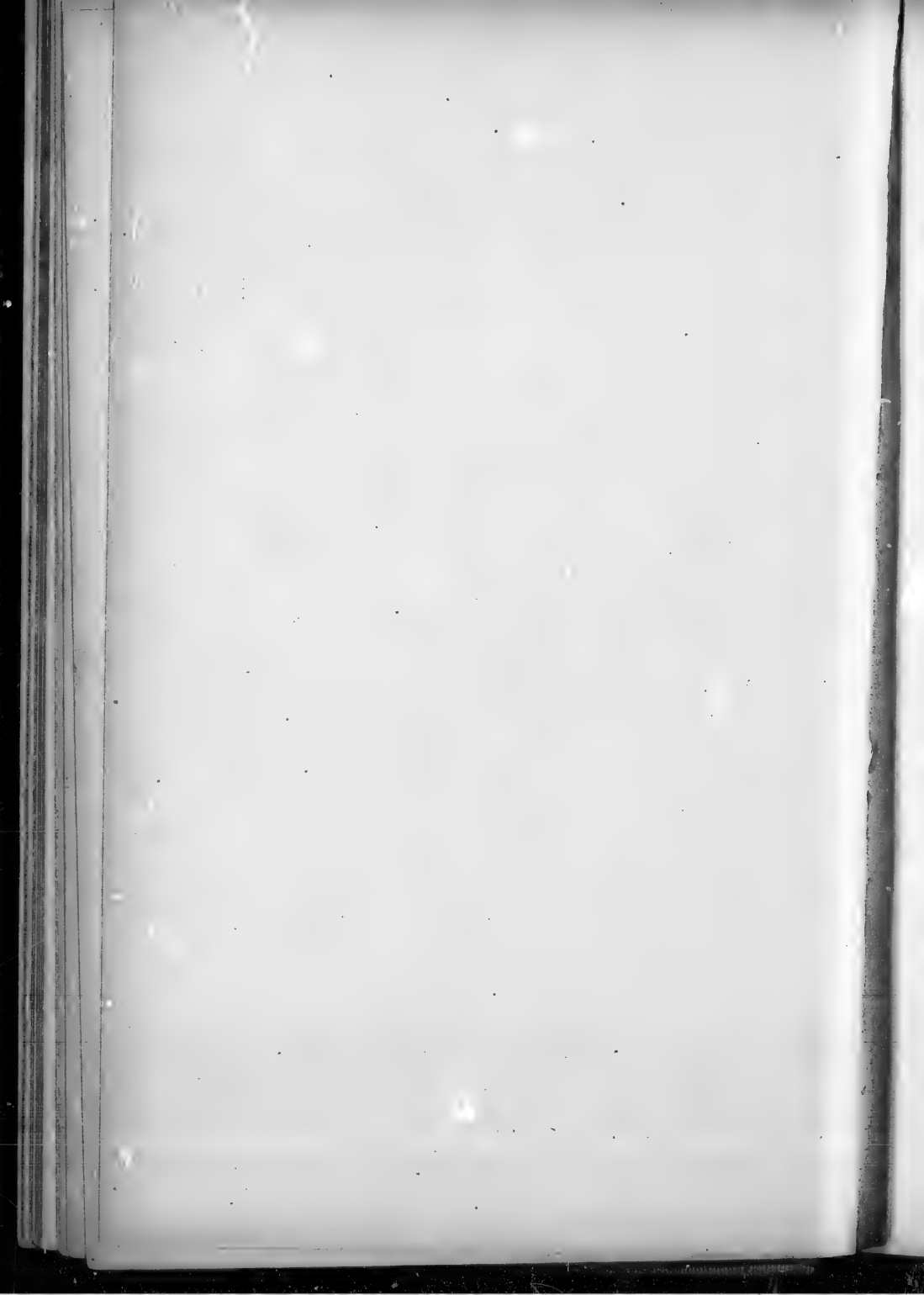
tons que le traité d'Utrecht et celui d'Aix-la-Chapelle nous placèrent dans des conditions peu favorables pour pouvoir espérer d'arrêter l'ambition de la Grande-Bretagne.

La reprise des hostilités, déterminée par l'assassinat de M. de Jumonville, assassinat dont la responsabilité a longtemps pesé sur Washington, le remplacement au poste de gouverneur du marquis Duquesne par le marquis de Vaudreuil, la faiblesse de ce dernier, l'échec de Washington à la Nécessité en 1754, la victoire de la Belle-Rivière, enfin l'arrivée à Québec du marquis de Montcalm et du chevalier de Levis furent successivement les épisodes marquants de cette campagne menée jusqu'en 1756 avec des alternatives de succès et de revers. Après bientôt cent ans de rivalité armée, les deux nations alors les plus puissantes de l'Europe étaient encore aux prises dans ce nouveau monde, où chacune d'elles, celle-ci par droit de premier occupant, celle-là par droit de conquête, était avide de rester la maîtresse exclusive.

Nous n'avons point à retracer ici l'héroïque carrière de Montcalm. Sa mémoire et ses exploits figurent à la plus belle page de nos annales. Mais ce que l'on connaît moins, et ce qui fait l'objet même de ce récit, ce sont les causes qui, malgré l'intrépidité et l'irrésistible élan déployés à Chouegen, à Carillon, à Montmorency, firent en définitive, au moment



Mort du général Wolfe.



suprême, échouer l'audace presque fabuleuse du *Grand-Vaincu*.

Quelle lutte plus épique, en effet, que celle où les deux généraux opposés l'un à l'autre tombèrent presque au même instant mortellement blessés !

Montcalm commandait à Québec, dont les formidables positions semblaient pouvoir défier tous les assauts. Malheureusement ses troupes n'étaient pas assez nombreuses pour les défendre. C'est dans ces conditions qu'il tint tête aux Anglais pendant quatre mois. L'ennemi épuisé voyait chaque jour ses rangs décimés par la faim et par le feu de nos forts. Mais la ville assiégée fut enfin à bout de ressources. Il fallait frapper un grand coup.

Persuadés que la pointe Lévy et les hauteurs d'Abraham, protégées par leur escarpement naturel, étaient moins surveillées que les autres points de Québec, le général Wolf entreprit hardiment l'escalade. Montcalm, presque aussitôt averti de cette manœuvre, court au-devant de lui par le versant opposé. Au premier choc, Wolf tombe frappé en pleine poitrine. Sa mort redouble le courage des assaillants. Les Français se sentent devancés sur le plateau et plient. Montcalm, qui n'a jamais reculé de sa vie, s'indigne à ce mouvement à peine apparent de défection, et d'un geste rétablit les chances du combat. Mais au même moment il s'affaisse, frappé à son tour. Il demande à son médecin s'il lui reste encore un jour à vivre. — Une

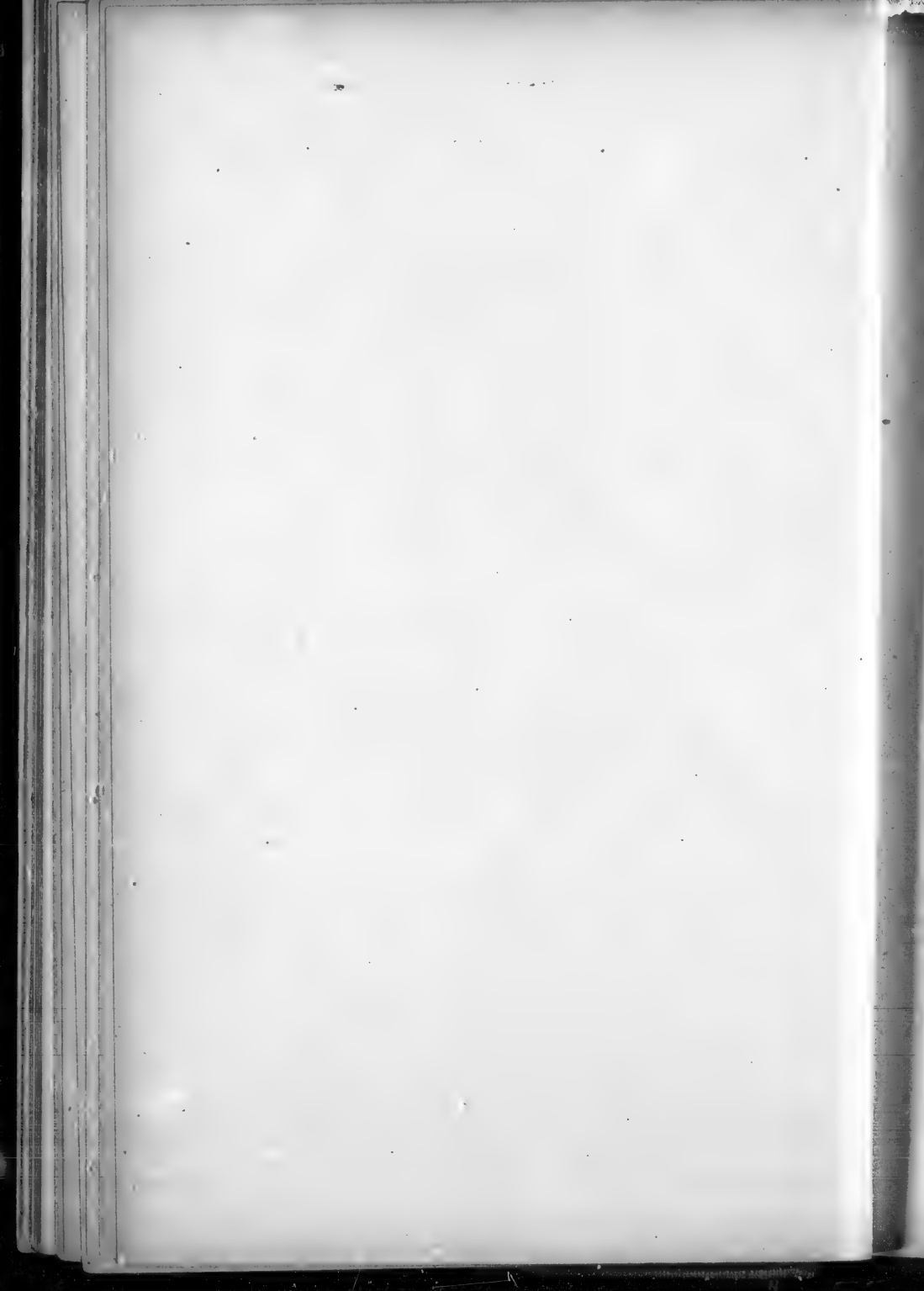
heure ! lui dit-on. — Tant mieux ! s'écrie-t-il, le visage inondé de joie ; je ne verrai pas Québec aux mains des Anglais.

Brave Montcalm ! Il comptait sans le traité de Paris

isage
nains

4 de

LE VENGEUR DE MONTCALM



UN HORRIBLE SUPPLICE.

On était aux premiers jours de juin 1759. La flotte venait de paraître devant Québec. Montcalm et Wolf allaient jouer leur va-tout. La guerre, qui durait sans interruption depuis l'année précédente, avait pris un caractère d'acharnement inouï. Quelques mois auparavant, le siège du fort de Carillon avait coûté à nos ennemis plus de quatre mille hommes. Des deux côtés on mettait en œuvre toutes les ressources pour s'assurer la victoire. L'intervention des sauvages était, en cette circonstance, d'un grand poids. Aussi toute l'attention des généraux se portait-elle sur les alliances soit avec les Algonquins ou les Hurons, soit avec les Iroquois.

A quelques milles de distance du saut du Niagara, situé sur le territoire des Cinq-Nations, un homme s'avancait à pas lents. Il portait le costume et les armes ordinaires du chasseur de fourrures : les vêtements sombres, le rifle, le couteau et la hache. Tout à coup

il s'arrêta brusquement et pencha la tête en avant, pour sonder du regard la profondeur de la forêt qui se déroulait à sa gauche, dans la direction du fort Duquesne et des monts Apalaches. Un moment après, il se laissa couler doucement sur le sol, et la face collée contre terre, il prêta l'oreille.

Tout autre moins expérimenté n'aurait entendu que la plainte étouffée de la brise dans l'épais feuillage, le bourdonnement monotone des insectes se jouant dans un rayon de soleil, les coups secs du pic s'efforçant de percer un tronc de chêne ou les cris rauques et discordants du geai bleu.

Mais l'homme étendu sur le sol n'ignorait, lui, aucun des artifices de la vie des frontières. Aussi percevait-il distinctement en ce moment les sons de plusieurs voix, rudes et gutturales, qui étaient évidemment des voix d'Indiens. L'une d'elles pourtant trahissait, à des accents plus purs, la présence d'un homme blanc.

Les paroles qui venaient jusqu'au chasseur ne paraissaient point de nature à le rassurer. Une vive rougeur colorait son visage basané, les grosses veines de ses tempes se tendaient comme des cordes d'arc, ses dents claquaient, ses poings se crispaient, ses yeux pleins de flamme avaient un éclat sinistre. Chacun de ses gestes révélait les sentiments de rage qui dominaient dans son cœur.

Tout à coup il se redressa.

ant,
qui
fort
rès,
face

que
age,
uant
s'ef-
ques

lui,
ussi
s de
em-
tant
l'un

ne
vive
sses
des
ent,
re.
age



Tout à coup l'homme se redressa.



C'était un homme d'une haute stature, aux épaules puissantes, à la poitrine large et profonde, aux hanches saillantes, aux jarrets musculeux, aux attaches solides. Ses traits sans beauté avaient une expression de loyauté qui corrigeait leur dureté naturelle. Son teint sombre, sa barbe inculte, ses longs cheveux grisonnants et bouclés, ses sourcils épais et hérissés, ses yeux d'une mobilité extraordinaire donnaient à l'ensemble de sa physionomie un aspect sauvage, qui dénotait une âme vaillante, aguerrie au danger.

Une fois debout, il examina son rifle, dont il fit jouer la batterie, ensuite il dégagea le long couteau et la hache qui étaient passées dans sa ceinture.

Sûr ainsi de pouvoir résister à une attaque, il avança prudemment à pas de loup, posant à peine le pied par terre, de manière à ne laisser aucune empreinte sur le sol humide.

Il ne tarda point à atteindre un fourré d'où il pouvait tout surveiller sans être vu ; ménageant ensuite une étroite ouverture dans les buissons, il se glissa en rampant jusqu'au bord d'une clairière.

Il reconnut un campement d'Indiens : trois tentes étaient dressées au pied d'un gros chêne, et à l'entrée de l'une d'elles il vit un homme blanc et un groupe d'Indiens réunis en conciliabule.

A leur costume, aux figures bizarres peintes sur leur corps, le chasseur reconnut aussitôt que ces

Peaux-Rouges appartenaient à la tribu des Onontagues, la plus farouche des Cinq-Nations iroquoises et la seule qui n'eût point encore fait cause commune avec les Anglais.

— L'Ours-Maigre a dû me comprendre, disait l'homme blanc en s'adressant à l'un des sauvages, qui était apparemment un chef, à en juger par les marques de respect que lui témoignaient ses compagnons. Il sait maintenant ce que je veux et ce que je m'engage à lui donner, s'il réussit dans son entreprise. Je ferai plus : à la récompense que j'ai promise j'ajouterai des rifles et de la poudre. Le service que je demande et le danger qu'il y aura à courir seront ainsi doublement payés.

— L'Ours-Maigre a parfaitement entendu, répondit l'Indien dans le jargon accoutumé aux Iroquois et aux Européens. Mais pourquoi Œil-de-Serpent ne frappe-t-il point son ennemi de sa propre main ?

L'homme blanc rougit et baissa les yeux.

— Parce que, dit-il après un moment d'hésitation, les Français sauraient parfaitement que c'est une vengeance, et qu'ils en découvriraient aussitôt l'auteur. Mon crédit auprès d'eux n'est déjà pas si grand, et ils seraient trop heureux de trouver un motif pour se débarrasser de moi. Or, tant que mon œuvre n'est pas accomplie, la prudence me commande de vivre avec eux en bons termes. Que mes frères rouges attendent avec patience l'heure décisive. Cette heure

sonnera bientôt. Une fois que j'aurai donné le signal convenu, les Onontagues commenceront le massacre. Ils tueront jusqu'à ce que leurs bras soient fatigués. Les scalps qui rempliront leurs wigwams seront si nombreux que les pappouses auront des cheveux blancs avant de pouvoir achever de les compter. Le sang des visages pâles coulera à flots, et ces flots seront si abondants, qu'un homme rouge pourra y promener son canot d'un soleil à l'autre sans toucher terre.

Ce discours emphatique fut accueilli par un grognement de satisfaction.

Le chasseur caché dans le buisson ne put réprimer un mouvement d'indignation. Le doigt sur la détente de son rifle, il se demandait s'il fallait faire feu sur le scélérat. Pourtant il maîtrisa sa colère et continua d'écouter sans bouger.

L'homme blanc avait repris la parole :

— Qu'aucun de vous, disait-il en attachant ses regards sur les sauvages, ne perde le souvenir de ce que je promets ici. Vous êtes quatre, chacun de vous aura droit à un rifle neuf avec autant de poudre et de balles qu'il en faut pour six lunes. L'Ours-Maigre, votre chef, recevra en outre un baril d'eau de feu et une couverture. En échange de ces riches présents, qu'aurez-vous à me donner ? Peu de chose. Je vous ai demandé, je vous demande encore de tuer un de mes ennemis. Or, cet ennemi est aussi le vôtre.

L'homme dont je réclame la mort est celui qui a semé la désolation et la ruine dans votre tribu, celui qui se vante d'avoir orné sa cabane des scalps des Iroquois, Agniers, Annegauts, Tsonnontouans, Goyagouins et Onontagues. Cet homme, que vous haïssez autant qu'il vous hait, je veux qu'il périsse sous vos coups. Quand vous m'aurez apporté sa chevelure, je vous paierai. Plus tard je vous enseignerai le secret de la supériorité des visages pâles sur les hommes rouges dans les combats. Est-ce convenu ? Vous savez de qui je veux parler ?

— Ogh ! dit l'Ours-Maigre avec un ricanement diabolique, Œil-de-Serpent demande la chevelure du Buffle-Gris.

— En effet. Je veux que vous tuiez le Buffle-Gris ou le comte de Rochetonnerre, comme l'appellent les Français.

L'Indien allait répondre, quand un bruit sourd suivi d'un craquement et de la chute d'un corps lourd partit du fourré.

Le chasseur, en entendant prononcer son nom, s'était incliné pour mieux saisir les projets de ceux qui complotaient sa mort. Cette imprudence devait lui être funeste. La branche qu'il repoussait de la main s'était cassée et l'avait entraîné.

L'Ours-Maigre poussa un cri féroce. Il brandit son tomahawk et se jeta dans le fourré, que les autres sauvages se mirent en devoir de cerner. Quant à

l'homme blanc que les Indiens surnommaient Œil-de-Serpent, il se prépara à faire usage de son rifle.

Tandis que le chef des Indiens tombait sur lui comme un forcené, Rochetonnerre se baissait pour ramasser son fusil échappé de ses mains. Surpris dans une position extrêmement désavantageuse, il eut néanmoins le temps de se dérober. Avec la promptitude de l'éclair, il saisit l'Ours-Maigre par le milieu du corps, le souleva de terre et le jeta si violemment contre un tronc d'arbre, que le sauvage s'abattit sans proférer une parole.

Prenant ensuite d'une main sa hache et de l'autre son énorme couteau, le comte s'élança au-devant de ses ennemis, sans prendre le temps de les compter. L'un d'eux était à sa portée et voulut parer le coup qui le menaçait en levant le bras pour protéger sa tête. L'arme terrible du Buffle-Gris lui pénétra dans le crâne avec un son strident, et fit jaillir sa cervelle à plusieurs pas. L'Indien tomba foudroyé.

Malheureusement le chasseur ne put se retourner assez vite pour faire face aux autres qui le prenaient par derrière. Atteint aux deux jambes, il s'affaissa.

Ce mouvement lui sauva la vie. Comme il tombait, la balle partit du rifle de l'homme blanc qui effleura le sommet de la tête. Sa blessure lui fit perdre connaissance. Lorsqu'il reprit ses sens, il reconnut qu'il était solidement attaché et au pou-

voir de ceux-là mêmes qui, un moment auparavant, avaient juré sa mort.

Pendant ce temps l'Ours-Maigre s'était relevé.

Honteux d'avoir été vaincu et encore tout meurtri, le sauvage promena autour de lui son regard farouche.

Quand il vit le chasseur étendu sur le sol, fortement garrotté et hors d'état de faire un mouvement, il eut une exclamation de joie.

En même temps il se précipita sur son ennemi sans défense.

L'homme blanc l'arrêta d'un geste impérieux, et se plaçant entre lui et le comté :

— Pas encore, dit-il, le prisonnier m'appartient.

— Il a frappé l'Ours-Maigre, hurla l'Indien ; l'Ours-Maigre le tuera !

Un éclair de férocité passa dans les yeux de l'Ononague. Il fit un pas en avant, tandis que sa main serrait son couteau.

L'homme blanc étendit le bras pour le repousser,

— Je ne veux point, dit-il avec calme et fermeté, empêcher mon frère rouge de tuer ce visage pâle. N'ai-je point, il y a quelques instants à peine, offert de payer richement la chevelure du Buffle-Gris ? Pourquoi donc aurais-je changé d'avis maintenant qu'il est venu de lui-même se livrer à nous ? Que l'Ours-Maigre lui donne la mort, il en a le droit, et mon

cœur en sera réjoui. Mais qu'avant d'accomplir sa juste vengeance, il m'accorde un moment d'entretien avec le prisonnier. Quand j'aurai cessé de parler, l'Ours-Maigre agira comme il lui plaira : je lui laisserai toute liberté, pourvu qu'il me délivre du Buffle-Gris.

— L'Ours-Maigre attendra, répliqua sèchement le sauvage. Il espère qu'Œil-de-Serpent ne le trompera point, sinon...

Une menace significative acheva sa pensée.

— Trêve de bravades, répondit l'homme blanc avec dédain. Tes craintes n'ont aucun fondement. Cet homme me gêne autant qu'il te gêne toi-même. Nous avons juré sa mort l'un et l'autre. Il n'échappera point à nos coups.

En disant ces paroles, il poussa brutalement du pied le prisonnier qui gisait immobile et muet, attendant le sort qui le menaçait.

L'homme blanc était à peu près du même âge que le comte de Rochetonnerre. D'une taille élancée et bien proportionnée, il avait les traits réguliers, la physionomie fine et expressive. Ses cheveux châtain et soyeux encadraient un visage du plus pur ovale. Ses yeux grands et bleus avaient une étrange fixité. Son regard prenait, sous l'empire de la passion, un éclat métallique qui reflétait la basse cruauté d'une nature perfide.

Un frisson avait parcouru tout le corps du chasseur

Il essaya de briser ses liens. Ses yeux étaient injectés de sang, sa bouche écumait. Vains efforts ! Il était parvenu à se dresser sur son séant, mais ses muscles étaient désormais impuissants. Il retomba lourdement sur le dos en exhalant sa rage.

A ce moment, ses yeux tombèrent sur le cadavre de l'Onontagne qui baignait dans son sang, le crâne ouvert la face horriblement convulsée.

Rochetonnerre n'eut plus aucun doute sur le supplice qui lui était réservé ; mais il ne craignait pas la mort et un sourire de mépris erra sur ses lèvres.

Ce sourire fit place à une expression de stupeur, quand son regard rencontra celui de l'homme blanc.

— François Brissot ! s'écria-t-il avec un accent dont rien ne saurait peindre la frénésie.

— Lui-même, comme vous voyez, mon cher comte, railla l'homme blanc. N'êtes-vous pas heureux de me trouver ici ?

— Lâche ! hurla le chasseur en faisant un appel désespéré à toutes ses forces pour faire éclater ses liens. Que l'on coupe ces cordes qui m'empêchent de mouvoir ! Qu'on me donne mon rifle, mon couteau ou ma hache, et je vous tiendrai tête à tous tant que vous êtes ! Ou plutôt qu'on ne me laisse rien que mes deux mains avec un bâton pour châtier, comme on châtie un chien, ce misérable que j'ai eu la faiblesse d'épargner !

— A quoi bon vous emporter ainsi, mon cher

comte ? continua Brissot flegmatiquement. Vous êtes fou, ma parole. Vous avez tort de me provoquer. Si je ne devais compte de ma vie qu'à moi-même, je me mesurerais volontiers avec vous. Mais j'ai d'abord une tâche plus sérieuse à remplir, et chaque chose à son tour. Vous paraissez surpris de me rencontrer ici. Mon Dieu ! je ne veux pas vous cacher ce que je viens y faire. J'ai d'ailleurs la conviction que vous n'abuserez pas de ma confiance. Je cherche à gagner aux Anglais l'alliance des Onontagues. Vous avez cru que je servais sincèrement les intérêts de la France. Vous n'avez point l'œil fin, mon cher comte, et vous auriez dû comprendre que si j'ai hanté votre camp, si je me suis insinué dans les bonnes grâces de vos officiers, ce ne pouvait être que pour mieux surprendre leurs secrets et les vôtres. Un jour, vous vous êtes douté de la vérité. Vous m'avez fait espionner comme je vous espionnais moi-même. Trahi par ma propre imprudence, j'ai été l'objet de toute votre sévérité. Vous m'avez condamné à être passé par les armes. Je me suis alors jeté à vos genoux, et j'ai imploré votre pitié. Vous demeuriez inflexible. Il fallait, disiez-vous, un exemple. Cependant mes larmes et mon repentir admirablement joué ont triomphé de votre obstination. Vous avez commué ma peine en trente coups de verge. Je n'ai point oublié votre clémence ; mais je n'ai pas non plus perdu la mémoire de l'affront que j'ai subi devant votre armée. Ce jour-

là, j'ai juré de me venger, et j'ai patiemment attendu mon heure. Elle vient de sonner.

Le comte de Rochetonnerre jeta sans dire une parole un regard de profond mépris sur le misérable.

— Vous m'écoutiez il y a un instant, poursuivit François Brissot avec un sourire victorieux. Mais, caché dans ce buisson, vous n'avez peut-être pas entendu toute ma conversation avec l'Ours-Maigre. Je vais vous la répéter. J'ai mis votre tête à prix, non seulement parce que vous êtes mon ennemi, mais parce que les Anglais me rendront au centuple ce que vous allez me coûter. Vous êtes pour eux, mon cher comte, un adversaire trop dangereux, et le plus sûr moyen de n'avoir plus à redouter des hommes comme vous, c'est de les supprimer, dès qu'on en trouve l'occasion.

Le comte eut un nouveau geste de dégoût. Brissot ne parut pas s'en apercevoir.

— J'ai donc offert, dit-il sans s'arrêter, de payer votre chevelure au chef onontague que voici et que vous connaissez, si je ne me trompe, de vieille date. Il vous traitera comme vous le méritez, et n'eût-il point de raisons personnelles pour le faire, la récompense que je lui ai promise suffirait pour l'y décider. Ce n'est pas tout. Le chef est chargé aussi de me rapporter la chevelure de votre femme et de vos enfants. Chacun sa manie en ce monde. La mienne est de collectionner. Il n'y a pas, vous le voyez, mon

cher comte, de quoi faire tant de bile. On s'occupe de votre femme, de vos enfants, de vous-même. Avez-vous quelque chose à faire dire à votre famille, quelques arrangements à faire prendre? Je me chargerai de ce soin, si vous le voulez bien. Mais dépêchez-vous, je vois que le chef s'impatiente.

En achevant ces paroles prononcées avec lenteur, de manière à rendre le sarcasme plus amer, Brissot bourra complaisamment sa pipe et l'alluma.

— Ogh! gronda l'Ours-Maigre en frappant la terre du pied. Mon frère blanc a une langue de squaw. Il ne cesse de parler. Son nom est mal choisi, il devrait s'appeler le Geai-Moqueur.

— Encore un mot, repartit Brissot qui conservait son attitude railleuse. Le prisonnier ne peut t'échapper. Il ne tardera point à mourir de ta main. Mais la torture que je lui fais subir est cent fois plus cruelle.

En parlant ainsi, il s'était tourné vers le comte.

— Donc, fit-il en redoublant d'ironie, vous n'avez rien à me répondre, rien à faire dire à vos enfants, à votre femme, à vos amis, à ces bons et crédules Français qui tomberont demain dans le piège que je leur ai préparé?

— Jamais! exclama Rochetonnerre, tandis qu'un tressaillement s'emparait de tout son être.

— Mon Dieu! ricana Brissot avec un accent satanique, vous perdez vraiment votre temps en colères

inutiles. Jetez un regard autour de vous. Contemplez pour la dernière fois ces merveilles de la nature qui se déroulent à vos yeux. Voyez le soleil qui vous inonde de ses feux, écoutez les chants de ces oiseaux qui célèbrent les joies de la vie. Toutes ces beautés, toutes ces jouissances seront perdues pour vous dans quelques instants. Comte de Rochetonnerre, vous allez mourir et mourir d'une mort terrible et ignominieuse, mourir en emportant la conviction que votre femme sera massacrée, que vos enfants seront écrasés sous les pieds de vos ennemis, et que les chevelures de ces pauvres petits êtres tant chéris par vous seront pendues avec celle de leur mère et la vôtre à la ceinture de l'Ours-Maigre.

Le comte de Rochetonnerre eut un frémissement. Sa puissante poitrine haletait. Il voulut répondre. Les paroles s'étouffèrent dans sa gorge.

— Dieu ne permettra point tant de scélératesse, dit-il après un long silence.

— Si vous n'avez pas d'autre espoir, répliqua Brissot en haussant les épaules, je vous plains.

Il se tut et regarda l'Ours-Maigre qui attendait.

— Le prisonnier t'appartient maintenant, dit-il enfin avec gravité. Fais de lui ce que tu voudras. Je te recommande une chose. Aie la certitude absolue de sa mort. Une fois que nous nous serons débarrassés de lui, achève ta mission. Quand tu m'apporteras avec la chevelure du Buffe-Gris celle de sa squaw

et de ses pappouses, je te paierai comme je te l'ai promis.

Après avoir ainsi parlé, il jeta son rifle sur l'épaule, fit un signe d'adieu à l'Indien, lança un dernier regard de haine au comte et disparut dans la forêt.

Cependant le prisonnier avait fait une tentative suprême pour recouvrer la liberté. Hélas ! cette dernière tentative était restée sans succès comme toutes les précédentes. Plus il essayait de briser ses liens, plus ils se tendaient et s'enfonçaient dans ses chairs.

Convaincu de son impuissance, l'infortuné promena un regard désespéré sur ses bourreaux, dont il eût été inutile pour lui d'implorer la merci. Que pouvait-il attendre en effet de ceux qu'il avait tant de fois poursuivis à outrance comme on traque des bêtes fauves dans leur repaire ? C'en était fait de lui, il le comprenait, et toutes les espérances qu'il avait eues pour sa famille lui apparaissaient maintenant comme perdues à jamais. Il sentit sa robuste charpente s'ébranler sous l'immense douleur à laquelle il était en proie. Une larme brilla sous sa paupière et roula sur ses joues.

Tout son passé se retraçait à ce moment devant ses yeux. Il se rappelait le dévouement de sa femme, cette compagne bien-aimée de sa vie d'aventures et de périls. Il voyait se jouer autour de leur mère les deux charmantes créatures roses et souriantes qui

formaient les doux gages de son union. Tous ces trésors, il les perdait du même coup. Quelques minutes plus tard, il allait expirer misérablement loin de ceux qui l'attendaient.

Mais le comte de Rochetonnerre était une âme stoïque. Maintenant que sa perte était inévitable, il était décidé à ne point donner à ses vainqueurs le spectacle d'une défaillance qui n'aurait fait qu'exciter leurs railleries. La mort allait se dresser devant lui affreuse et sanglante : il voulut la regarder en face.

Pendant ce temps, l'Ours-Maigre délibérait avec ses compagnons.

Tout à coup l'Indien se rapprocha du prisonnier étendu devant la tente ; il s'assit, et lui parlant dans le dialecte iroquois familier à tous les chasseurs de fourrures :

— Buffle-Gris, dit-il solennellement, avant d'envoyer ton esprit dans les prairies où chassent les guerriers morts, je veux t'adresser quelques paroles. Rassure-toi : l'Ours-Maigre n'est pas une squaw, sa langue est sobre de discours. Buffle-Gris, tu es un homme, tu l'as prouvé aux Onontagues en plus d'une rencontre. A quoi bon dès lors cacher ma pensée sous un nuage ? Écoute : tu es brave, tes pas ont foulé le sentier de la guerre pendant plusieurs lunes, ton rifle est sûr, ton bras est fort, tes pieds ont la légèreté de la plume, ils ne laissent derrière eux aucune piste. Tu as orné ton wigwam des scalps de mes frères

rouges. Tu as fait périr sous tes coups plus d'Iroquois que je n'en puis compter sur mes doigts. Ce qui est fait est fait. Le Grand-Esprit l'a voulu. Maintenant tu es mon prisonnier, ta chevelure m'appartient ; tu vas mourir, et j'ai juré par le grand Manitou de t'empêcher de continuer à combattre les Onontagues après ta mort. Si je me contentais de te tuer, il en serait dans les grandes prairies de l'autre vie comme dans celles-ci : tu serais là comme ici un grand chef et un guerrier redoutable. Écoute donc, et qu'aucune de mes paroles ne t'échappe ! Toutes les fois qu'un guerrier meurt, il revit dans le monde des esprits et y conserve sa première vaillance. Mais si, avant de mourir, il est privé de sa chevelure, le cœur d'un chien entre sous sa poitrine, et il devient l'esclave des guerriers qui ont péri sans avoir été scalpés. Mon frère blanc a-t-il entendu ? A-t-il compris ?

L'Indien avait pour ainsi dire scandé chacune de ses phrases. Son attitude était froide ; mais ses yeux gris qui dansaient dans leurs orbites et la contraction de ses lèvres grimaçant un hideux sourire laissaient clairement entrevoir la férocité de son dessein.

Chacune de ses paroles était tombée dans le cœur du prisonnier et s'y était enfoncée comme eût fait le trait le plus acéré. Le sang du malheureux comte s'était glacé dans ses veines. Pourtant il n'eut pas un geste, pas un cri. Il leva lentement les yeux sur le sauvage, et d'une voix claire et ferme :

— L'Ours-Maigre sait parfaitement, dit-il, que j'ai toute ma raison. Il ne doute pas un instant que j'aie compris sa pensée, quoiqu'il ait suivi pour la faire venir jusqu'à moi une piste détournée. L'Ours-Maigre a le droit de chercher à me torturer avant de me donner la mort ; mais la peine qu'il prend est inutile. L'homme rouge est ignorant, et le plus inepte rirait de ses pauvres idées. La mort est un sommeil dont nul ne se réveillera que pour être jugé devant tous, à la fin du monde. L'homme rouge est insensé lorsqu'il parle de grandes prairies où les esprits, altérés de sang, chassent leurs ennemis, le rifle et le tomahawk à la main.

L'Indien eut un geste d'incrédulité.

— Libre à mon frère blanc, dit-il, de parler comme il pense, et de répéter ce que lui ont appris les chefs de sa tribu ; mais l'Ours-Maigre a fait une promesse, il veut la tenir. Le Buffle-Gris est-il prêt ?

Tandis qu'il prononçait ces paroles, l'Indien s'était levé et avait passé son couteau sur son pouce pour en essayer le fil.

Le chasseur répondit à son apostrophe par un hochement de tête plein de fierté.

— Tes frères rouges verront, dit-il, comment un homme blanc sait mourir !

En même temps il se prépara à subir l'horrible supplice.

Les muscles tendus, les dents serrées, il attendait.

L'Ours-Maigre se pencha sur lui.

Il saisit d'une main la longue chevelure du prisonnier, tandis que de l'autre il faisait passer sous les yeux de sa victime le couteau qu'il allait lui enfoncer dans la tête.

Le comte de Rochetonnerre ne fit pas un mouvement. Ses yeux ne se fermèrent point et demeurèrent immobiles. Seule, la pâleur de ses traits indiquait les sentiments qui l'agitaient.

Un murmure d'étonnement et d'admiration circula parmi les Peaux-Rouges. Tant de courage les frappait de stupeur. L'Ours-Maigre lui-même, quelle que fût sa haine pour le chasseur, semblait indécis :

— Le Buffle-Gris est brave, dit-il. Un chef ne saurait prendre plaisir à torturer un ennemi tel que lui. L'Ours-Maigre regrette d'avoir donné sa parole ; mais il ne peut la retirer.

L'instant fatal était arrivé.

L'Indien fit entrer la pointe de son couteau dans le crâne du prisonnier et décrivit avec rapidité un cercle d'une irréprochable régularité.

L'instrument du supplice produisit, en touchant la boîte osseuse, un affreux grincement.

Le comte n'avait pas desserré les dents.

Ses yeux fixes demeuraient cloués sur son bourreau.

L'air qui oppressait sa poitrine s'échappait par intervalles de ses lèvres avec un sifflement lugubre.

Le sauvage était resté courbé sur lui.

Il avait saisi entre ses dents la peau détachée.

Il l'arracha brusquement.

Une dernière secousse acheva l'œuvre sanglante.

Le chasseur était scalpé vivant.

Sa bouche s'ouvrit, livrant passage à l'air emprisonné dans ses poumons.

Il eut un faible râle.

Ses membres se détendirent.

Son visage prit tout à coup une pâleur cadavérique.

Les Indiens entonnèrent le chant du scalp.

Un instant après, ils entourèrent le corps inerte du supplicié.

L'Ours-Maigre se rappela soudain la recommandation de Brissot.

Pour être plus sûr de la mort du comte, il lui enfonça son couteau jusqu'à la garde dans la poitrine.

Ensuite les quatre sauvages dépouillèrent leur victime de ses vêtements et se les partagèrent.

Le cœur du chasseur avait cessé de battre.

Les Indiens jetèrent un dernier regard mêlé d'épouvante et de joie sur le corps rigide du plus terrible de leurs ennemis, et se glissèrent l'un après l'autre silencieusement dans l'épaisseur de la forêt.

Les heures s'écoulèrent. Le soleil descendit lentement sous l'horizon. La lune se leva, jetant sa pâle

lueur sur le site sauvage où venait de se passer l'épouvantable tragédie.

Un linceul de brume enveloppa peu à peu le corps nu et froid du comte de Rochetonnerre. Vers le milieu de la nuit, une pluie fine commença de tomber. Elle pénétra les membres du pauvre chasseur en lavant le sang qui coulait de sa blessure.

Illusion ou réalité, sous l'action persistante de cette pluie, l'infortunée victime parut tout à coup faire un mouvement. Un soupir étouffé et presque imperceptible rompit le silence profond qui planait sur la forêt.

Était-ce la plainte de la brise dans le feuillage ?

Était-ce le râle suprême du malheureux supplicié ?

Cependant la lune continuait de monter dans le ciel. Quand elle eut atteint son point culminant, elle sembla s'arrêter. Sa face blême regarda mélancoliquement le douloureux tableau. Un large faisceau de lumière blanche tomba sur le corps du Bufflegris.

Horreur ! il s'était dressé sur son séant ! Ses yeux ouverts et hagards avaient une expression d'indicible souffrance. Ses mains déliées s'appuyaient faiblement sur son crâne sanglant et dénudé. Ses membres pantelaient. Sa poitrine avait par intervalles des soubresauts violents. Le couteau de l'Indien demeura

rait fixé dans la plaie. Un sourd gémissement s'échappait des lèvres hideusement contractées.

Soudain un tressaillement convulsif agita, comme sous l'effet d'une commotion électrique, les bras, les jambes et la tête. Le corps retomba lourdement en arrière. Une immobilité complète succéda à cette dernière et poignante manifestation de la vie.

La lune disparut sous les nuages. Les ténèbres descendirent sur la forêt, couvrant de leur large manteau l'horrible spectacle. Les heures se succédèrent, lentes et lugubres.

Quand les premiers rayons de l'aurore éclairèrent cette scène déchirante, le comte de Rochetonnerre était debout, la bouche ouverte, adossé à un arbre qu'il enlaçait de ses bras rejetés derrière lui. Le couteau sanglant gisait à ses pieds ; sa tête était couverte de feuilles légèrement appliquées, d'autres feuilles cachaient la plaie de la poitrine.

Le supplicié vivait !

Il resta longtemps dans cette attitude.

Peu à peu l'air pur qui pénétrait dans ses poumons le ranima.

Il essaya de marcher. Mais il sentit presque aussitôt ses jambes se dérober sous lui. Toutefois son courage ne l'abandonna point. S'aidant des pieds et des mains, il rampa lentement, péniblement, à travers

les ronces et les broussailles, pendant plus d'une heure.

A l'endroit même où l'Alleghany, un des affluents de l'Ohio, prend sa source, se trouvait, sur une hauteur en pente douce, une assez vaste habitation. Tout autour de grands arbres, étendant leurs branches puissantes, donnaient à ce site un aspect calme et riant. Des terrains cultivés et des prairies bornées par des forêts se déroulaient aux environs. Çà et là paissaient des troupeaux et des chevaux en liberté. Quelques hommes vêtus à l'européenne allaient et venaient dans toutes les directions, s'occupant des travaux du labour.

Tout à coup l'un d'eux poussa un cri d'alarme. Il venait d'apercevoir à l'horizon, et à quelques pas de la clairière qui masquait l'entrée de la forêt, le corps entièrement nu d'un être humain, immobile et en apparence endormi.

Au même instant, une vingtaine de pionniers armés s'élancèrent de l'habitation dans la direction indiquée. Quelle ne fut point leur stupéfaction en reconnaissant le comte de Rochetonnerre, dépouillé de tout vêtement et évanoui !

On s'empressa de le transporter dans la demeure.

Revenu à lui, il rapporta en quelques mots les desseins de l'Ours-Maigre.

Le péril était imminent. Aussi mit-on tout en œuvre pour assurer la défense.

Les Onontagues ne manquèrent point à la promesse qu'ils avaient faite à Brissot. A la tombée de la nuit, ils cernèrent l'habitation, ne s'attendant d'ailleurs à aucune résistance.

Ils furent défaits et presque tous massacrés.

L'Ours-Maigre seul parvint à s'échapper.

Quant à François Brissot, les recherches qu'on fit pour le retrouver furent inutiles. Soit qu'il eût appris indirectement l'échec des Indiens, soit qu'il eût été, par d'autres circonstances, appelé loin du théâtre de ces tragiques événements, les investigations que l'on poursuivit en vue de s'assurer de sa personne demeurèrent sans résultat.

La guérison du comte de Rochetonnerre fut lente. Pendant plusieurs mois, son existence resta suspendue entre la vie et la mort.

La nouvelle de la prise de Québec, apportée par deux des compagnons de Montcalm, fut pour le Supplîcié Vivant un coup terrible.

Horace de Rochetonnerre était l'un des officiers les plus brillants de l'armée française du Canada. Il avait assisté à toutes les expéditions contre les Anglais et s'était couvert de gloire à l'affaire de Carillon. Comme bien d'autres, il avait déploré la jalousie mesquine et le mauvais vouloir de M. de Vaudreuil. Aussi le découragement s'était-il emparé de lui en voyant que, malgré les victoires et l'héroïsme de l'armée, le gouvernement ne faisait rien pour assurer

la sauvegarde de la colonie. La destruction du fort de Frontenac, qui servait d'arsenal à notre marine sur le lac Ontario et d'entrepôt aux vivres et aux munitions destinés aux postes des Pays d'en haut, avait donné la mesure de ce que l'on pouvait attendre des hommes auxquels on avait confié l'administration de la Nouvelle-France.

En fait, les avantages de la campagne demeurent aux Anglais. Le succès de Carillon ne faisait que retarder leur marche sur Québec, mais ne devait point l'empêcher. Les sauvages, jusqu'alors alliés fidèles de la France, voyant notre puissance chanceler, commençaient à faire défection en grand nombre.

Tant de causes étaient bien de nature à faire naître l'inquiétude et le chagrin dans l'âme droite du comte de Rochetonnerre. Irrité des basses intrigues dont il était fréquemment le témoin, des désordres et des abus qui se passaient autour de lui au grand jour, sans qu'il eût qualité pour les réprimer, voyant clairement où devaient mener les dilapidations impudentes de l'intendant Bigot, il se sentait pris d'un immense dégoût et n'attendait qu'une occasion pour demander son rappel en France.

L'accueil fait à M. de Bougainville par le ministre de la marine, M. Berryer, mit le comble à l'exaspération du brave officier. Il était manifeste qu'à Paris on ne tenait aucun compte de la situation du Canada, et que l'abandon de la colonie paraissait

tout naturel au milieu des difficultés avec lesquelles la métropole elle-même était aux prises. M. Berryer n'avait-il point dit : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries » ? et cet aveu n'équivlait-il point à un refus exprès de rien tenter de décisif pour conserver notre autorité dans l'Amérique septentrionale ?

Horace de Rochetonnerre, naguère encore si enthousiaste, ne pouvait plus se dissimuler que l'armée du Canada, réduite à cinq ou six mille hommes, quelque courageuse qu'elle pût être dans la guerre des bois, ne tiendrait point en bataille rangée contre les Anglais, car elle était au fond abattue et démoralisée. Il ne voulut point être plus longtemps le complice d'une situation contre laquelle protestaient tous ses sentiments. Il demanda son congé définitif, et l'obtint sans difficulté, tant l'armée du Canada était peu de chose pour le ministre de la guerre.

Il s'était marié peu de temps auparavant à Québec. Sur les instances de la comtesse, qui ne voulait point quitter le pays où elle était née, il acheta la propriété située à la source de l'Alleghany. Pour donner un aliment à son activité, il se livra non seulement au défrichement des bois, mais à la chasse des animaux sauvages, dont les fourrures lui rapportaient un assez grand profit.

Ennemi juré des Iroquois, auxquels il ne pardonnait point les actes de cruauté qu'ils exerçaient

contre les Français tombés dans leurs mains, il réunit autour de lui quelques hardis pionniers et fit à ces sauvages une guerre sans pitié. Son nom était devenu la terreur de la contrée. L'audace avec laquelle il se précipitait sur les campements indiens, la promptitude de ses mouvements, la couleur de son costume généralement sombre, lui avaient fait donner le surnom de Buffle-Gris. Ce surnom, seule désignation sous laquelle il fût connu parmi les Cinq-Nations, répandait l'effroi dans toutes les tribus de Peaux-Rouges. Les Onontagues, surtout, tremblaient en l'entendant prononcer, car il leur rappelait leurs wigwams détruits, leurs guerriers massacrés. De là leur haine invétérée.

L'échec éprouvé à l'habitation de l'Alleghany ne pouvait avoir d'autre résultat que de rendre cette haine encore plus profonde. Désormais il n'y avait plus qu'une issue possible à la lutte entre le Buffle-Gris et l'Ours-Maigre : l'un ou l'autre devait succomber sous les coups de son adversaire. Lequel des deux ?



II

LA RENCONTRE.

Une détonation retentit dans la forêt. Presque en même temps des cris féroces se firent entendre.

Il n'y avait point à s'y tromper : les Indiens étaient aux prises avec un ennemi plus faible qu'eux.

Pied à pied les combattants se disputaient un étroit espace de terrain.

Les sauvages, ivres de sang, laissaient éclater toute leur fureur. Ils étaient six contre un ; mais l'homme blanc qu'ils assaillaient paraissait décidé à vendre chèrement sa vie.

Longtemps il leur tint tête. A la fin, sentant ses forces faiblir, il voulut chercher son salut dans la fuite. Séparé d'eux à peine par une cinquantaine de pas, il faisait appel à toute son énergie, mais insensiblement l'avantage qu'il avait diminuait.

De larges gouttes de sueur froide perlaient sur son front, sa poitrine allait et venait comme un soufflet de forge. Plus agiles que lui, les Indiens sem-

blaient au contraire n'avoir plus besoin de reprendre haleine.

La forêt où s'était engagé le fugitif était encombrée de broussailles. Aussi rencontrait-il à chaque moment des obstacles presque impossibles à franchir et qui ralentissaient sa course.

Toutefois ces obstacles même le sauvèrent : les sauvages armés de fusils tiraient sur lui, mais le fourré où il était entré le dérobaît à leurs regards, et leurs balles se perdaient loin du but.

Cependant l'homme blanc venait d'aviser un rocher qui se dressait non loin de l'endroit où il se trouvait.

Il se jeta derrière cet abri.

Il était temps : les Peaux-Rouges, qui le serraient de près, allaient l'atteindre.

Heureusement, les Indiens avaient perdu la piste.

Ils s'arrêtèrent un moment pour délibérer. Mais, craignant quelque ruse de leur ennemi, ils se mirent presque aussitôt à battre en tout sens l'endroit où il avait disparu.

Il les laissa passer sans faire un mouvement.

Quand il eut la tête du chef au bout de son rifle, il pressa la détente.

Le sauvage fit un bond en poussant un cri de terreur et retomba comme une masse.

L'homme blanc saisit alors son arme par le canon et se prépara à s'en servir comme d'une massue.

Les Peaux-Rouges, indécis, promenaient autour d'eux des regards inquiets.

Soudain ils remarquèrent un léger flocon de fumée au-dessus du grand chêne. Ils savaient maintenant d'où était parti le coup qui avait frappé leur sachem.

Avec la rage et la promptitude du tigre qui retrouve une proie un moment échappée, ils s'élancèrent vers l'arbre.

Tout à coup un cri formidable résonna à leurs oreilles.

Ce cri, strident et prolongé, les Indiens le connaissaient. Que de fois ils l'avaient entendu, dans le silence de la nuit, jeter l'épouvante dans leur tribu!

Accoutumés à braver la mort, les hommes rouges reculaient maintenant d'effroi, ou plutôt ils demeuraient pétrifiés, ne sachant comment se dérober à leur ennemi.

A ce moment, une nouvelle détonation ébranla la forêt.

Des clameurs et des râles lui succédèrent.

Un autre Indien s'était abattu et se tordait dans les convulsions de l'agonie.

En même temps une forme sombre émergea d'un taillis et se précipita sur les Peaux-Rouges. Affolés, ils prirent la fuite, emportant leurs armes sans oser regarder derrière eux.

L'homme blanc était demeuré blotti derrière le rocher.

Il attendait. Était-ce un secours inespéré qui lui arrivait ? Était-ce un nouveau péril qu'il allait devoir affronter ? L'inconnu qui venait de disperser les Peaux-Rouges allait-il, un instant après, se tourner contre lui ?

Obéissant à la prudence, l'homme blanc rechargea son arme. Tandis qu'il faisait glisser la balle dans le canon, il entendit à une grande distance un faible son. Que faire ? Devait-il rester en place ou avancer ?

Enfin la pensée lui vint que peut-être l'inconnu ne pourrait résister au nombre de ses adversaires. Il voulut s'en assurer. La piste était toute tracée, il n'avait qu'à la suivre.

Il courut longtemps sans rencontrer personne.

Evidemment l'inconnu avait poursuivi les Indiens avec l'intention de ne leur faire aucun quartier. Cet inconnu, qui était-il ? Quel pouvait être la cause de la terreur qu'il inspirait aux sauvages ? Il y avait là un secret, et ce secret, quel qu'il fût, l'homme blanc était décidé à le connaître.

Il avait déjà franchi plus d'un quart de mille quand tout à coup il s'arrêta en poussant une exclamation d'horreur. Devant lui, sur le sol était étendu le cadavre d'un Indien affreusement mutilé. Le crâne était fracassé et privé de chevelure. La cervelle avait jailli

rière lo

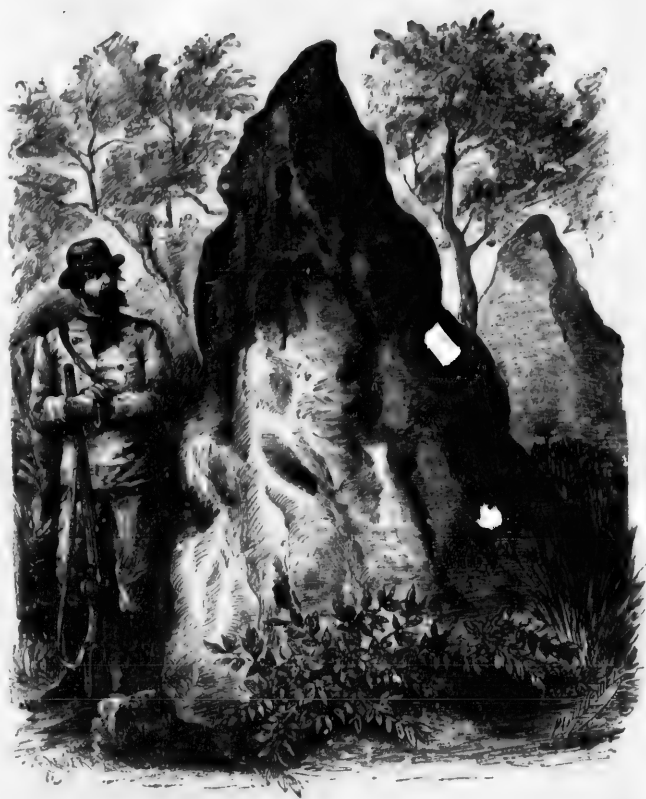
qui lui
il allait
dispenser
e tourner

rechargea
lle dans
un faible
vancer?
onnu ne
aires. Il
acée, il

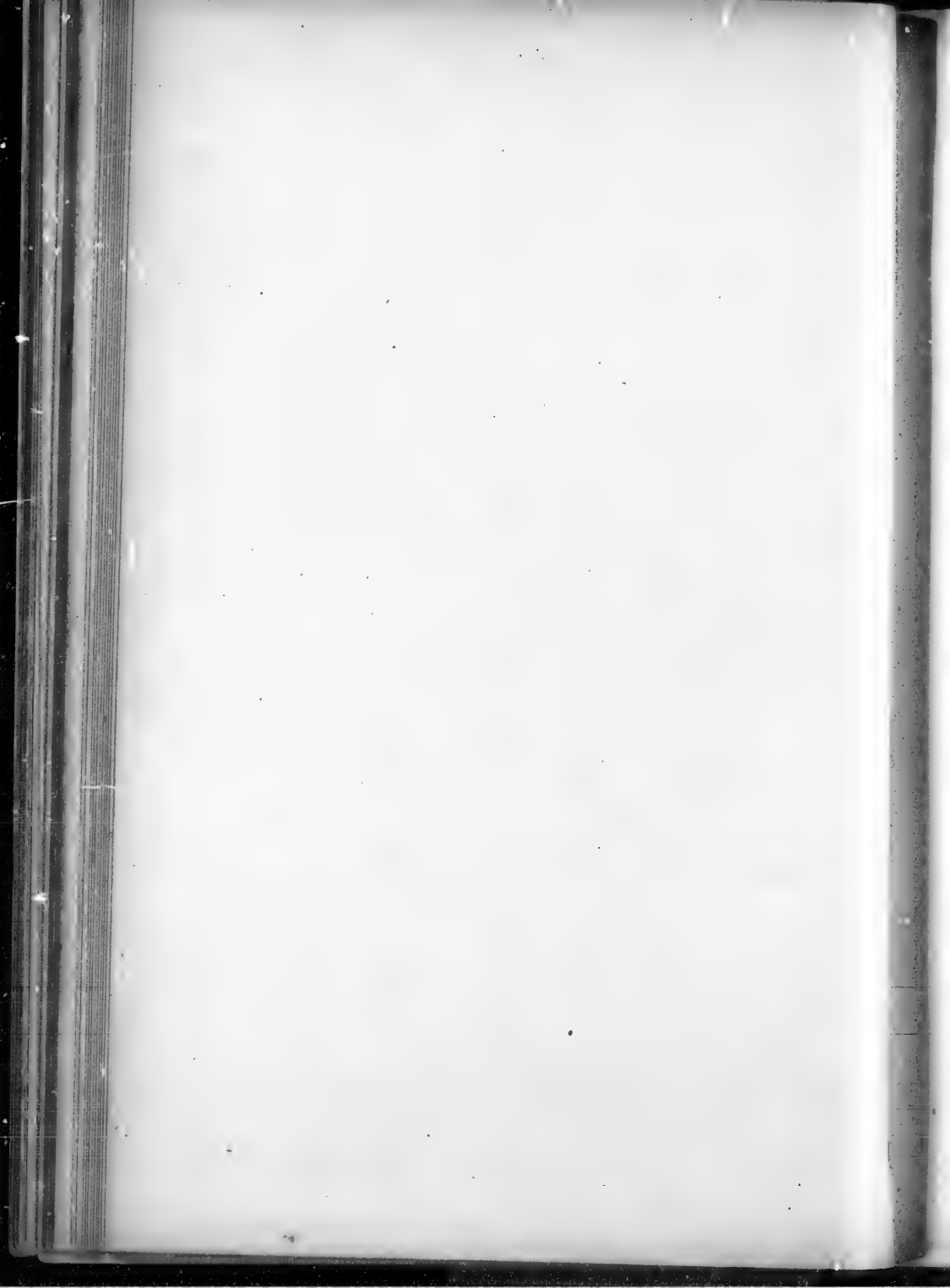
ne.

Indiens
er. Cet
cause
y avait
omme

e quand
mation
e cada-
e était
it jailli



L'homme blanc était demeuré derrière le rocher; il attendait.



au loin et demeurait suspendue en partie aux branches d'un buisson.

L'homme blanc eut un frémissement de dégoût. Pendant plusieurs minutes il resta appuyé sur son rifle. Une expression de tristesse se peignait sur ses traits. Il n'était point endurci à de pareils spectacles.

Il n'avait guère plus de vingt ans. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il était vigoureusement bâti et paraissait doué d'une force extraordinaire. Ses yeux étaient noirs et pleins de feu. Par moments leur éclat avait une douceur particulière. Son teint bronzé sous le soleil était légèrement coloré. Il avait les traits finement ciselés et d'une grande distinction. Son front large et intelligent, son nez légèrement arqué, ses narines aux contours délicats, sa lèvre d'une exquise pureté de lignes, son menton admirablement régulier, ses cheveux chatoyants et gracieusement bouclés donnaient à toute sa physionomie un ensemble de beauté et de noblesse qui révélait une nature d'élite. Ses gestes vifs et énergiques accusaient une âme passionnée, et la fébrilité de ses mouvements trahissait l'émotion dont il subissait en ce moment tout l'empire.

Il portait le costume des chasseurs des frontières; seulement ses vêtements avaient un cachet particulier d'élégance. Ils se composaient d'une culotte de peau de daim et d'une espèce de blouse vert foncé bordée de franges, qui descendait jusqu'aux genoux

et était garnie sur la poitrine de grosses tresses de passementerie également vertes. Une ceinture de cuir noir très luisant, étroitement serrée autour des reins, servait à retenir un énorme couteau à large lame, une poire à poudre chargée de curieuses figures en relief et un sac à balles agrémenté de dessins. Son rifle court et pesant se faisait remarquer par le fini du travail. Il avait en outre sous sa blouse entr'ouverte deux pistolets dont on apercevait les canons polis. Ses jambes étaient protégées par des guêtres de cuir très souple, qui retombaient sur des bottines molles emprisonnant un pied petit et cambré.

Tandis qu'il demeurait absorbé dans ses réflexions, le jeune homme entendit tout à coup un bruit de pas. Instinctivement il chercha un abri derrière un arbre. Précaution inutile : une voix forte mais sans rudesse l'arrêta :

— A quoi bon vous cacher ? lui disait-on. Si vous aviez affaire à un ennemi, croyez vous qu'il vous eût laissé passer impunément devant lui ? Si au contraire le hasard vous met en présence d'un ami, pourquoi fuir cette occasion si rare dans la prairie ?

Le jeune homme rougit. Il marcha vers l'inconnu et lui tendit la main. Cette démonstration de confiance fut aussitôt accueillie avec le même empressement.

Pendant quelques instants, ces deux hommes qui ne s'étaient jamais vus et qu'un caprice de leur des-

tinée réunissait ainsi dans l'immensité du Nouveau-Monde, demeurèrent silencieux et pensifs. Leurs regards se croisèrent.

— Jeune homme, dit enfin celui qui venait de parler, j'ignore qui vous êtes ; mais si mon habitude d'interroger les physionomies ne me trompe pas en ce moment, vous devez avoir le cœur franc et loyal. Je croyais connaître tout le monde dans cette partie de la contrée, et pourtant je ne me rappelle point vous y avoir jamais vu.

— En effet, dit le jeune homme en souriant, je ne me trouve ici qu'en passant et pour affaires.

L'inconnu jeta sur le jeune homme un regard de défiance.

— Le temps et le lieu, dit-il, semblent mal choisis pour s'occuper d'affaires. Encore ces affaires, puis-je savoir quel en est l'objet ?

Le jeune homme eut un mouvement d'impatience.

— Mon ami, répondit-il, vous venez de me rendre un service dont je vous suis très reconnaissant. Aussi voudrais-je pouvoir contenter votre curiosité, mais...

— Halte-là, jeune homme, interrompit brusquement l'inconnu. J'ai pour principe de marcher devant moi et de regarder les gens en face. Si je tombe sur un ennemi, je le prévient ou l'attends de pied ferme. Vous savez aussi bien que moi ce qui se passe aujourd'hui au Canada. Les Anglais ont pu prendre Québec, mais Montréal reste aux Français, dont le drapeau

est encore debout. De Levis, Bougainville et Dumas peuvent tenir tête à Muray, Haviland et Amherst. Mais dans cette lutte, où l'honneur est l'enjeu encore plus que la puissance, Français ou Anglais ne sauraient rester indifférents. Je ne sais encore de quel parti vous êtes, mais je veux le savoir sur l'heure. Donc pas de réticence. Si nous servons des intérêts contraires, je veux bien vous donner sur moi une avance d'un coucher de soleil à l'autre. Mais, ce temps écoulé, soyez sûr que je suivrai votre piste. Si au contraire nous défendons la même cause, je serai heureux de secondar vos projets. Mais ne cherchez point à dissimuler. Je suis de ceux qui haïssent la duplicité.

— Mais si je ne tiens point à vous prendre pour confident ? dit le jeune homme.

— Il faudra donc que je parle pour vous. Oh ! ne cherchez point à vous dérober. Vous êtes ici pour affaires, dites-vous ? Fort bien. Vous êtes soldat, votre allure même le trahit, et, si je ne me trompe, vous êtes officier. Or, quelles peuvent être ici les affaires d'un soldat, d'un officier ? Je vous l'ai déjà dit, j'aime à parler franc. Un soldat, un officier ne peuvent jouer ici que le rôle d'espion ou d'agent chargé d'acheter le concours des Indiens. Eh bien ! agent ou espion, j'exige que vous m'appreniez de qui vous tenez votre mission. Libre à vous de persister dans votre refus ; mais dans ce cas je vous conseille de recommander votre âme à la miséricorde divine

car vous n'aurez à espérer de moi aucun merci, aussi vrai que je m'appelle Horace de Rochetonnerre.

Le jeune homme feignit un geste de surprise en entendant le nom de son interlocuteur.

— Vous avez tort, mon ami, dit-il avec flegme, de me parler ainsi. Le Supplicié Vivant est trop connu dans les deux camps pour que l'on puisse faire erreur sur sa personne et ses sentiments.

— Vous m'avez donc reconnu ? repartit le comte. Qui êtes-vous enfin et que venez-vous décidément faire ici ?

— Je m'appelle René de Vauquelin, dit le jeune homme, et je suis lieutenant dans le corps de M. de Levis. Mon père commande les deux frégates qui composent les forces maritimes sous Québec. Voici ce qui vous expliquera ma présence dans votre contrée.

En parlant ainsi, il tendit au comte une grande enveloppe scellée.

Rochetonnerre l'ouvrit et se hâta de parcourir le contenu de la missive.

— Il paraît, dit-il, que M. de Levis a beaucoup de confiance en vous. Savez-vous ce que renferme cette lettre ?

— Je le suppose. Je crois être chargé de demander votre assistance pour avoir des indications exactes sur le nombre des guerriers que peut lever la tribu des Onontagues, et sur ses dispositions à l'égard de la France. En même temps j'ai des instructions

peur me mettre en relations avec un Canadien du nom de François Brissot.

Le comte de Rochetonnerre eut un regard terrible. Son visage prit une expression qui fit reculer d'effroi le jeune officier.

— Ce Brissot, continua le lieutenant, est, dit-on, très dévoué à notre cause. Il doit nous assurer l'alliance de tous les Indiens. Le connaissez-vous?

— Si je le connais ! s'écria le Supplicié Vivant en bondissant, si je le connais ! Jeune homme, regardez ceci.

Et retirant la calotte qui lui couvrait tout le crâne :

— Voilà son œuvre, dit-il.

René de Vauquelin eut un mouvement d'horreur.

La tête du comte offrait sous la cicatrice récente un aspect hideux.

— Mais alors, cet homme...

— En deux mots, dit le Supplicié, je vais vous mettre au courant. Brissot est Français, mais il est vendu aux Anglais. Il a toute la férocité et l'astuce de l'Indien. Nul homme n'est plus à craindre pour nous, nul ne nous a causé plus de mal. C'est lui qui est le véritable auteur de la mort de Montcalm, car c'est lui qui a conduit Wolf sur les hauteurs d'Abraham, comme ce traître qui livra aux Perses le passage des Thermopyles. Pourtant personne ne sait qu'il n'a d'autre rôle auprès de nos chefs que celui d'espion. Aussi nul n'a plus d'accès auprès d'eux, nul

ne s'entend mieux à les séduire par des promesses captieuses, nul ne vit avec eux sur un plus grand pied d'intimité.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes tombé dans ses mains ?

— Un peu plus d'un an. Depuis ma guérison, je suis sa trace nuit et jour. Je ne désespère point de l'atteindre. Mon tour viendra, j'en ai la conviction. Je ne pourrais dormir en paix dans ma tombe si je mourais avant d'avoir accompli ma vengeance. Savez-vous où il est maintenant ?

— Non. Avant mon départ il m'a renouvelé l'assurance que je trouverais un allié sûr dans un chef d'Onontagues auquel il donnait, je crois, le nom de l'Ours-Maigre. Il m'a recommandé de demeurer dans le camp de ce Peau-Rouge jusqu'à ce qu'il arrivât lui-même. Il ne peut donc tarder à venir dans cette contrée.

— Je ne me rends pas bien compte de sa nouvelle perfidie, dit Rochetonnerre. Il doit avoir, dans tous les cas, un grand intérêt à votre perte, car l'Ours-Maigre, loin d'être un allié de la France, est le plus cruel et le plus acharné de nos ennemis. Ce sont, Brissot et lui, deux scélérats qui se valent. Avez-vous jamais eu quelque différend avec Brissot ?

Le jeune homme eut un mouvement d'hésitation.

— Voyons, mon jeune ami, lui dit le comte en lui posant la main sur l'épaule et en le regardant

fixement, pourquoi ne point parler à cœur ouvert ? Il y a entre cet homme et vous une haine implacable.

— Eh bien ! oui, dit le lieutenant, vous avez raison. Brissot me hait. Nous aimons la même femme, et c'est à moi qu'elle doit accorder sa main.

— Ne l'avais-je point dit ? s'exclama le comte. Toujours le même venin. Il veut se débarrasser de vous, et si vous n'aviez été en même temps chargé de me remettre cette lettre, vous alliez donner tête baissée dans son piège. Maintenant que vous êtes averti, que comptez-vous faire ?

— Je ne sais. Êtes-vous sûr que j'aie affaire à un misérable ?

— De la pire espèce. Vous avez tout à craindre de lui, et rien à espérer. Une seule chose me préoccupe pour le moment : que vous eussiez ou non échappé à ses embûches, quel autre dessein pouvait-il avoir ?

— Je ne saurais vous le dire, mais ce que je puis vous certifier, c'est que si les circonstances me mettent en présence de lui, il y aura un scélérat de moins sur la terre.

Et le lieutenant confirma ces paroles en ajoutant :

— Je le jure.

— Touchez là, jeune homme, dit le comte de Rochetonnerre en lui tendant la main. Notre cause est désormais commune. Je ne vous demande qu'une

grâce. Je veux que Brissot périsse de ma main. J'ai soif du sang de cet infâme. Aidez-moi comme je veux vous aider, et il ne nous échappera point.

— Soit. Que faut-il faire ?

— Combien de temps est-il resté avec M. de Levis ?

— Six mois environ. Mais il s'est absenté plusieurs fois.

— Je comprends. Il trame quelque plan infernal qu'il ne peut exécuter seul. Il n'a guère de crédit parmi les Onontagues, qui redoutent sa scélératesse. Mais l'Ours-Maigre, qui est l'exécuteur de ses machinations ténébreuses, doit rôder dans les environs. C'est pour se ménager une entrevue avec lui qu'il vous a envoyé en avant, comptant ainsi d'une pierre faire deux coups. Nous n'avons donc qu'à les attendre l'un et l'autre. Ou plutôt vous n'avez qu'à feindre d'être la dupe de Brissot. Notre programme est ainsi tout tracé. Vous vous rendrez au camp des Onontagues, et je vous accompagnerai, si bien déguisé que nul ne pourra me reconnaître. Une fois Brissot et l'Indien en notre pouvoir, je me charge de régler leurs comptes. Surtout faites bien attention qu'il s'agit de les prendre vivants. Je ne me soucierais pas de tirer sur eux, si je les avais au bout de mon rifle. J'en ai eu maintes fois l'occasion, je l'ai toujours dédaignée. J'ai juré de leur faire subir le

supplice que j'ai enduré, et, si Dieu me prête vie, il en sera ainsi.

— Je suis à vous corps et âme, dit René de Vauquelin. Commandez, j'obéirai. J'ai une permission illimitée. Personne ne s'inquiétera donc de mon absence. Vous croyez pouvoir les surprendre ?

— Oui. Mais le temps est précieux.

Tandis qu'il prononçait indifféremment ces dernières paroles, le comte se baissa pour scalper un des Onontagues dont le cadavre gisait à ses pieds.

Le jeune homme eut un geste de répulsion et détourna la tête.

Le comte eut l'air de ne point s'en apercevoir, et se penchant sur un autre cadavre, il lui arracha également la chevelure,

Puis se tournant vers le lieutenant :

— Jeune homme, dit-il, voici votre part de la victoire. Attachez ce trophée à votre ceinture.

René de Vauquelin repoussa l'odieux objet que lui tendait son compagnon.

— Je comprends votre répugnance, dit le comte, et j'avais autrefois sur ce point les mêmes préjugés que vous. Mais nous n'avons point d'autre moyen pour faire connaître aux Indiens survivants la trace de notre passage.

— La journée a été bonne, poursuivit-il après un moment de silence. Trois sur cinq. Les autres ne m'auraient point échappé sans cette douleur...

Et, découvrant sa poitrine, il montra la cicatrice de la blessure faite par le couteau de l'Ours-Maigre.

Il eut un grand soupir, et refermant son vêtement, il passa les chevelures des Indiens à sa ceinture. Ensuite, ramassant leurs armes, il les jeta sur son épaule et se mit en devoir de partir.

— En route, dit-il; je veux vous conduire d'abord à mon arsenal.

Une fois engagés dans la forêt, ils marchèrent pendant plusieurs milles sans s'arrêter. Ils arrivèrent enfin au bord d'un ruisseau dominé par des rochers élevés et bizarrement découpés.

— Attention! dit le comte en pénétrant dans l'eau. Mettez votre pied partout où j'aurai posé le mien. Nous approchons. Par les temps qui courent, nous ne saurions prendre trop de précautions, car la contrée est infestée de Peaux-Rouges. Voyez-vous ce rocher qui se dresse devant nous? C'est là-dessous qu'est mon arsenal. Hâtons-nous, et suivez exactement chacun de mes mouvements. Un faux pas pourrait causer votre mort.

Pendant qu'il parlait ainsi, il s'avança prudemment jusqu'au pied de la masse rocheuse qui émergeait du lit même de la crique. Sortant ensuite de l'eau où il était resté plongé jusqu'à mi-corps, il se hissa, en s'aidant des deux mains, jusqu'à une an-

fractuosité, puis gravit un sentier taillé à vif et presque perpendiculaire à la base.

Après avoir poursuivi quelque temps cette ascension :

— Voyez, dit-il, cette corde. C'est tout ce que j'ai pour me guider dans les ténèbres, quand je monte ou descends.

La corde qu'il désignait à son compagnon, et qui était attachée et nouée par endroits, de manière à former une échelle, était mince, grise, terne, et se confondait d'en bas avec le rocher.

L'entrée de la caverne que le comte appelait son arsenal était complètement dissimulée. Une énorme pierre dressée debout et percée de deux ou trois meurtrières la masquait à ceux qui gravissaient le rocher. Une autre pierre, posée à plat sur la première, couvrait en quelque sorte d'un auvent l'étroite ouverture.

Le comte avait saisi la corde d'un mouvement nerveux, et en quelques instants il était parvenu au haut et s'était débarrassé de ses armes en les jetant dans la caverne.

René de Vauquelin le suivait à peu de distance.

Tout à coup, un cri sauvage, répété d'échos en échos, donna l'alarme aux deux compagnons.

Le comte, qui dominait la forêt et la plaine, vit distinctement une troupe d'Indiens, le corps et le visage affreusement striés de lignes rouges et jaunes,



Ils arrivèrent enfin au bord d'un ruisseau dominé par des rochers élevés et bizarrement découpés.

se jeter dans la crique et, leurs rifles collés contre la joue, viser le jeune lieutenant, dont ce danger inattendu semblait paralyser les forces.

Un seul regard suffit à Rochetonnerre pour constater toute la gravité du péril que courait son ami.

Celui-ci avait en effet vivement tressailli ; une pâleur livide s'était répandue sur ses traits ; l'une de ses mains avait déjà lâché prise et s'agitait dans le vide ; il faisait un mouvement pour se pencher en arrière et regarder au-dessous de lui.

— Pour l'amour du ciel, jeune homme, levez la tête, lui cria le comte. Si vous ne montez pas promptement ici, sans vous inquiéter de rien, vous êtes un homme mort.

Il ne fallait que cet avertissement pour rendre au lieutenant tout son sang-froid et lui faire poursuivre rapidement son ascension.

Pendant ce temps, les balles sifflaient à ses oreilles. Une de ces balles effleura la joue de Rochetonnerre.

Sans prendre garde à cette légère blessure, le vieux soldat, uniquement occupé de son compagnon, ne cessait de l'exciter à redoubler d'efforts et de vitesse.

Tout à coup il le vit s'arrêter et faire mine de faiblir. En même temps un jet de sang jaillit de la tête du jeune officier.

La situation se compliquait.

Attendre plus longtemps, c'était s'exposer à un dénouement fatal.

L'audace pouvait seule sauver les deux compagnons.

Le comte n'hésita point.

Les balles continuaient de passer à deux doigts de lui.

Homme d'action avant tout, il laissa tomber son rifle, et, se cramponnant d'une main au rocher, il se pencha jusqu'à mi-corps au-dessus de l'abîme.

A ce moment, René de Vauquelin, épuisé par la douleur, poussa un faible gémissement.

Il lâcha la corde.

Mais une poignée de fer le saisit dans l'espace : Rochetonnerre l'attirait à lui avec une puissance et une dextérité prodigieuses.

En un clin d'œil, le corps du jeune officier passa par-dessus le rocher et disparut dans la caverne, entraîné par son sauveur.

Un cri d'admiration partit de la crique.

Les sauvages avaient reconnu dans ce trait l'hérouisme du Buffle-Gris.

Un sourire de satisfaction effleura la lèvre du comte, tandis qu'il essuyait la sueur qui ruisselait de son front. Pendant quelques instants, il demeura immobile, la main posée sur son cœur. Il semblait en proie à la plus violente souffrance.

Toutefois, reprenant presque aussitôt son sang-froid, il courut à l'entrée de la caverne.

Les sauvages, sachant maintenant quel ennemi ils avaient à combattre, criblaient le rocher de leurs flèches.

Sûr de ne pouvoir être atteint, Rochetonnerre, son rifle à deux coups bien épaulé, choisissait parmi les Peaux-Rouges la proie qu'il voulait abattre.

Une formidable explosion ébranla les airs.

Un sourd gémissement s'éleva de la crique.

Comme un vol d'oiseaux effarés, les Indiens échappés aux balles s'étaient répandus dans toutes les directions, cherchant avec empressement un abri. Le comte n'avait pas achevé de recharger son arme qu'ils avaient disparu à sa vue.

Rochetonnerre revint alors à son compagnon qui gisait évanoui sur le sol de la caverne.

Le jeune homme avait la tête couverte de sang. Le comte, penché sur lui avec une vive inquiétude, se mit en devoir d'écarter les cheveux qui s'étaient collés. Il eut une exclamation de joie en reconnaissant qu'il s'agissait d'une blessure très légère.

III

LE BLOCUS.

La caverne où le comte de Rochetonnerre avait fait pénétrer René de Vauquelin était étroite et basse. Ses parois abruptes et semées de crevasses et de saillies étaient ornées de nombreuses fourrures, parmi lesquelles pendaient, en guise de trophée, des armes de toute espèce qui avaient appartenu autrefois aux Peaux-Rouges.

Quelques quartiers de venaison sèche et différents ustensiles de cuisine attestaient que cette retraite n'était pas seulement un refuge, mais une véritable demeure. Des peaux de bête entassées dans un coin, des blocs de pierre servant de sièges complétaient cette installation.

Le jeune officier avait poussé un faible soupir en reprenant ses sens. Il promena autour de lui un regard étonné et porta machinalement la main à la tête. La douleur et la vue du sang, en même temps que l'expression toute amicale du visage de son

compagnon, le rappelèrent promptement à sa situation. Il se dressa sur son séant.

— Les Indiens ! dit-il d'une voix tremblante, comme quelqu'un qui cherche à recueillir ses souvenirs. Oui, c'est bien cela : j'étais blessé, j'allais tomber, vous m'avez sauvé la vie. Et c'est la seconde fois aujourd'hui que je vous dois de n'avoir pas péri.

Il saisit avec effusion la main rude et calleuse du comte et la couvrit de baisers.

— Mon Dieu ! dit Rochetonnerre, vous en eussiez fait tout autant à ma place. Il n'y avait pas à choisir, et surtout pas à réfléchir. Votre mort était certaine. Vous tombiez d'une telle hauteur que vous ne pouviez manquer d'être horriblement meurtri, sans compter que les Peaux-Rouges vous attendaient au bas du rocher.

— Sont-ils partis ?

— Je ne le crois pas ; mais ils sont assez loin de nous pour que nous n'ayons pas à nous préoccuper d'eux. Ne craignez rien, mon ami, laissez-les hurler à leur aise, ils ne viendront pas ici, à moins que nous ne leur montrions le chemin. Un enfant de dix ans tiendrait tête à toute une tribu, de l'endroit où nous sommes.

Tandis qu'il parlait ainsi, le comte s'était rapproché de l'entrée de la caverne et regardait prudemment ce qui se passait au dehors. Il ne vit d'abord que le cadavre d'un Indien qui flottait à la surface

de la crique. Peu à peu cependant il crut distinguer derrière les arbres de la forêt des formes sombres qui rampaient sans bruit dans la direction du rocher, et s'arrêtaient de distance en distance, comme si elles eussent craint qu'une nouvelle fusillade ne les accueillît.

— Eh bien? demanda le jeune officier en voyant revenir son compagnon.

— Mes prévisions étaient fondées. Les Peaux-Rouges reviennent à la charge, et je parierais qu'ils vont rester là jusqu'à ce qu'ils aient eu la chance d'atteindre l'un de nous, si, bien entendu, nous ne leur en ôtons pas l'envie une fois pour toutes. Ils ne sont pas maladroits, il faut en convenir. Quelques lignes plus bas, et c'en était fait de vous. Votre tête vous fait-elle beaucoup souffrir?

— Un peu, mais pas à beaucoup près autant que cette égratignure, répondit le jeune homme, en montrant une profonde blessure qu'il avait au côté.

— Je n'avais pas vu cela; mais rassurez-vous, j'ai là dans ce tesson un baume souverain; laissez-moi vous en frotter et lier un bandage par-dessus. Dans deux jours il n'y paraîtra plus rien.

Cette opération terminée, Rochetonnerre alla reprendre son poste à l'entrée de la caverne.

Tout à coup il haussa les épaules. Il venait d'apercevoir quelques sauvages qui étaient descendus dans la crique et faisaient le tour du rocher avec l'inten-

tion manifeste de chercher à rejoindre leurs ennemis.

— Allez toujours ! murmura-t-il ; vous serez bien fins si vous trouvez l'autre entrée.

— Il y a donc une autre entrée ? demanda le lieutenant avec anxiété.

— Oui. Mais pour qu'ils pénètrent de ce côté dans la caverne, il faut que nous leur ouvrons la porte. S'il en était autrement, nous aurions pris, vous et moi, ce chemin qui est beaucoup moins dangereux et moins fatigant. Vous comprenez bien qu'un vieux renard comme moi ne s'enferme pas sans avoir plus d'une issue.

Et le comte eut un éclat de rire.

— Je ne suis pas aussi rassuré que vous, dit le lieutenant. En admettant qu'ils ne puissent pas entrer, ils peuvent nous bloquer et nous réduire à la famine.

— Vous comptez sans ces provisions, dit Rochetonnerre en montrant les quartiers de venaison.

— Soit. Mais où trouver à boire ? La boisson n'est pas moins nécessaire que les aliments.

— N'avons-nous pas la crique, qui contient assez d'eau pour entretenir toute une armée ?

— Vous oubliez que la crique est au pouvoir des Indiens. Comment y descendrez-vous sans qu'ils s'en aperçoivent et qu'ils vous en empêchent ?

— Cas prévu comme tous les autres, mon cher ami. J'avoue que ce point m'a longtemps embarrassé ;

mais soyez tranquille, il est résolu. Je n'ai pas besoin de descendre chercher de l'eau, je la monte.

Le jeune homme eut un geste d'incrédulité.

— Vous voyez cette corne suspendue là-bas et pourvue d'une grande corde. Quoi de plus facile que de la laisser couler le long du rocher jusqu'à ce qu'elle plonge dans la crique et s'y remplisse d'eau ? Pendant que l'un de nous se charge de cette opération, l'autre peut coucher les Peaux-Rouges en joue. Vous me direz qu'ils tireront sur nous à leur tour ; mais il n'y a pas un homme sur cent, et pas un Peau-Rouge sur mille, qui puisse nous atteindre à cette distance. En supposant qu'une de leurs balles finisse par briser la corne, j'en ai plusieurs de rechange, comme vous voyez. Quant à la seconde entrée de la caverne, elle est de l'autre côté du rocher, et, à moins de tomber dessus par hasard, on la chercherait toute une année sans la trouver. Elle est entièrement cachée sous les arbres. A dix mètres environ de l'ouverture, une pierre que j'ai taillée à dessein ferme étroitement la voûte. Cette pierre, retenue par des coins, est en quelque sorte enclavée dans le roc. On ne peut donc la mouvoir que de ce côté-ci. Une galerie qui donne à gauche de l'ouverture permet, en cas de besoin, de ranger la pierre pour ne pas gêner le passage. Une seconde pierre protège l'entrée de la pièce où nous sommes.

En même temps qu'il achevait ces paroles, le comte

montra un énorme quartier de rocher qui s'adaptait parfaitement à la voûte et était maintenu en place par des fragments de pierre faisant office de coins.

— Comment donc avez-vous découvert cette caverne ? demanda le jeune homme.

— C'est un ours qui m'y a mené. Elle lui servait de retraite. Je l'ai guetté toute une journée. J'ai là sa peau dans le tas de fourrures que vous voyez dans ce coin. Une fois la bête morte, j'ai surveillé son antre pendant deux jours consécutifs. J'ai eu enfin la conviction que la caverne n'avait point d'autres habitants. J'y suis entré, je l'ai explorée avec le plus grand soin, j'ai reconnu tout l'usage que je pouvais en tirer, et dans mes moments perdus j'ai installé les divers objets que vous avez sous les yeux. J'en ai fait ma demeure définitive depuis la mort de ma femme.

Le comte se tut. Une expression de chagrin se peignait sur ses traits.

— Y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre compagne ? dit l'officier.

— La fièvre l'a emportée en quelques jours. La pauvre créature a sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Mon fils et ma fille sont maintenant au fort Duquesne. Je ne les reverrai point avant d'avoir assouvi ma vengeance. Tous ceux que j'avais juré de châtier ont péri. Il ne reste que Brissot et l'Ours-Maigre. Ils m'ont jusqu'ici échappé ; mais j'ai comme

un pressentiment que l'heure tant attendue est proche maintenant. Du reste, ma carrière touche à sa fin, et je ne puis me faire à la pensée de quitter cette vie sans avoir apuré mes comptes avec ces scélérats.

Il y eut un silence.

Le lieutenant s'était assoupi. Le comte avait les regards attachés sur l'endroit où les sauvages, couchés dans les hautes herbes sur le bord de la crique, épiaient patiemment ce qui se passait.

Soudain plusieurs éclats de pierre tombèrent par l'ouverture de la caverne, en produisant un grand cliquetis.

Les deux compagnons échangèrent un regard significatif.

Furieux d'être déçus dans leurs projets et ne voyant pas d'autre moyen de pénétrer dans la retraite de leurs ennemis, les Peaux-Rouges avaient pris le parti de tenter l'escalade du rocher. Ils ignoraient encore comment ils auraient à s'y prendre ; mais ils comptaient sur leurs rifles pour tenir les visages pâles en respect, et ils espéraient bien que, grâce à la supériorité du nombre, leur attaque serait couronnée de succès.

Rochetonnerre ne perdait de vue aucun de leurs mouvements. Il avait jeté son rifle et retiré de sa ceinture son long couteau où se voyaient encore des taches de sang.

René de Vauquelin venait de se réveiller.

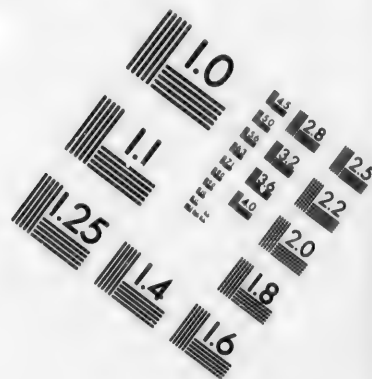
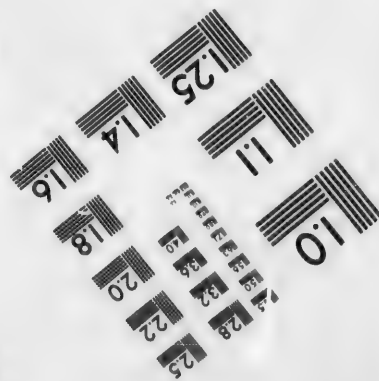
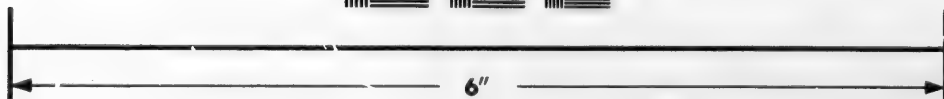
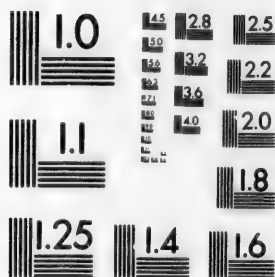


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

2.5 2.8 2.5
2.2 2.0

10

— Jeune homme , dit le comte avec un accent railleur, vous aurez tout à l'heure à mettre le nez à la fenêtre et à trouver une boutonnière dans la carcasse du premier diable rouge qui s'avisera de tirer sur moi. Pour le moment ménagez vos munitions.

Le silence qui avait succédé à la chute des éclats de pierre se trouva bientôt rompu par un bruit sourd et presque imperceptible. Ce bruit qui ressemblait à un grincement n'échappa point à l'oreille attentive des Français.

A peine eut-il cessé, que des hurlements partirent de la crique. Presqu'en même temps une pluie de flèches et de balles s'abattit contre le rocher. Plusieurs des projectiles tombèrent inoffensifs aux pieds des deux compagnons.

Tapis contre la grande pierre dressée debout, et regardant par les meurtrières, ils prenaient plaisir aux vaines tentatives des assaillants.

Vauquelin, indécis, attendait les instructions du comte.

— Il est évident, dit-il à voix basse, que ni vous ni moi ne pouvons nous montrer. Ce serait nous exposer à une perte certaine.

— En effet, dit Rochetonnerre. Mais ce jeu ne tardera point à prendre fin. Une fois que leurs camarades seront arrivés au haut, ceux qui tirent maintenant d'en bas suspendront leur feu, à moins qu'ils ne visent au hasard, pour nous effrayer ou nous faire

prendre le change. Pour le moment, il ne nous reste qu'à nous asseoir dans la caverne et à attendre les événements.

Ils descendirent.

Tout à coup le comte toucha l'épaule du jeune officier, puis leva le doigt avec un mouvement expressif.

Le lieutenant vit distinctement les jambes d'un Peau-Rouge engagées dans l'ouverture de la caverne.

En même temps l'Indien se cramponnait à la corde.

Doucement, sans produire aucun bruit, Rochetonnerre se dressa debout.

Il ouvrit largement la bouche pour laisser l'air pénétrer plus abondamment dans sa poitrine.

Ensuite il saisit son large couteau entre les dents, de manière à avoir les mains libres.

Cependant le Peau-Rouge opérait sa descente avec précaution.

Bientôt les deux compagnons purent apercevoir ses reins musculeux.

Enfin l'Indien toucha terre.

Au même moment une main de fer le saisit par le milieu du corps et l'entraîna avec une puissance irrésistible.

A cette brusque attaque, le Peau-Rouge, éperdu, poussa un cri féroce. Il lâcha la corde, qui alla frapper la paroi de la caverne avec un bruit strident.

Le cri d'alarme du sauvage eut de nombreux échos.

Supposant que leur compagnon avait péri en tombant et oubliant un moment qu'il devait s'attendre à rencontrer de la résistance, les Indiens, qui attendaient l'issue de cette première tentative, exhalaient leur douleur en lamentations déchirantes.]

Toutefois ceux qui étaient restés dans la forêt semblaient avoir mieux que les autres compris l'exactitude des faits. Altérés de vengeance, ils criblèrent en signe de représailles le rocher de leurs flèches.

Le lieutenant n'avait pas négligé la recommandation du comte. Déjà son rifle avait fait bonne besogne.

Tout à coup le jeune homme poussa un cri d'horreur.

Tandis que Rochetonnerre arrachait le sauvage du rocher auquel celui-ci essayait de s'accrocher, le comte perdit lui-même l'équilibre et alla se jeter contre la paroi de la caverne.

Une minute de plus, et c'en était fait de lui ; mais il ne laissa point à son ennemi le temps de se rendre compte de la situation. Sa main s'appesantit sur la gorge du Peau-Rouge. En même temps il l'empoigna par la ceinture.

Mettant alors en œuvre la force herculéenne dont il était doué, il souleva l'Indien de terre et courut avec son fardeau à l'entrée de la caverne.

Le sauvage, lancé par-dessus la pierre, fendit l'espace en jetant un cri d'épouvante.

Un instant après, il s'abattait aux pieds de ses compagnons, le corps en lambeaux.

Cependant l'effort surhumain déployé par le comte faillit lui être funeste.

Entraîné par le mouvement, il était arrivé jusqu'au bord du rocher, lorsqu'il sentit une violente douleur à la poitrine, et s'affaissa, privé de sentiment.

Il allait inévitablement rouler dans l'abîme, quand le jeune officier le retint et le tira en arrière.

Les Indiens, terrifiés à la vue de leur compagnon mis en pièces, ne s'étaient pas aperçus que leur ennemi était à la portée de leurs armes.

Grâce à la présence d'esprit du lieutenant, le comte avait échappé à la mort.

Rochetonnerre, vivement ému, pressa doucement la main de son sauveur.

Un moment après, ils'évanouit.

Heureusement Vauquelin avait sous la main un flacon d'eau-de-vie. Il desserra les lèvres affreusement pâles du comte, et lui versa dans la bouche tout ce qui restait de la liqueur brûlante. L'effet fut immédiat. Le comte ouvrit les yeux, et eut un soupir de soulagement.

— Comment vous sentez-vous maintenant ? lui dit le jeune homme avec anxiété.

— Mieux, mon ami, beaucoup mieux. C'est toujours cette vieille blessure. Je ne tarderai pas à m'en aller. Les accès deviennent de plus en plus fréquents et douloureux. J'ai cru un moment que j'allais partager le sort du Peau-Rouge, et sans vous j'étais infailliblement perdu. Je ne saurais assez vous remercier.

— Je n'ai fait qu'acquitter une partie de ce que je vous dois, répartit l'officier. Mais que comptez-vous faire maintenant ?

— Attendre. Rien de plus. Nous ne pouvons sortir d'ici avant la nuit, et, dans tous les cas, ils ne peuvent nous surprendre. Je ne suppose pas qu'ils aient envie de recommencer leur tentative de sitôt. Nous pouvons donc nous reposer et réparer nos forces, sans nous soucier d'eux. Avez-vous faim ? Vous avez là de la viande ; seulement il me semble difficile en ce moment de la faire cuire.

— J'ai faim en effet. Mais avant de prendre quoi que ce soit, je voudrais boire ; la soif me dévore.

— Un peu de patience, et vous serez servi à souhait. Mon procédé m'a toujours réussi jusqu'ici. Il est vrai que c'est la première fois que j'ai à opérer sous les yeux des Peaux-Rouges.

Le comte se leva avec peine et atteignit la corne qui lui servait à puiser de l'eau.

Tandis que Vauquelin le couvrait de son rifle, Ro-

chetonnerre commença de mettre son plan à exécution.

Les sauvages avaient disparu, emportant les cadavres de leurs compagnons.

La corne, retenue par une longue corde, descendit promptement.

Les deux hommes blancs croyaient n'être point troublés dans leur besogne. Ils se trompaient.

Un des Peaux-Rouges, plus hardi que les autres, sortit du fourré qui les abritait et se précipita vers la crique.

Le lieutenant, qui avait suivi ses mouvements, le coucha en joue et fit feu.

L'Indien chancela.

— Arrêtez, jeune homme, cria Rochetonnerre. N'achevez pas ce pauvre diable. Sa bravoure vaut qu'on l'épargne. Aussi bien notre corne se remplit, et le Peau-Rouge ne peut plus nous faire de mal.

En effet, la corne, pleine jusqu'au bord, montait lentement.

Le comte, heureux de son succès, allait vanter son habileté, quand un nouvel incident l'arrêta.

La corne, retenue par une saillie du rocher, était demeurée stationnaire. Avant qu'on eût pu la dégager, un coup de fusil partit de la forêt.

La corne, frappée en plein, vola en éclats.

Des ricanements et des cris de triomphe partis de

l'abri où se cachaient les Peaux-Rouges, accueillirent cette prouesse.

Toutefois Rochetonnerre ne se laissa point décourager.

Ramener la corde à lui et y attacher une autre corne fut l'affaire d'un instant.

Cependant le sauvage qui avait risqué sa vie pour empêcher le chasseur dans son opération était parvenu à se relever et avait regagné son abri en se traînant.

La seconde corne descendit rapidement et alla se remplir.

Cette fois la réussite fut décisive.

La nouvelle corne, échappée aux balles et aux traits des sauvages, arriva toute pleine.

Les deux compagnons s'empressèrent d'étancher leur soif. Ensuite ils mangèrent quelques tranches de viande sèche.

Ce repas sommaire terminé, ils allumèrent leurs pipes et s'étendirent sur les fourrures.

Vauquelin, moins accoutumé que le comte aux fatigues de la vie des prairies, s'endormit.

Rochetonnerre fit le guet.

La nuit venue, l'officier se réveilla et releva son compagnon, qui lui recommanda de ne pas le laisser sommeiller plus de deux heures.

— Nous ne pouvons rester bloqués ici, dit-il ; et il importe de profiter des ténèbres pour effectuer notre sortie.

IV

LA LUTTE

Perdu dans ses pensées, le jeune officier, appuyé contre l'un des angles saillants de la caverne, regardait par l'étroite ouverture la voûte sombre du ciel semé de quelques rares étoiles.

Quoiqu'il fût à la fleur de l'âge, il avait déjà en plus d'une rencontre affronté de graves dangers. Cependant les événements palpitants qui venaient de se succéder à de si courts intervalles l'avaient vivement impressionné. Sa course désespérée au moment où, traqué par les Indiens et à bout de forces, il allait inévitablement périr sans le secours inattendu que lui avait prêté le comte, l'énergie de cet homme vraiment extraordinaire, l'audace qu'il lui avait vu déployer coup sur coup, les circonstances dans lesquelles ils avaient l'un et l'autre échappé à une mort qui paraissait absolument sûre, l'escalade à la fois originale et hardie qu'ils avaient faite du rocher, le siège qu'ils avaient soutenu, les périls auxquels

ils devaient certainement s'attendre encore, tous ces faits se représentaient l'un après l'autre à son esprit, et un frisson involontaire passait dans ses membres à mesure qu'il voyait se dérouler devant lui ces tableaux d'une réalité si saisissante.

Toutefois ce qui l'avait le plus frappé depuis qu'il avait rencontré le Supplicié Vivant, c'étaient ses révélations touchant la fourbe de François Brissot. Il ne pouvait se faire à l'idée que cet homme, si considéré par tous les officiers de l'armée française, n'était en réalité que le plus vil des espions. Il se demandait encore si le comte ne se trompait point, s'il n'y avait pas confusion d'un innocent avec un coupable.

Certes, tout ce qu'avait dit Rochetonnerre de l'astuce et de la férocité du traître révoltait l'âme digne et vraie du jeune soldat. Et pourtant il ne pouvait se résoudre à concilier tant de vilénie et d'infamie avec les manières polies, le langage délicat et les protestations de dévouement à la cause française, dont il gardait un vif souvenir.

D'ailleurs, en admettant que le comte eût raison, comment expliquer que Brissot pût s'exposer à rencontrer dans le même lieu le rival dont il voulait se débarrasser et l'homme qui s'attachait avec tant de haine à ses pas ?

Absorbé dans ces réflexions, René de Vauquelin sentit tout à coup tout son sang refluer vers son cœur.

Un cliquetis, presque aussitôt suivi de cris sauvages qui semblaient s'éloigner rapidement, avait brusquement rompu le fil de ses pensées. Presque au même moment son oreille fut frappée du bruit sourd que fait un corps en tombant d'une grande hauteur. Ce bruit était absolument le même que celui produit par la chute du sauvage jeté par-dessus le rocher.

Voici ce qui s'était passé.

Les Indiens avaient espéré surprendre les hommes blancs. Ils avaient une seconde fois tenté l'escalade. L'un d'eux, parvenu presque au haut, s'était hasardé à poser les pieds sur une légère saillie. Ce faible point d'appui avait cédé sous lui, et il avait été précipité dans le vide, en déchirant affreusement tous ses membres aux nombreuses dentelures du rocher.

Aux hurlements des sauvages, Rochetonnerre s'était réveillé en sursaut. Il avait saisi son rifle, et, le doigt sur la détente, en un clin d'œil il avait rampé jusqu'au lieutenant.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il tout bas.

— Un homme, un Peau-Rouge sans doute, vient de tomber du haut du rocher, répondit Vauquelin.

— Ah ! la première leçon n'a donc point servi ! Qu'ils viennent, nous sommes prêts à les recevoir.

— Que comptez-vous faire ?

— Rien de plus que ce que nous faisons en ce moment : m'asseoir tout à mon aise et attendre tranquillement. Si proches qu'ils puissent être, ils ne

bougeront point avant une heure d'ici. Ils se doutent bien que leurs cris sont parvenus jusqu'à nous, et ils se disent que nous nous tenons sur nos gardes. Quand tout sera rentré dans le silence, quand ils seront persuadés que nous nous sommes rendormis, ils reviendront à la charge.

— Mais pourquoi ne pas leur donner l'éveil, si le moindre signal suffit pour les éloigner ? A quoi bon les tuer, si nous pouvons les mettre en fuite ? Je ne puis concevoir l'utilité de ces effroyables boucheries.

— Il faut traiter les Indiens comme ils nous traitent. Croyez-vous qu'ils eussent hésité à nous frapper dans l'ombre et à l'improviste ? Non, non. Vous pouvez vous attendre de leur part aux plus ignobles lâchetés, pour peu que nous ayons le dessous. Au reste, ils ont l'esprit ainsi fait, qu'ils ne se retireront point avant qu'il y ait eu mort d'homme. Ce qui nous est le plus défavorable en ce moment, c'est qu'ils sont capables de nous bloquer jusqu'à la pointe du jour, et qu'il nous faut, coûte que coûte, sortir d'ici avant une heure, si nous voulons, cette nuit, vaquer à nos affaires.

— Mais pourquoi ne pas nous retirer tout de suite ? Ne m'avez-vous pas dit qu'ils ne connaissent point l'autre passage ?

— Pour les avoir sur nos talons, au bout du premier mille de marche ! Vous oubliez qu'il nous faudrait laisser notre piste ouverte, et qu'ils l'auraient

bien vite retrouvée. Pour moi, il n'y a pas à choisir. Il faut que nous leur montrions une seconde et une dernière fois de quel bois nous nous chauffons. Aussitôt que nous serons débarassés d'eux nous quitterons la caverne. Au surplus, je crains bien que le secret de ma retraite ne soit désormais connu.

— Vous êtes donc d'avis d'attendre ici leur retour?

— Tout au moins le retour de quelques-uns d'entre-eux. A moins de flairer nos projets, ce qui me semble matériellement impossible, je compte qu'ils enverront en avant une demi-douzaine de leurs plus braves guerriers pour faire l'assaut de la caverne et tomber sur nous avant que nous ayons pu leur causer un dommage sérieux. Ayez votre rifle prêt, et quand je vous ferai signe, faites feu sur les bandits. Vous avez là d'autres armes sous la main. Mais, chut! maintenant; plus une syllabe, plus un geste, retenez même votre souffle. Je les entends qui grimpent sur le rocher. Ayons l'œil au guet!

Les deux compagnons se serrèrent la main, en signe d'entente, et demeurèrent muets.

La nuit était calme et silencieuse. Cependant d'épais nuages aux contours sinistres couraient rapidement dans le ciel et présageaient un orage. Par intervalles une étoile tremblotante perçait l'immense voûte et jetait dans la profonde obscurité les rayons

mourants de sa lumière vacillante. Parfois encore le disque faiblement échancré de la lune émergeait des ténèbres. pour reprendre aussitôt la sombre voile qui le cachait le plus fréquemment aux regards. A ces lueurs indécises, les deux compagnons distinguaient vaguement la pierre dressée debout, qui découpait dans l'horizon rapproché son gigantesque profil.

Les instants s'écoulaient avec lenteur. L'imagination surexcitée du jeune officier prêtait aux minutes la durée des heures. On eût dit que les sauvages avaient abandonné leur dessein. Rien n'indiquait, en effet, leur présence, si ce n'est le frottement produit par leurs corps contre le rocher qu'ils continuaient d'escalader.

Enfin, une plume recourbée, puis une tête rasée se montrèrent lentement au-dessus de l'escarpement, pour demeurer un moment stationnaires, puis disparaître brusquement, comme si la vue de quelque obstacle eût tout à coup effrayé l'Indien, dont cette plume et cette tête annonçaient l'approche.

Toutefois cette soudaine disparition ne devait être attribuée qu'à la prudence ou à une légitime appréhension.

La plume et la tête ne tardèrent point à se faire voir de nouveau. Une seconde plume, puis une seconde tête les suivirent de près.

René de Vauquelin ne perdait rien de ce qui se passait.

Qu'on juge de son étonnement, lorsqu'il entendit tout près de lui le bruit régulier que produit la respiration d'un homme plongé dans le plus paisible sommeil.

Il s'assura presque aussitôt que le comte était profondément endormi.

Les Indiens avaient sans doute entendu comme lui ce ronflement sonore. Ils en avaient conclu que les deux hommes blancs s'étaient abandonnés à une trompeuse sécurité et se trouvaient ainsi à leur merci.

Dans cette conviction, les deux Peaux-Rouges qui venaient en tête de la file, avaient passé prudemment par-dessus la pierre, et s'étaient ensuite couchés à plat ventre pour tendre la main à leurs compagnons et leur faciliter l'ascension.

L'instant d'après, cinq Indiens, aux membres puissants, aux faces hideuses, se trouvaient rangés devant l'ouverture de la caverne.

La fureur qui se peignait sur leurs visages indiquait, sans pouvoir s'y méprendre, qu'ils étaient décidés à un combat à outrance.

Tout à coup Rochetonnerre toucha le coude de l'officier.

Vauquelin eut un mouvement de surprise, mais il comprit aussitôt que le ronflement de son rusé compagnon n'était qu'une tactique pour attirer plus sûrement l'ennemi dans le piège.

Les deux rifles des Français firent feu en même temps. L'écho n'avait pas cessé de répéter le bruit produit par la double détonation, que deux autres décharges lui succédèrent.

Des cris de terreur, des rugissements, des plaintes d'agonisants, des exclamations forcenées, des gémissements lamentables mêlèrent leur lugubre concert à la fusillade.

On eût cru un moment que l'enfer avait du même coup vomì toutes ses horreurs.

Au-dessus de ces clameurs dominait la voix formidable du Buffle-Gris, cette voix qui glaçait d'effroi les sauvages les plus aguerris.

Le comte s'était élancé vers l'entrée de la caverne sans rien rencontrer qui s'opposât à son passage.

Vauquelin venait derrière lui à deux pas.

Soudain l'officier se sentit saisir par la poitrine et, cédant à une violente impulsion, il alla rouler dans l'intérieur de la caverne.

Instinctivement il porta les bras en avant. Ses mains rencontrèrent un corps lisse. Il ne s'y trompa point : c'était un Indien.

Le pied du jeune homme s'était posé sur une pierre polie et avait glissé. Il était tombé.

Le Peau-Rouge lui serrait la gorge.

Il vit passer devant ses yeux l'éclair métallique d'un énorme couteau.

Heureusement pour lui, l'arme, mal dirigée, frappa le rocher et se brisa.

Profitant de cette circonstance, Vauquelin avait saisi l'Indien par les pieds et s'était dégagé en le renversant à son tour.

La tête du Peau-Rouge avait donné contre la paroi de la caverne. Il avait roulé sur le sol, sans proférer un cri.

L'officier s'était aussitôt redressé et, n'obéissant qu'à sa rage, il s'était jeté sur son ennemi, dont il avait empoigné la gorge en la comprimant dans un étau de fer.

En même temps, il lui frappait à coups redoublés et avec frénésie la tête contre la pierre.

Les cris du sauvage, qui rugissait comme un taureau qu'on assomme, attirèrent le comte.

— Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il en accourant, la crosse de son rifle levée.

— Ne craignez rien, je tiens la brute, et elle ne m'échappera pas, dit le jeune homme, qui sentait l'Indien râler sous sa robuste étreinte. Faites place, que je l'envoie rejoindre les siens !

Et, sans lâcher la gorge du sauvage, il le traîna jusqu'à l'entrée, puis, le soulevant avec vigueur, le lança par-dessus la pierre dans l'espace.

Cet acte suprême d'énergie l'avait épuisé. Ils'affaissa en proie à un violent tremblement nerveux, et hors d'état de prononcer une parole.

Quelques gorgées d'eau-de-vie que lui fit avaler le comte le ranimèrent.

— Comment ai-je pu manquer cette vipère ? s'exclama Rochetonnerre. Je croyais pourtant bien avoir barré le passage.

— Il aura glissé de vos mains comme il a fait des miennes, dit le lieutenant. Dans tous les cas, peu s'en est fallu qu'il ne m'ait envoyé rejoindre mes aïeux. Qu'avez-vous fait des autres ?

— Tous morts. Je n'ai eu que la peine de les assommer sur la place. Mais attendez que j'aie déblayé le terrain. Cette fois, j'ai suivi votre conseil. Je ne me suis pas soucié de les scalper. Tout ce que je sais pour le quart d'heure, c'est qu'ils nous laisseront la paix.

Tandis qu'il parlait ainsi, Rochetonnerre lançait, les uns après les autres, les cadavres des sauvages par-dessus l'escarpement.

— N'avez-vous pas dit que nous avions à vaquer à nos affaires ? demanda Vauquelin, quand cette répugnante besogne fut achevée.

— J'ai, en effet, l'intention de me rendre avec vous, comme je vous l'ai dit, cette nuit même, au camp de l'Ours-Maigre. Ne vous étonnez point. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. J'y cherche une occasion de me rapprocher du scélérat ; mais, jusqu'ici, je n'ai jamais eu la chance de le trouver seul.

— Mais comment espérez-vous exécuter ce projet ?

— Rien ne m'est plus aisé. Nous allons, une fois notre toilette achevée, sortir de la caverne par la porte dérobée que je vous ferai voir bientôt. Puis nous marcherons tout droit devant nous, jusqu'à ce que nous arrivions au camp ou à la ville, comme vous voudrez, de l'Ours-Maigre. Nous entrerons chez lui, mais sans nous faire annoncer, à moins que vous ne parliez assez couramment la langue des Onontagues.

— Je la comprends et la parle facilement, mais je ne pourrai jamais me faire passer pour un des leurs.

— J'ai sur vous cette supériorité, dit mystérieusement le comte, pendant qu'il retirait d'une burette remplie d'huile un chiffon qui servait de mèche à cette lampe primitive. Il l'alluma pour atteindre un volumineux paquet caché dans une anfractuosité du rocher.

— Qu'est ceci ? demanda le lieutenant, intrigué.

— Ma garde-robe, ou, si vous aimez mieux, mon travestissement. Je ne le mets qu'aux grands jours, quand je vais voir le chef. Je vous vois faire un mouvement de surprise. Il n'y a pourtant rien de plus simple. Il m'est arrivé déjà nombre de fois d'avoir de longs entretiens avec l'Ours-Maigre, face à face, sans qu'il ait pu s'apercevoir de l'envie que j'avais de le prendre à la gorge.

— Vous avez donc sérieusement l'intention de vous habiller en Peau-Rouge et de vous peindre le corps ?

— Parfaitement, et vous n'avez qu'à faire comme

moi, si vous voulez me suivre. Mais je vous prévienne qu'il y aura du fil à retordre.

Et comme le jeune homme pâlisait légèrement :

— Allons ! allons ! dit le chasseur, n'ayez pas peur de l'Ours avant de l'avoir vu. Vous êtes brave et prudent ; vous avez fait vos preuves ; mais je tenais à vous mettre sur vos gardes et à ne point vous causer de déceptions.

— Merci, répondit le lieutenant. Comptez sur moi. Je suivrai exactement vos instructions ; j'ai, d'ailleurs, grande envie de me perfectionner dans la connaissance des mœurs de la Prairie, et je ne saurais avoir de meilleur guide et de meilleur maître que vous.

En parlant ainsi, Vauquelin prit le costume que lui tendait le comte.

— Voilà qui s'appelle parler, dit Rochetonnerre. Mais attendez donc, je réfléchis qu'il vaut peut-être mieux ne pas vous peindre du tout. Il y aurait trop de danger à nous faire passer tous les deux pour des sauvages. Je puis vous montrer la ville sans vous y faire entrer. Au reste, si les Peaux-Rouges vous voient, vous vous ferez passer pour un ami de Brissot. Tout bien pesé, ce dernier plan est préférable à l'autre.

— Comme vous voudrez.

— Pendant que j'achèverai ma toilette dans ce coin, de manière à dérober cette lumière aux indis-



Rochetonnerre offrait en ce moment l'aspect d'un superbe guerrier indien.

crets du dehors, vous, montez la garde à l'entrée, et assurez-vous que nous ne sommes pas épiés.

L'officier obéit. Au bout de quelques instants, le comte le rappela.

- Vous n'avez rien découvert de suspect ?
- Rien.
- Comment trouvez-vous mon déguisement ?
- Parfait.

Rochetonnerre offrait en ce moment l'aspect d'un superbe guerrier indien dans la fleur de l'âge, et rayonnant de force et de beauté. Les couleurs voyantes distribuées avec art sur toutes les parties de son corps, et principalement sur son visage et sa poitrine, les plumes attachées à son front, la peau de panthère majestueusement drapée et fixée à l'épaule par une dent de l'animal, les hautes guêtres de fourrure, le collier de griffes d'ours, la ceinture de coquillages lui donnaient cet air de bravoure qui est propre aux chefs de tribu.

Il eut un sourire de satisfaction en constatant l'effet qu'il produisait sur le lieutenant.

Toutefois ce sourire fit place presque aussitôt à une expression de vive tristesse.

Rochetonnerre ne pouvait quitter sans un serrement de cœur cette caverne qui lui avait rendu de si nombreux services, et qui maintenant lui devenait inutile et même dangereuse.

Il repoussa le bloc de pierre qui la fermait, et,

suivi de Vauquelin, il s'engagea sous la voûte basse et étroite.

Pendant cette voûte ne tarda pas à devenir plus haute et plus large, et les deux compagnons purent bientôt marcher et respirer à l'aise.

Après avoir ainsi avancé pendant quelque temps, le comte souffla la lumière et plaça la burette dans un enfoncement.

— Rapprochez-vous de moi, dit-il. Là, doucement et avec la plus grande précaution, comme si vous posiez le pied sur des œufs. Un seul faux pas vous coûterait la vie.

— Mais alors pourquoi éteindre la lumière ? chuchota l'officier, en s'attachant fortement à la ceinture de son compagnon.

— Pour révéler notre approche aux Peaux-Rouges ? Ce serait le comble de la folie et le plus sûr moyen de donner dans la gueule du loup. Fiez-vous donc à moi. Il n'y a pas un pouce de tout ce chemin que je ne connaisse. Mais, chut ! nos paroles pourraient nous trahir.

Ils continuèrent de marcher en silence.

A la fin, le comte ralentit le pas et sembla chercher quelque chose à tâtons.

Ils étaient arrivés à la seconde pierre. Il ne leur restait plus qu'à l'écarter pour passer l'un après l'autre par une espèce de tunnel très étroit, en se traînant sur les mains et les genoux.

— Attendez-moi ici, dit le comte. Je vais faire la reconnaissance.

L'officier fit halte à l'endroit même où il venait d'effleurer le sol du pied.

Tout brave qu'il était, il ne put réprimer un sentiment d'effroi, en songeant à sa situation.

Il se trouvait, en effet, plongé dans les ténèbres, ayant partout autour de lui, derrière, à droite, à gauche, peut-être aussi devant, la mort, rendue plus terrible par l'inconnu.

Il demeurait cloué sur place, prêtant l'oreille et n'entendant aucun bruit.

L'absence du comte se prolongeait.

Que s'était-il passé ?

Rochetonnerre était-il tombe dans quelque embûche ?

Le jeune homme commençait à désespérer, quand une voix presque inintelligible murmura près de lui :

— Tout va bien. Les démons ne nous ont pas découverts. Venez, mais ne dites pas un mot.

L'officier eut un tressaillement. Il comprenait de plus en plus combien il lui serait impossible de se mesurer avec de tels ennemis, s'il était livré à lui-même.

Au bout de quelques instants, les deux compagnons parvinrent à l'entrée de la caverne. Le terrain était en cet endroit sensiblement défoncé et offrait

l'apparence d'un bassin caché sous un épais fourré de plantes rampantes.

Le comte se coucha à plat ventre pour se frayer plus facilement un passage. Le lieutenant suivit son exemple.

Bientôt ils dévalèrent la pente d'une colline dont ils eurent rapidement atteint le pied.

— A merveille, mon cher ami, dit Rochetonnerre, tendant la main au jeune homme. On prend plaisir à avoir un compagnon tel que vous. Si vous continuez à m'écouter aussi ponctuellement, je n'aurai qu'à me louer de votre aide. Nous venons d'accomplir la moitié de notre besogne et la plus facile. A moins de faire un détour de douze milles, nous devons entrer dans l'eau jusqu'au cou et traverser la crique tout près de l'endroit où les Peaux-Rouges continuent de bloquer la caverne. Je m'en rapporte à vous, quel chemin préférez-vous prendre ?

— Le plus court.

— Fort bien. C'est aussi mon avis, et j'aurais été contrarié de vous voir penser autrement. Donc, c'est dit, nous traversons la position des Indiens. Mais d'abord quelques recommandations, pendant qu'il en est temps encore. Ici nous pouvons parler sans danger. Dans un instant, nous devons être muets comme des poissons. Vous allez me suivre pas à pas et surveiller chacun de mes mouvements. Voici ma manière de me faire entendre, et je n'en ai point

d'autre quand je poursuis une piste ou quelque entre-
treprise hardie, comme celle de cette nuit. Si je lève
la main, vous vous arrêterez tout court et vous ne
remuerez pas un cheveu, dussiez-vous marcher sur
un serpent. Si je baisse la main, même chose. Le
signal ne change pas. Si je siffle tout doucement,
vous préparez votre rifle; si je fais claquer ma
langue pour imiter le coassement de la grenouille,
vous vous couchez et vous resterez immobile jus-
qu'à mon retour. Surtout ne brûlez point de poudre
avant de m'avoir vu tirer. S'il faut en venir aux
mains, faites usage de votre couteau. Est-ce entendu?

Pour toute réponse, le jeune homme se contenta de
répéter une à une, avec la plus grande exactitude,
les instructions qu'il venait de recevoir.

Le comte secoua vivement la tête, pour témoigner
son contentement.

— Parfait, jeune homme, absolument parfait. Si
nous avions à passer ensemble rien qu'une année, je
ferais de vous le meilleur pionnier de la Prairie.
Mais il ne s'agit point de cela maintenant, n'est-ce
pas? Souvenez-vous de mes indications, et en
route!

Fier de la confiance qu'il inspirait, René de Vau-
quelin marcha derrière son guide, en ayant soin de
poser son pied sur l'empreinte même des pas du
comte.

Le corps incliné en avant, retenant leur respira-

tion et frôlant à peine le sol, ils descendirent, sans qu'aucun bruit trahit leur présence, le petit chemin creux qui conduisait à la crique où ils avaient vu, peu de temps auparavant, les Indiens s'enfoncer pour faire l'escalade du rocher.

Dix minutes plus tard, les deux compagnons se trouvaient au bord de l'eau. Ils firent halte pour écouter.

Aucune voix d'homme ne frappa leurs oreilles. Pourtant Rochetonnerre était moralement certain qu'ils n'étaient séparés des Peaux-Rouges que par une faible distance. Il se fiait peu au silence qui l'entourait, et il se disait que les sauvages devaient être cachés dans les hautes herbes qui bordaient la crique.

Néanmoins, comme il n'y avait pas à hésiter, il descendit dans l'eau et se mit en devoir de la traverser de biais.

Vauquelin le suivait.

En peu de temps ils se trouvèrent sains et saufs sur l'autre bord et s'engagèrent dans la forêt.

V

LA PEAU DE BUFFLE.

Les deux compagnons avançaient avec la plus grande prudence. A chaque instant les broussailles, les arbres tombés en travers du chemin, les longues excavations produites par la pluie leur barraient le passage. Ce qui les préoccupait surtout, c'était la crainte d'éveiller les soupçons des Peaux-Rouges.

— Mieux vaut, disait Rochetonnerre, perdre une heure pour ne pas être découvert, que gagner du temps en risquant de se faire poursuivre.

Mais la fatalité semblait s'attacher à traverser leurs projets.

Ils n'étaient pas à cent mètres de la crique, que l'ouïe finement exercée du comac perçut à une faible distance des pas légers comme ceux du tigre qui veut surprendre sa proie.

Rochetonnerre s'arrêta pour mieux entendre.

Les pas se rapprochaient.

C'était évidemment un de leurs ennemis qui

arrivait sur eux. Le comte n'en douta point. Il tira son couteau de sa ceinture et se posta pour attendre l'agresseur. En même temps il imita le sifflement du serpent, afin de prévenir son compagnon.

Tous deux, profitant de la proximité d'un fourré, se laissèrent glisser à terre et retinrent leur souffle.

Cependant le sauvage qui venait à eux ne paraissait point soupçonner qu'il était épié.

Sa démarche était lente et insouciance. Il avait la tête penchée, comme s'il eût été absorbé dans une profonde rêverie. Sa haute taille, ses formes musculeuses, son costume pittoresque se détachaient admirablement sur le fond vert de la forêt. Quand il toucha du pied les premières broussailles du fourré, il fit halte brusquement, avec un grognement qui marquait la surprise.

Promenant autour de lui des regards inquiets et perçants, il porta la main au tomahawk passé dans sa ceinture.

Les Français, en dépit de leurs précautions, s'étaient-ils trahis ? Ils le crurent un moment.

Ce n'était qu'une fausse alerte.

Le sauvage, après un long examen des lieux et des objets, sembla rassuré.

Il prit un chemin de traverse et s'éloigna, en pressant un peu le pas, ne se doutant point qu'il venait d'échapper à une mort certaine.

Les deux compagnons se relevèrent, heureux, de

leur côté, d'avoir pu éviter une lutte qui eût assurément attiré d'autres Peaux-Rouges.

Après quelques instants d'attente, le comte, voyant que l'Indien ne revenait point sur ses pas, toucha l'épaule du lieutenant, et ils reprirent leur marche.

Quand la crique et le rocher eurent complètement disparu derrière eux, ils relâchèrent un peu de leur excessive prudence et hâtèrent le pas.

Le jeune officier, pour qui la plupart de ces incidents de la vie des Prairies étaient nouveaux, semblait animé d'une vive ardeur et insensible à la fatigue. Toutefois, plus il songeait à l'expédition du comte, plus il la trouvait aventureuse.

Malgré ces appréhensions, la haute opinion qu'il avait du courage et de l'habileté de son guide, la promesse qu'il lui avait donnée d'exécuter sans observations ses instructions lui faisaient un devoir de ne point témoigner ses sentiments et d'attendre les événements.

Pendant plus de deux heures, les deux voyageurs poursuivirent leur course, sans en changer l'allure et sans prononcer une parole.

L'officier ne pouvait se lasser d'admirer l'audace de Rochetonnerre, qui marchait au milieu de la nuit et des sentiers en apparence inextricables de la forêt sans perdre une seule fois sa route et sans se préoccuper des obstacles que l'on avait fréquemment à franchir.

A la fin le comte s'arrêta, et, se tournant vers son compagnon :

— Eh bien ! mon ami, dit-il, comment vous sentez-vous ?

— Un peu fatigué, je l'avoue ; mais je continuerai de vous suivre si vous le jugez nécessaire, répondit Vauquelin, qui s'était découvert pour essuyer la sueur de son front.

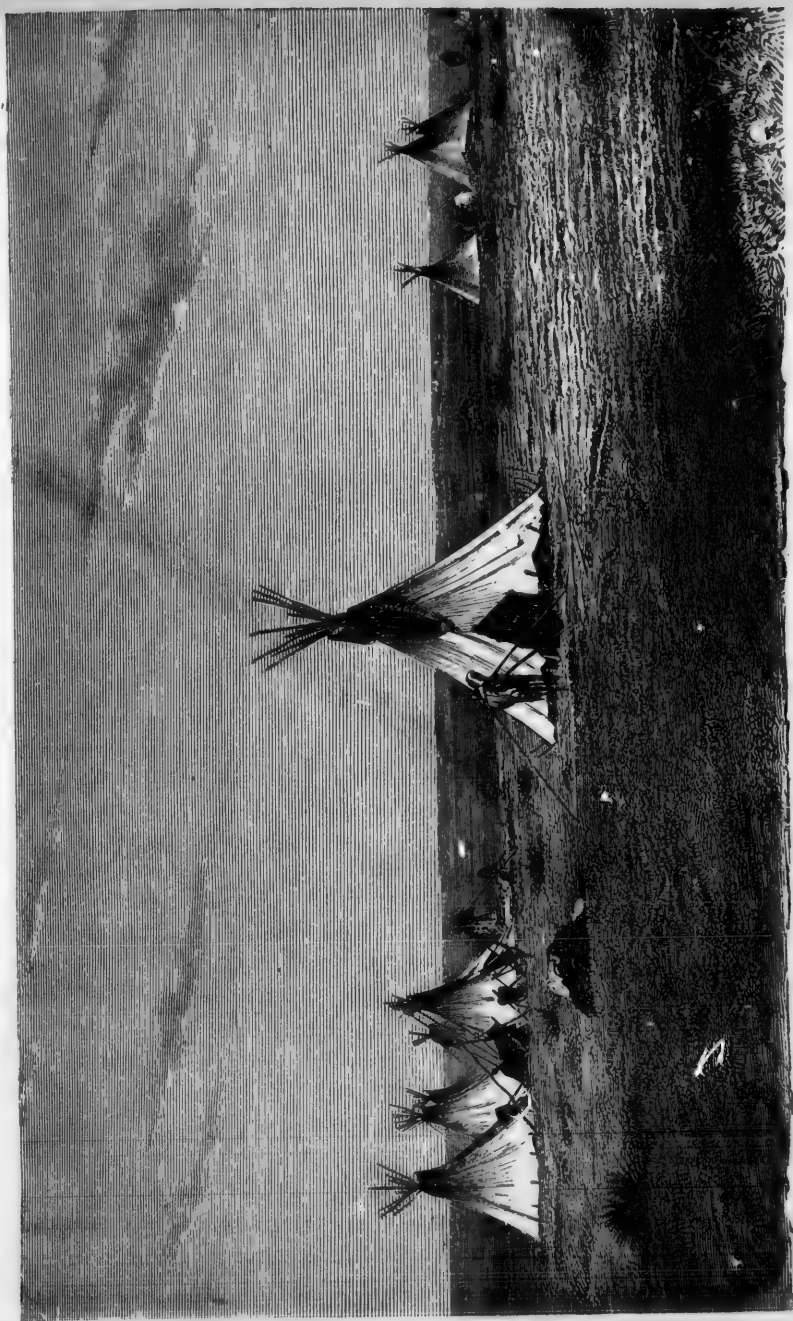
— Bravo ! jeune homme, vous parlez en vrai pionnier. Nous nous reposerons tout à l'heure, ou plutôt vous vous reposerez. Nous approchons de la ville de l'Ours-Maigre. Elle est à un demi-mille d'ici. Quand vous en aurez fait le circuit, vous pourrez vous asseoir ou vous coucher, comme vous voudrez, en attendant mon retour.

— Vous songez donc sérieusement à pénétrer dans le camp des Onontagues ?

— Naturellement. J'ai quelque espoir de mettre enfin à exécution le projet que je caresse depuis si longtemps. Mais doublons le pas.

Et imprimant à son corps ce balancement particulier aux hommes de la Prairie qui leur permet de fournir des étapes incroyables, le comte accéléra sa marche.

Dix minutes plus loin, ils arrivèrent au bord d'une vaste clairière, au centre de laquelle on pouvait distinguer, aux lueurs encore indécises qui précèdent le crépuscule, les formes grossières d'un certain nombre



Le camp indien.

de tentes de peaux. Au milieu était réservé un espace vide où se mouraient les dernières flammes de plusieurs feux.

Aucun être vivant ne s'offrait à l'horizon. La clairière semblait déserte. Cependant, de temps à autre, un glapissement aigre et prolongé ou le cri lugubre d'un hibou annonçait que le camp était gardé. Rochetonne n'ignorait point que des sentinelles étaient postées de proche en proche, de manière à former un cordon autour du village.

— Un homme averti en vaut deux, dit-il tout bas au lieutenant.

Marchant ensuite à pas de loup, il commença le tour de la clairière, en s'arrêtant par intervalles pour faire remarquer au jeune homme quelque objet distinctif, arbre, plante ou pierre, qui pût, en cas de besoin, lui servir de repère. Une demi-heure suffit pour ramener les deux compagnons à leur point de départ.

Alors le comte s'arrêta comme pour délibérer sur la résolution qu'il allait prendre, et, s'adressant à l'officier en baissant la voix :

— Vous voilà, dit-il, renseigné sur la situation de la ville et de ses alentours. Pour moi, je vais vous quitter. Mais, avant de nous séparer, je veux vous enseigner une retraite sûre. Approchez ; voyez-vous cet arbre qui surpasse les autres en grosseur ? Vous pourriez y rester caché tout un mois que pas un Indien

ne vous dénicherait, à moins de monter jusqu'au haut, ce qui n'est guère à craindre, du moins cette nuit. Or, si mon plan réussit, nous serons loin d'ici avant la première aube. Un mot encore, et ce sera le dernier. Je puis être découvert, pris et tué. Dans ce cas, je ferai assez de bruit pour vous avertir. Vous prendrez alors conseil de votre propre inspiration. Ou bien vous tâcherez de rejoindre votre corps, ou bien vous attendrez le point du jour, et vous vous présenterez hardiment dans le camp indien, en vous faisant passer pour un officier français chargé d'une mission particulière auprès de l'Ours-Maigre. Vous promettrez n'importe quoi. Plus vous mentirez, plus vos mensonges seront audacieux, plus vous aurez de chances de réussir. Vous vous tirerez ainsi d'affaire jusqu'à l'arrivée de Brissot, et vous gagnerez du temps pour vous dérober.

— J'ai l'espoir, dit le lieutenant, que tout cela sera inutile. Votre destinée et votre bonne étoile vous sont venues trop souvent en aide pour vous faire défaut aujourd'hui.

— Qui sait ? Enfin, nous verrons. Pour le moment, adieu. Si nous ne nous revoyons plus, promettez-moi de prendre ma place en ce qui touche le châtiment à infliger à l'espion, une fois que vous serez convaincu de la véracité de mes assertions.

— Comptez sur moi. Adieu.

Les deux compagnons se serrèrent la main avec

effusion, en faisant passer toute leur âme dans cette suprême étreinte.

Vauquelin monta dans l'arbre en s'aidant des branches qu'il pouvait atteindre de la main. Il jeta un regard avide et inquiet sur la clairière. La forme vague et mouvante du comte de Rochetonnerre disparaissait dans l'épaisseur de la nuit.

Le vieux chasseur ne se dissimulait aucune des difficultés de l'entreprise qu'il allait tenter. Il savait d'avance que, s'il était découvert, il n'y aurait aucun moyen pour lui de se soustraire à la mort et que cette mort dépasserait en horreur tout ce qu'il pouvait concevoir. Mais il avait tant de fois bravé des dangers pareils, qu'il se croyait en quelque sorte assuré de l'impunité. Aussi avait-il pris l'habitude d'affronter le péril tête baissée. Cette nuit pourtant, il semblait éprouver je ne sais quel pressentiment d'un changement de fortune. Quelque chose lui disait qu'un événement extraordinaire était sur le point de s'accomplir.

Allait-il enfin pouvoir consommer cette vengeance si passionnément désirée, si ardemment poursuivie ?

Allait-il au contraire, dans cette suprême tentative plus hardie que toutes les autres, échouer à jamais ?

Quelle que fût la fermeté de son caractère, il ne pouvait maîtriser en ce moment le trouble qui l'agitait.

Tout autre que lui eût peut-être abandonné au

dernier instant ce dessein dont la folie paraissait si manifeste. Mais, chez le Supplicié-Vivant, c'était cette folie même qui le soutenait, qui le faisait s'opiniâtrer. N'avait-il point voué toute sa vie à l'exécution de ce projet qui l'obsédait? N'avait-il point juré à sa pauvre compagne mourante de ne revoir ses enfants qu'après avoir châtié les deux scélérats qui l'avaient si horriblement mutilé?

Bien des fois, comme il l'avait dit à René de Vauquelin, il avait tenu la vie du chef des Onontagues en son pouvoir; bien des fois il avait eu la bête fauve au bout de son rifle, et il lui aurait suffi de presser la détente de son arme pour abattre l'Indien. Mais toujours il s'était ravisé, attendant patiemment l'occasion d'infliger à son bourreau le supplice que celui-ci lui avait fait subir à lui-même.

Cette occasion allait-elle enfin se présenter cette nuit?

Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit, le comte, après avoir contourné le village indien, se coucha à plat ventre. Il avait attaché son rifle sur le dos, pour avoir plus facilement l'usage de ses deux mains.

Pareil à la panthère qui avance graduellement sans qu'on puisse s'apercevoir de ses mouvements, le chasseur commença de ramper dans la direction des huttes et des tentes de peaux.

Les nuages, épars jusqu'alors, s'étaient fondus en

une immense voûte dont aucun rayon de lumière ne perçait la profonde obscurité.

Le village était plongé tout entier dans les ténèbres.

L'oreille collée contre terre, Rochetonnerre entendit tout à coup le bruit sourd d'un pas régulier. Il comprit qu'il allait se trouver aux prises avec une sentinelle. Il s'y attendait. Tirant son large couteau de sa ceinture, il en cacha prudemment la lame sous son bras, pour éviter que l'éclair de l'acier ne le trahît.

Pendant l'Indien approchait. Bientôt le chasseur put voir sa silhouette se découper vaguement dans la pénombre. Retenant son souffle et couché de tout son long sur le sol, le comte, l'œil fixe, les muscles tendus, était prêt à s'élancer d'un bond sur son ennemi. Toutefois il n'avait aucune intention de verser plus de sang qu'il ne fallait, et il s'était promis, pourvu qu'en ne l'attaquât point, d'épargner cette nuit tous les habitants du village indien, à l'exception d'un seul.

La forme sombre de la sentinelle approchait toujours. Elle effleura le comte, qui demeurait inerte, puis elle disparut lentement dans l'obscurité en marquant le pas.

Guidé par son oreille, le chasseur attendit que le sauvage fût assez éloigné. Ensuite, reprenant le mouvement imperceptible de la panthère, il franchit,

en se glissant, le cordon des postes et se trouva sain et sauf à l'intérieur du village.

Toutefois il ne changea point de position et continua de ramper, l'œil au guet. Quoiqu'il fût moins exposé maintenant à rencontrer un Peau-Rouge sur son chemin, les Indiens se fiant généralement à leurs sentinelles, il avait néanmoins à prendre les plus grandes précautions, et surtout à se dépêcher pour ne pas être surpris par les premiers feux du jour.

En quelques instants il se trouva près d'une des huttes. Il fit une halte pour se reconnaître. Un regard rapide lui suffit pour découvrir l'objet de ses recherches. Puis il recommença de se traîner sur les mains et les genoux.

Rochetonnerre avait eu depuis peu deux indications d'une extrême importance : la première, que l'Ours-Maigre passait souvent la nuit seul dans une hutte séparée ; la seconde, que le chef des Onontagues avait le sommeil léger. Or, le chasseur venait de remarquer deux tentes presque contiguës, et il se disait que la plus petite devait être occupée par son ennemi, à moins que cette nuit le chef ne se trouvât dans le wigwam de famille, et dans ce cas l'entreprise était manquée.

Le sort en était jeté, il n'y avait plus qu'à marcher en avant.

Rochetonnerre parvint en peu de temps à la tente du Peau-Rouge et s'arrêta pour prêter l'oreille.

Au moment où il touchait pour ainsi dire au terme de son expédition, un de ces incidents imprévus qui renversent souvent les combinaisons les mieux ourdies vint tout à coup se mettre à la traverse.

Un grondement se fit entendre à deux pas du chasseur. Il fit un saut de côté et inclina la tête en avant pour mieux distinguer. Il avait devant lui un de ces chiens indiens qui tiennent de la nature du loup, dont ils ont toute la couardise; tout en possédant les instincts féroces et perfides du chacal.

Le comte eut un frisson. Non qu'il eût peur; mais il songeait qu'un seul aboiement de l'animal pouvait donner l'éveil à tout le village. Que deviendraient, dans ce cas, tous ses projets, en admettant qu'il eût le temps de se dérober? Un second grondement plus prononcé le décida. Mais à peine eut-il le temps de prendre son couteau, que l'animal irrité tomba sur lui.

C'en était fait inévitablement du chasseur, si de sa main de fer il n'eût saisi la bête par la gorge, tandis que son arme acérée lui pénétrait jusqu'au cœur.

Un son rauque succéda à cette lutte désespérée qui n'avait duré qu'un instant. Le chien était mort.

Rochetonnerre, en proie à la plus vive anxiété, demeura longtemps immobile. Il écoutait attentivement. Si faible qu'eût été le râle de l'animal, il pouvait suffire pour donner l'alarme.

Cependant le village était resté plongé dans le sommeil.

Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres du comte. Il se rapprocha de la tente, enleva deux des aiguilles de bois qui fixaient les peaux au sol, et collant son oreille contre l'ouverture ainsi pratiquée, il prêta la plus grande attention.

Une expression de joie se répandit sur ses traits, lorsqu'il entendit le souffle léger et régulier de l'Indien couché à l'intérieur.

Aux faibles lueurs d'un petit feu allumé au milieu de la tente, le Supplicié-Vivant reconnut son ennemi étendu sur un lit de fourrures empilées.

Le comte de Rochetonnerre se glissa dans cette direction.

Ses yeux flamboyaient. Ses dents grinçaient de rage. Il n'avait plus qu'un mouvement à faire pour exécuter son dessein.

Il promena son regard autour de lui.

A portée de sa main, il aperçut une seconde pile de fourrures. Au-dessus était une grande peau de buffle. Le chasseur la souleva et, la tenant devant lui, il rampa vers l'Ours-Maigre, qui était profondément endormi.

Le Supplicié-Vivant tenait enfin sa proie.

Il laissa un moment tomber la peau de buffle.

Comme le tigre qui savoure son triomphe avant de s'élancer, il contempla son bourreau avec la su-

prême ivresse que donne l'accomplissement d'une vengeance.

Tout à coup il se redressa.

Il avait saisi la peau de buffle des deux mains. Jeter cette peau sur la tête de l'Ours-Maigre pour étouffer ses cris, le saisir ensuite par la gorge, n'était plus que l'affaire d'un instant.

Le comte serrait son couteau entre les dents. C'était la même arme qui avait servi à le scalper. Cette arme, il l'avait religieusement conservée.

La maxime : « œil pour œil, dent pour dent », lui semblait en ce moment écrire en lettres du feu au-dessus du scélérat qu'il allait châtier.

Le Supplicié-Vivant se pencha sur l'Ours-Maigre.

Soudain un bruit de pas retentit au dehors, une voix se fit entendre, une main s'attacha à la peau de la tente et l'agita violemment.

L'Indien s'éveilla en sursaut, saisit son tomahawk, et d'un bond s'élança à l'entrée.

Le comte, qui se trouvait de l'autre côté, n'eut que le temps de s'affaïsser en laissant retomber sur lui la peau de buffle de manière à le couvrir tout entier.

Cette manœuvre, exécutée avec la plus grande rapidité, échappa à l'Ours-Maigre qui tournait le dos au chasseur.

Le chef était courroucé. Il brandissait son tomahawk, prêt à frapper l'insolent qui venait troubler son sommeil.

— Qu'est-ce encore ? cria-t-il d'une voix tonnante. Que me veut-on ?

Le chasseur souleva légèrement la peau de buffle pour entendre la réponse qui allait peut-être décider de son sort.

Cette réponse ne se fit pas attendre.

— Wa-Wa , l'Oie-Sauvage, a réveillé le grand chef, dit l'intrus, pour lui annoncer un messager qui vient de la part d'Œil-de-Serpent, le chef blanc. Le messager apporte de grandes nouvelles.

— Qu'il entre, répondit l'Ours-Maigre sèchement,

Le Supplicie-Vivant retint avec peine l'exclamation qui allait s'échapper de ses lèvres. Il ne regrettait plus d'avoir un instant auparavant été si cruellement déçu dans son attente. Le messager d'Œil-de-Serpent ou de François Brissot devait être porteur de communications d'une extrême gravité, pour avoir osé se présenter à cette heure avancée. Peut-être le comte allait-il apprendre les plans du traître et trouver ainsi le moyen de les déjouer.

Il n'avait pas achevé de faire cette réflexion, que le messager fut introduit dans la tente.

L'Ours-Maigre avait ravivé le feu et s'était jeté sur son lit de peaux.

— Le guerrier Mohawk, dit-il, a demandé à parler au sachem des Onontagues ?

— L'Oiseau-Blanc apporte les paroles d'Œil-de-Serpent, dit le messager d'une voix ferme. L'Oiseau-

Blanc ne peut confier ces paroles qu'à l'Ours-Maigre.

— L'Ours-Maigre est devant vous, répondit froidement le chef; ses oreilles sont ouvertes.

— Les paroles d'Œil-de-Serpent, reprit l'Oiseau-Blanc, sont des paroles de paix. Le chef blanc ne tardera point à rejoindre son frère rouge. Il lui apporte les précieux trésors qu'il lui a promis. Il enrichira la tribu des Onontagues. Œil-de-Serpent est le frère de l'Ours-Maigre. Il attend de lui un service. Bientôt — peut-être avant qu'un soleil ait succédé à l'autre — un homme blanc, un guerrier, se présentera dans la ville de l'Ours-Maigre. Ce guerrier appartient à la tribu des visages pâles qui prétendent occuper nos territoires de chasse. Ce guerrier vous offrira de nombreux présents pour vous entraîner à seconder sa tribu. Sachez bien ce qu'il veut vous donner; Œil-de-Serpent vous promet le double. Ce guerrier est un ennemi d'Œil-de-Serpent. Gardez-le ici jusqu'à l'arrivée de votre frère blanc. Jetez-lui de la poussière dans les yeux. Retenez-le par des promesses et des mensonges. Si vous ne pouvez l'aveugler, faites-le lier. Œil-de-Serpent vous récompensera. Il couvrira de pièces d'argent la plus grande de vos peaux de buffle. L'Oiseau-Blanc a parlé.

— Quand mon frère le Mohawk compte-t-il rapporter au chef blanc les paroles de l'Ours-Maigre ? demanda le sachem.

— L'Oiseau-Blanc partira quand le prochain soleil touchera le sommet des arbres.

— Ogh ! l'Ours-Maigre réfléchira. Il répondra quand l'Oiseau-Blanc le quittera.

Il y eut un instant de silence.

— L'Oiseau-Blanc doit être fatigué, dit enfin le chef ; qu'il se couche sur ces peaux.

Pendant ce dialogue, le comte était demeuré silencieux et immobile. Chacune des paroles qu'il venait d'entendre restait profondément gravée dans sa mémoire. Il tremblait à la pensée du péril qui menaçait ce jeune homme dont il avait apprécié toute la noblesse d'âme et la franchise. Il était décidé à le sauver à tout prix.

Toutefois il ne se doutait point que le danger était plus imminent encore pour lui-même. Le Mohawk avait fourni une longue course, il était accablé de fatigue et de sommeil : il n'hésita point à accepter l'offre de l'Ours-Maigre.

Ses yeux tombèrent sur la peau de buffle étendue sur le sol. Il se pencha pour la saisir et la jeter sur les autres.

Ce mouvement fut exécuté si rapidement que le comte n'en fut point averti.

Rochetonneire se trouva tout à coup en présence de l'Oiseau-Blanc, qui poussa un grognement d'étonnement.

La promptitude d'action pouvait seule sauver le chasseur.

Avant même que le Mohawk eût fait un geste, le comte lui porta de son poing crispé un coup terrible en plein visage. L'Oiseau-Blanc tomba comme foudroyé.

L'Ours-Maigre s'était retourné.

Il eut un cri d'épouvante et de rage. En même temps il saisit son tomahawk. Mais Rochetonnerre ne lui laissa pas le temps de lever son arme.

Avec une force prodigieuse, il empoigna le chef par le corps, et, se servant de lui comme il eût fait d'un bétail, il lui frappa à deux reprises la tête contre le sol avec tant de violence que l'Ours-Maigre demeura privé de sentiment.

Débarrassé momentanément des deux sauvages, le chasseur arracha la peau de la tente et se précipita au dehors.

Au cri terrible poussé par le sachem, le village s'était éveillé.

Avant que les Peaux-Rouges se fussent rendus compte de l'événement et fussent accourus à la tente de l'Ours-Maigre, le comte avait atteint le cordon de postes. Aucune des sentinelles ne s'opposant à son passage, il se jeta dans la forêt, en poussant un rugissement effroyable, pour avertir le jeune lieutenant, dont on venait de comploter la mort.

VI

LA PISTE.

L'arbre qui servait d'abri à René de Vauquelin était un de ces puissants enfants de la forêt dont la naissance se perd dans la nuit des temps. L'immense envergure de ses branches, pareilles aux ailes déployées d'un condor gigantesque, projetait son ombre, vaste et redoutable, presque jusqu'aux premières huttes du village. Ses nombreuses ramifications et l'épaisseur de son feuillage formaient comme une seconde forêt, aérienne et impénétrable avant tout aux regards. Son tronc colossal, auquel s'attachaient des membres énormes, s'élevait à une hauteur prodigieuse. Chacun de ces membres offrait au jeune lieutenant un siège large et sûr, d'où il pouvait dominer la clairière sans courir le risque d'être découvert.

Il avait essayé d'abord de prendre place sur le tronc même ; mais il avait dû renoncer à ce projet, de crainte de tomber. Après un examen assez long, il

avait avisé une branche dont les dimensions et la conformation lui parurent réunir toutes les conditions désirables.

Cette branche formait avec une autre qui partait immédiatement du tronc une bifurcation peu considérable, et l'écartement des deux bras, qui se contournaient capricieusement, constituait en quelque sorte un fauteuil à dossier incliné, tandis qu'un gros rameau, où le pied se posait avec solidité, servait de point d'appui comme un petit banc. Une troisième branche, également fourchue et chargée de feuillages, surplombait les deux premières, en avançant assez pour représenter un auvent spacieux. L'ensemble de ces branches, de leurs rameaux et de leurs feuilles, ressemblait à un berceau, où l'on pouvait goûter commodément les douceurs du repos et du sommeil.

L'officier reconnut les avantages de cet assemblage de parties repliées en plusieurs tours et s'affermissant réciproquement, en reposant les unes sur les autres. Il y avait là, en même temps, un lit et un observatoire également aisés. Il s'y installa.

Depuis plusieurs jours, il n'avait guère pris de repos. Les événements de la journée qui venait de s'écouler l'avaient excédé. Son tempérament nerveux et la surexcitation de son énergie l'avaient jusqu'à ce moment tenu éveillé. Mais maintenant qu'il se trouvait forcément inactif, le sommeil appe-

santissait ses paupières, et, quelque effort qu'il fit pour le combattre, il se vit, en définitive, obligé de céder à la nature. Une heure à peine après le départ du comte, René de Vauquelin, perché sur l'arbre qui lui tenait lieu de refuge, dormait profondément, le bras droit passé autour d'une des branches, et retenant de la main gauche son rifle, posé en travers sur ses genoux.

Les instants se succédaient sans qu'il eût conscience de ce qui se passait autour de lui. Enseveli dans le calme absolu que procure l'assoupissement des sens à la suite d'une longue fatigue, il se laissait aller au charme de ses rêves, où passait souriante et gracieuse la femme qu'il adorait et qui l'avait préféré à François Brissot.

Tout à coup il se réveilla, comme pour s'arracher à l'obsession d'un affreux cauchemar. Par une association naturelle des idées qui demeurent enchaînées même dans le songe, il avait vu se dresser devant lui la figure sinistre de l'espion, et il avait senti la main du traître se plonger dans sa poitrine et lui arracher le cœur.

Un cri d'effroi et d'horreur s'était échappé de ses lèvres.

Son bras droit s'était dégagé, et le brusque mouvement qu'il avait fait avait failli le précipiter du haut de l'arbre.

A peine avait-il ouvert les yeux, qu'un rugissement prolongé avait frappé son oreille.

Un moment il s'était cru le jouet d'une illusion : ce qu'il avait entendu n'était peut-être que le cri poussé par lui-même dans son rêve.

Un second rugissement, plus accentué que le premier, le ramena presque aussitôt à l'épouvantable réalité.

Son sang se glaça dans ses veines.

Était-ce le signal convenu par le comte de Rochetonnerre ?

Le Supplicié-Vivant était-il découvert ?

Si René de Vauquelin avait été mieux au fait de la vie des Prairies, son trouble eût été moins vif. Il eût compris, en effet, que les Onontagues auraient poussé des exclamations de triomphe parfaitement significatives, s'ils s'étaient emparés d'un ennemi aussi rusé que le Buffle-Gris, et l'avaient immolé à leur vengeance. Or, les Peaux-Rouges étaient loin de célébrer une victoire ; ils exhalaient au contraire leur rage en voyant qu'ils avaient été audacieusement bafoués dans leur propre camp.

Il y avait eu deux rugissements, et le jeune lieutenant n'avait au vrai distingué que le dernier, celui des sauvages.

Une chose était certaine pour lui, c'est que le comte était au pouvoir des Indiens,

En proie à une cruelle perplexité, l'officier se

demandait si, livré maintenant à sa propre initiative, il devait immédiatement descendre de l'arbre et chercher son salut dans la fuite, ou bien s'il devait rester là jusqu'au jour naissant, et suivre alors le conseil du comte, c'est-à-dire se rendre au camp des sauvages.

Une pensée soudaine traversa son esprit : le comte pouvait avoir jusqu'ici échappé à la mort. S'il était prisonnier des Onontagues, il y avait encore quelque chance de le sauver. Était-il généreux, était-il humain de l'abandonner à la cruauté de ses bourreaux, tant qu'il restait une espérance de lui porter secours ?

Ce rôle d'officier français et de porteur d'un message de Brissot ne pouvait-il point suffire pour intervenir habilement en faveur du comte, sinon pour le délivrer ?

Quelque difficile que parût la réalisation de ce plan, c'était une tentative à risquer. Le lieutenant n'avait-il point, d'ailleurs, une dette sacrée à acquitter envers son sauveur ?

Résolu à ne reculer devant aucun péril pour le défendre et le faire mettre en liberté, s'il était encore possible, René de Vauquelin attendit avec impatience les premières lueurs de l'aube. Dans l'interval, il crut utile de sonder du regard la clairière et de vérifier ce qui se passait dans le village.

Il découvrit bientôt que les Indiens étaient sous

l'empire de la plus vive surexcitation. Leurs allées et venues, leurs démonstrations bruyantes, leurs gestes violents et menaçants le confirmèrent dans la pensée que le comte était tombé dans leurs mains.

Il vit les flammes des feux, promptement ravivés, monter, rutilantes et larvées au-dessus des huttes et des tentes, et, dans leur lumière flamboyante, passer, comme autant de démons, les formes effrayantes des Peaux-Rouges. Il entendit leurs cris, leurs hurlements mêlés aux aboiements des chiens.

Tout entier à son observation, et n'attachant, au reste, qu'une importance restreinte à ces bruits confus, il ne remarqua point parmi les aboiements une voix d'un volume puissant, dont les sons retentissants se succédaient à des intervalles rapprochés et réguliers. On eût dit d'un chien-loup excité au combat.

En toute autre circonstance, ces faits n'auraient pas manqué d'éveiller l'attention et les soupçons du lieutenant. Mais René de Vauquelin était absorbé. Il agitait dans son esprit les divers moyens d'exécuter le plan qu'il avait en tête de former. En outre, il ne pouvait se distraire de sa pensée des dangers que courait le comte de Rochetonnerre, et il s'attendait, à chaque instant, à voir son compagnon, traîné, sous les imprécations des frénétiques, jusqu'au poteau d'ignominie où les sauvages attachaient leurs victimes pour les torturer avant de leur donner la mort.

Bien qu'il y eût à peine une journée que le jeune officier eût rencontré, pour la première fois, le vieux chasseur, les périls qu'il avait affrontés avec lui, les preuves nombreuses qu'il avait eues de son héroïsme, la fermeté et la loyauté de son langage, lui avaient inspiré pour le redoutable pionnier un attachement désormais indissoluble. Tout ce qu'on lui avait rapporté des exploits du Supplicié-Vivant, toutes les aventures dont il avait si souvent entendu le récit palpitant, et dont il se représentait, mieux que jamais, les tragiques incidents, lui revenaient successivement à la mémoire. Son enthousiasme, sa vénération pour celui que la légende avait surnommé la Terreur des Peaux-Rouges, ne faisaient que s'accroître, maintenant qu'il avait serré la main du héros et vu la mort face à face à ses côtés.

Cependant les aboiements du chien avaient diminué, dominés qu'ils étaient par les clameurs des Indiens.

Le jeune homme n'avait sous les yeux qu'un horizon borné. Le feuillage compact des arbres, qui lui masquaient en partie la vue, ne lui permettait pas de se rendre exactement compte des faits.

Tandis qu'il regardait devant lui, il n'avait pas aperçu une troupe de sauvages, armés de leurs tomahawks et portant de grandes torches de pin allumées, se glisser dans la forêt et se diriger vers l'arbre où il s'était abrité.

Conduits par le chien, ces sauvages suivaient la

piste laissée derrière eux par les hommes blancs, en faisant le tour du village.

La fuite du comte avait entraîné à sa poursuite la plupart des Onontagues. Quelques-uns, néanmoins, plus circonspects et plus expérimentés, avaient compris qu'une fois entré dans la forêt, le téméraire, quel qu'il fût, pouvait échapper facilement, grâce à la nuit, aux investigations les plus persévérantes et les plus minutieuses.

Ils s'étaient donc, au lieu de suivre les autres dans leur course désordonnée, assis pour délibérer sur le plus sûr moyen de retrouver la trace du fugitif.

Ils avaient décidé de s'en rapporter au flair et à la sagacité du chien.

L'animal fut déchaîné et conduit à la tente de l'Ours-Maigre, où on lui donna à sentir la peau de buffle. Grâce à cet indice, ils espéraient rejoindre bientôt leur audacieux ennemi.

Malheureusement les nombreuses empreintes de pas se confondaient autour de la tente du chef.

En cherchant la piste du comte, le chien croisa celle qu'avait laissée Rochetonnerre, à son entrée dans le village.

Il abandonna la première trace pour prendre la seconde, et comme celle-ci menait également à la forêt, les Peaux-Rouges eurent la conviction qu'elle était la véritable.

Aux lumières de leurs torches, ils reconnurent que leur ennemi avait fait le tour de la clairière.

Ils suivirent sans difficulté les empreintes encore fraîches.

Ils parvinrent ainsi à l'endroit même où les deux hommes blancs s'étaient séparés.

Près de cet endroit se trouvait l'arbre où était caché René de Vauquelin.

A ce moment les aboiements du chien redoublèrent, et le jeune officier, dont l'attention se trouvait maintenant attirée par ce bruit de plus en plus perçant, put enfin se rendre compte de l'imminence du péril auquel il était exposé.

A peine eut-il le temps de se reconnaître, qu'une violente secousse ébranla l'arbre. La grosse branche qui pendait au-dessus de lui s'agita vivement.

Ce n'était point un coup de vent, puisque les autres arbres de la forêt demeuraient immobiles.

Le lieutenant leva la tête. Dans le feuillage, à proximité, deux yeux ardents s'attachaient sur lui avec une effrayante fixité.

Ces yeux étaient ceux d'une panthère.

La bête fauve, probablement éveillée par le tumulte, avait dû sauter d'un arbre voisin sur la branche qui formait un auvent au-dessus de l'officier.

René de Vauquelin eut un tressaillement.

L'horrible face du monstre s'inclinait sur lui. Son énorme rictus laissait voir une double rangée de

crocs sur lesquels passait, voluptueuse et fébrile, une langue sanguinolente d'une extrême mobilité.

Tandis qu'il épiait les mouvements de la panthère, ramassée sur elle-même et prête à s'élancer sur lui, l'officier entendit les aboiements du chien se rapprocher. Presque aussitôt après, les lueurs des torches lui annoncèrent que les Peaux-Rouges étaient au pied de l'arbre.

Toutefois le feuillage qui s'enchevêtrait au-dessous de lui était si serré qu'il ne pouvait compter le nombre des Onontagues. A peine distinguait-il leurs formes. Il pouvait en conclure que les sauvages n'avaient point jusqu'ici découvert sa présence. A moins qu'ils ne fissent l'ascension de l'arbre, il restait donc à l'abri de ce côté.

Mais il ne l'était point autant de l'autre.

Un rapide coup d'œil lui fit mesurer toute l'horreur de sa situation.

Les yeux de la panthère étincelaient dans leurs orbites. Le monstre faisait craquer ses puissantes mâchoires sous un grincement sinistre.

René de Vauquelin était littéralement entre les cornes d'un dilemme. De quelque côté qu'il se tournât, il n'avait de choix que la mort.

Son anxiété allait croissant à mesure que les instants s'écoulaient. Chacun de ces instants, en effet, précipitait le dénouement fatal.

Le seul moyen qu'il eût de se soustraire à la pan-



Dans le feuillage, au-dessus de lui, deux yeux ardents s'attachaient sur lui.

thère, c'était de se laisser couler le long de l'arbre. Mais alors il tombait au milieu des sauvages. D'ailleurs les crocs du chien n'étaient pas moins redoutables que ceux de la bête fauve. Peut-être même restait-il une espérance suprême d'échapper à la panthère, tandis qu'il n'y en avait aucune de se dérober aux Peaux-Rouges.

Cette réflexion décida l'officier à garder son poste le plus longtemps possible.

Il posa son rifle sur la fourche de l'arbre et tira son couteau. Brandissant ensuite son arme comme s'il eût couvert sa tête d'un bouclier, il enlaça des jambes la branche, et pour plus de sûreté s'y cramponna de sa main restée libre.

Le signal était donné. La panthère eut un frémissement, ses membres se contractèrent, elle fit un bond.

L'officier s'était rejeté en arrière. Au moment où le monstre s'abattit, il rencontra la pointe aiguë du couteau. L'arme s'enfonça jusqu'à la garde dans le flanc de la bête.

La panthère poussa un hurlement épouvantable et descendit rapidement de branche en branche.

Un moment Vauquelin put croire qu'il devait son salut à un miracle. Un examen plus attentif lui fit reconnaître que la cause en était toute naturelle. En effet, l'une des grosses branches qui formaient l'espèce de berceau où il était couché avait reçu presque tout

le choc. La bête, en s'élançant, n'avait point aperçu l'obstacle ou l'avait dédaigné.

Aussi les Indiens s'étaient-ils de commun accord dispersés en tous sens pour ne point se trouver à la portée du monstre au moment où, entraîné par son poids et brisant sous lui les rameaux trop faibles pour le soutenir, il vint, dégringolant de hauteur en hauteur, s'abattre avec fracas au pied de l'arbre.

Seul, le chien n'avait pas bougé de place.

Il paraissait comprendre pourquoi on lui avait fait faire le tour de la clairière.

La gueule béante, il tomba sur la panthère.

Mais la chute n'avait fait qu'étourdir momentanément la bête fauve. Elle s'était relevée aussitôt.

Une lutte acharnée s'engagea.

Le chien était de haute taille, ses membres puissants accusaient une force terrible.

La panthère, elle, grièvement blessée, perdait beaucoup de sang.

Le combat était donc inégal.

Une exclamation de joie s'échappa involontairement des lèvres du jeune officier.

Quelle que dût être l'issue de ce duel à mort, que la panthère fût victorieuse ou vaincue, le chien serait, dans l'un et dans l'autre cas, hors d'état de continuer à suivre la piste. En outre, les empreintes laissées sur le sol par les deux hommes blancs seraient

trop effacées par celles des deux bêtes pour que les Indiens pussent encore s'y reconnaître.

Toutefois les Peaux-Rouges semblaient ne point partager cet avis. Ils tenaient évidemment pour le chien et l'encourageaient de leurs cris, tandis qu'ils avaient leurs armes prêtes pour le délivrer, dans le cas où la panthère aurait le dessus.

Cependant les deux monstres étaient étroitement enlacés. Leurs yeux sortaient des orbites, leurs gueules ouvertes et horribles se cherchaient, leurs corps pantelants fumaient. A peine quelques sons saccadés sortaient de leurs poitrines ; ni l'un ni l'autre ne paraissait disposé à lâcher prise.

A la fin, le chien eut un faible gémissement, sa tête retomba en arrière, ses yeux se fermèrent. Il était étouffé.

La panthère, le corps déchiré en lambeaux, la robe hideusement souillée de sang et de boue, s'était redressée.

Sans prendre garde aux Indiens, dont le cercle se rétrécissait autour de lui, le monstre agita majestueusement sa longue queue et posa l'une de ses pattes sur le cadavre de son ennemi vaincu. Il flaira un instant le chien, comme pour s'assurer qu'il avait réellement expiré ; puis, relevant d'un brusque mouvement sa tête superbe, il poussa un rugissement triomphant et suprême. Tout à coup il s'affaissa sur

le chien, sa tête se pencha doucement. La panthère était morte.

Les sauvages, en voyant l'agonie de la bête, s'étaient jetés sur elle, et, tandis qu'ils la hachaient à coups de tomahawk, ils jappaient et aboyaient, en proie à une frénésie indescriptible. La perte de leur chien les avait frappés d'un tel trouble que, dans leur égarement, ils croyaient faire souffrir la panthère morte, dont les membres, dépecés sous leurs coups furieux, volaient autour d'eux.

Quand leur rage fut un peu apaisée, ils se groupèrent au pied de l'arbre, et, couchés à plat ventre, la face collée contre le sol, ils cherchèrent avidement, à la lumière des torches, la piste qu'ils désespéraient maintenant de retrouver.

Le combat de la panthère et du chien avait détourné l'attention des Indiens. En toute autre circonstance, ils eussent certainement exploré l'arbre lui-même, car l'idée leur serait venue naturellement que quelqu'un pouvait s'y cacher. Or, dans l'état d'extravagance où ils étaient en ce moment, ils auraient inévitablement mis l'officier en pièces, s'ils l'avaient découvert. Heureusement pour René de Vauquelin, aucun des Peaux-Rouges ne s'imagina qu'un homme et une panthère avaient pu se trouver ensemble sur le même arbre.

Toutefois, pour peu que la situation se prolongeât, le moindre mouvement du lieutenant pouvait faire

bruire les feuilles. Les sauvages n'auraient pas manqué de lever les yeux, et alors René de Vauquelin était perdu sans merci.

Il attendait ce moment fatal, quand un de ceux qui portaient les torches poussa un cri : il venait de retrouver la trace du fugitif.

Un profond soupir de soulagement s'échappa de la poitrine du jeune homme, lorsqu'il entendit les pas des Indiens s'éloigner graduellement. Mais la surexcitation de ses sentiments et sa perplexité avaient été telles qu'une fois la réaction commencée, il s'évanouit. Sans la précaution qu'il avait eue d'enlacer un bras autour de l'une des branches, il serait infailliblement tombé de l'arbre, la tête en avant.

Cependant la syncope de l'officier ne fut pas de longue durée. Revenu à lui, il chercha tout d'abord à se rendre compte de sa situation. Il craignait que les sauvages, déçus dans leurs recherches, ne revins-
sent avec le jour au point d'où ils étaient partis, et, dans ce cas, il ne se dissimulait point qu'ils finiraient par le découvrir. Ils n'auraient pas, en effet, beaucoup de peine à reconnaître, aux empreintes des pieds que deux hommes, au lieu d'un, avaient parcouru la forêt et la clairière, et ils verraient sans difficulté que l'un de ces hommes s'était définitivement arrêté au pied de l'arbre. De là à conclure qu'il s'y était caché, la transition était tout indiquée.

D'autre part, l'officier inclinait à croire que le

comte de Rochetonnerre avait réussi à s'évader, à en juger par les démonstrations des sauvages. Or, s'il en était ainsi, il n'avait qu'un parti à prendre, c'était d'attendre que le comte vint le rejoindre au rendez-vous convenu. Il résolut donc de rester sur l'arbre.

Tandis qu'il délibérait ainsi, René de Vauquelin entendit tout à coup de nouveaux cris de rage qui portaient du campement indien. Les Peaux-Rouges, en suivant la piste, étaient revenus à la tente de l'Ours-Maigre. Ils avaient rencontré la seconde trace de Rochetonnerre, qui était, par hasard, parallèle à la première, et ne croisait pas celle que Vauquelin et lui avaient laissée, lorsqu'ils avaient fait le tour de la clairière. Pas à pas, les Indiens avaient, en s'aidant de leurs torches, continué leurs investigations d'après ces empreintes, et c'est ainsi qu'ils avaient été, à leur grande honte, ramenés à la tente du sachem.

Tout confus d'avoir été joués d'une façon aussi ridicule, les sauvages avaient momentanément abandonné leurs recherches, avec la consolation et l'espérance que d'autres Onontagues, partis à la poursuite du fugitif dans d'autres directions, reviendraient avec des résultats meilleurs.

Quant à savoir au juste quel était le téméraire qui, non seulement avait, malgré les sentinelles, pénétré dans le camp, mais encore avait osé porter la main sur l'Ours-Maigre, personne ne pouvait donner à cet égard des renseignements précis. Les avis

étaient très partagés. Le sachem avait cru un moment reconnaître, il est vrai, le Supplicié-Vivant ; mais, outre qu'il avait de nombreuses raisons pour ne pas douter de la mort du Buffle-Gris, le costume de l'audacieux qui venait de lui échapper avait si peu de rapport avec celui de chasseur, que l'Ours-Maigre avait abandonné sa première idée pour admettre, avec tout le village, qu'il s'agissait d'un Indien et non d'un homme blanc.

Quoi qu'il en fût, le chef des Onontagues était en proie à une fureur des plus violentes. Il avait pris le grand Manitou à témoin que le coupable paierait son audace chèrement, dût-on poursuivre sa piste pendant plus d'un an. Non seulement la dignité du sachem avait été gravement compromise par le traitement dont il avait été l'objet, mais le fugitif possédait maintenant le plan secret d'Œil-de-Serpent, et la divulgation de ces projets pouvait entraîner les plus terribles conséquences.

Une chose était évidente, c'est qu'on avait affaire à un ennemi des Onontagues, et, partant, à un allié du visage pâle dont avait parlé l'Oiseau-Blanc. Or, si ces deux hommes venaient à se rencontrer, le visage pâle, averti de ce qui l'attendait dans la tente de l'Ours-Maigre aurait tout intérêt à n'y point paraître, et alors l'Ours-Maigre se trouvait frustré de la récompense promise, récompense qu'il supputait déjà dans sa pensée.

Ce raisonnement conduisit le chef à promettre à quiconque lui livrerait la chevelure de l'espion autant d'eau-de-feu qu'il pourrait en porter. Cette prime magnifique offerte au courage des Onontagues devait nécessairement faire de chacun d'eux un ennemi implacable du Buffle-Gris.

Cependant le jeune lieutenant, complètement ignorant de tout ce qui se tramait contre lui et contre son compagnon, s'occupait de préparer le discours qu'il allait tenir à l'Ours-Maigre, et il songait aux présents qu'il allait lui offrir pour assurer aux Français l'alliance de la tribu indienne.

Tandis que le chef disposait tout pour prendre l'officier dans un piège, le lieutenant, lui, s'évertuait à trouver le plus sûr moyen d'y tomber.

En attendant, René de Vauquelin prêtait l'oreille au signal qu'il espérait recevoir. Mais ce signal ne venait point, et l'orient se colora des premiers feux de l'aurore sans que le comte de Rochetonnerre se fût montré à l'horizon.

René de Vauquelin put voir tout le village indien debout, et craignant, avec raison, que l'un des Peaux-Rouges, plus sagace ou plus obstiné que les autres, ne retournât à la forêt, il descendit de l'arbre et gagna silencieusement le bord de la clairière. Arrivé là, il hésita.

Plus il réfléchissait, plus il se persuadait que les appréhensions du comte étaient fondées, et que la

sagesse, comme la prudence, lui commandait de ne pas persévérer dans son dessein et de rebrousser chemin pour rejoindre son corps.

Une lutte s'engagea donc dans son esprit entre le sentiment de la conservation et l'opiniâtreté, si compatible avec la fougue de son âge et de son tempérament, Ce fut l'opiniâtreté qui l'emporta.

Tirant de sa poche un mouchoir blanc, l'officier l'attacha à un bâton qu'il avait coupé dans la forêt, et avança résolument dans la clairière. En même temps il poussa un cri prolongé. Ce cri attira, comme il y comptait, l'attention générale, et bientôt il vit accourir à sa rencontre un nombre considérable de guerriers indiens.

Malgré sa bravoure, René de Vauquelin eut un frémissement. La horde déchaînée se précipitait sur lui, les yeux pleins de flammes et de menaces, les bras levés, brandissant des couteaux et des haches.

A le voir entrer ainsi avec flegme dans l'antre même des tigres, on eût cru à un de ces aveuglements généreux qui vont au-devant d'une mort certaine.

Cependant le lieutenant avançait toujours.

VII

L'OMBRE DE LA MORT.

Échappé, grâce à un coup d'audace, à l'Ours-Maigre et à l'Oiseau-Blanc, et en outre singulièrement favorisé par les circonstances, le comte de Rochetonnerre avait pu dépasser, sans être aperçu, le cordon des sentinelles qui, pour la plupart, avaient couru comme tout le monde à la tente du sachem. Le vieux chasseur avait ainsi gagné la forêt. S'il avait continué sa course en silence, pas un de ses ennemis n'aurait su quelle direction il avait prise, et il aurait eu tout le temps de brouiller sa piste de manière à empêcher les Onontagues de s'y reconnaître.

Mais le comte avait fait une promesse à René de Vauquelin, et cette promesse, il voulait la tenir, dût-il affronter les plus grands périls.

Il poussa donc un second rugissement, plus retentissant encore que le premier, et quand il eut l'assurance que les sauvages venaient derrière lui, il

commença à travers la forêt une course furibonde qui devait, suivant toute probabilité, par suite de l'épaisse obscurité, avoir une issue fatale.

Il comptait moins sur son agilité que sur sa parfaite connaissance de tous les accidents du terrain. Aussi le vieux pionnier, comme pour exciter davantage ceux qui le poursuivaient et les détourner du refuge de Vauquelin, jeta-t-il, à des intervalles rapprochés, trois cris également sonores, c'est-à-dire trois nouveaux défis également outrageants.

Toutefois les Onontagues, quels que fussent leur colère et leur entraînement, ne pouvaient s'empêcher de constater l'étrangeté de ce manège, auquel ils ne trouvaient qu'une explication plausible, à savoir que l'audacieux espion cherchait à les attirer dans quelque embûche.

Néanmoins, ils résolurent d'attendre les événements.

Pour déjouer la tactique de leur ennemi, au lieu de continuer à courir après lui à la file, ils s'éparpillèrent sur un plus grand espace de terrain, de telle sorte que si l'embuscade redoutée existait réellement, elle fût sans effet. Ils se ménageaient ainsi le moyen de se rallier ou de battre en retraite, suivant les circonstances.

Le comte ne se doutait point de cette ruse des Peaux-Rouges.

Il avait sur eux, il est vrai, une assez grande

avance. Mais il n'aimait plus beaucoup courir, quoiqu'il n'eût jamais eu dans cet exercice aucun rival. Depuis que l'Ours-Maigre lui avait plongé son couteau dans la poitrine, il avait la respiration lente, et il était forcé de reprendre haleine au bout de peu de temps.

Rochetonnerre eût aisément distancé pendant quelques milles les sauvages qui s'acharnaient après lui. Mais la souffrance qu'il ressentait au cœur aurait, il le savait fort bien, vite épuisé ses forces, et il serait inévitablement tombé par terre, privé de sentiment.

Sachant quelles précautions il avait à prendre, le chasseur mettait en œuvre toute la puissance de ses muscles pour maintenir autant que possible la distance qui le séparait des Indiens, et il se réservait d'employer en temps opportun le stratagème qui lui avait réussi plus d'une fois. Seulement il ne savait point que les Onontagues s'étaient disposés pour ainsi dire en éventail.

Bientôt il put entendre derrière lui plusieurs aboiements, mais il ne distinguait pas exactement de quel point ils partaient. Presqu'au même moment il éprouva les premiers symptômes de sa douleur, et il sentit ses forces trahir son ardeur. Il ralentit le pas et se jeta brusquement de côté. Persuadé qu'il avait évité le danger, le comte serra ses deux mains sur sa poitrine et s'accroupit, la tête entre les genoux. Dans

cette attitude, il ne remarqua point la rapide approche d'un Peau-Rouge qui venait tout droit sur lui.

Le sauvage allait l'effleurer, quand Rochetonnerre l'entendit et leva la tête. Il n'eut pas le temps de se redresser.

L'Indien, lancé de toute sa vitesse, n'avait point, à cause de l'obscurité, aperçu l'homme assis dans le chemin. Il heurta violemment le chasseur, tomba par-dessus l'obstacle et alla rouler à une douzaine de mètres, en poussant un cri d'alarme, aussitôt étouffé par la terre et les feuilles humides qui lui remplirent la bouche.

Quelque perplexe que fût la situation du comte, il aurait pu néanmoins ne pas être découvert, s'il avait usé de prudence : le sauvage aurait fort probablement attribué sa chute à quelque accident du sol ou à quelque tronc d'arbre tombé en travers du chemin, et comme la nuit était très noire, il n'aurait pas eu la pensée d'examiner les choses de plus près. Ses compagnons auraient passé outre, et le chasseur eût été sauvé.

Mais la collision absolument inattendue avait tellement impressionné le vieux pionnier, qu'il avait bondi sous le coup, en accablant le maladroit d'imprécations. Attentifs au moindre bruit, les Peaux-Rouges, avertis de sa présence, avaient poussé à leur tour des cris de triomphe, et par des aboiements

significatifs ils avaient aussitôt informé de l'événement les plus éloignés de la bande.

Rochetonnerre avait l'esprit aussi prompt que la main. Il comprit sur-le-champ qu'essayer de fuir n'était pas possible. Sa douleur, qui n'était point calmée, ne lui permettrait, en aucun cas, de faire un mille de plus. Il n'avait donc qu'à prendre son parti et à se fier à son courage. Aussi fit-il quelques pas pour s'adosser à un arbre, et, tirant à la fois de sa ceinture son couteau et sa hache, il se disposa à vendre chèrement sa vie.

Il ne s'attendait point à ce qui eut lieu. La troupe des Peaux-Rouges passa devant lui comme un ouragan. Presque aussitôt après des clameurs confuses lui annoncèrent qu'une lutte violente s'était engagée.

Un sourire effleura la lèvre du chasseur, lorsqu'il reconnut ce qui était arrivé.

Les Indiens lancés à sa poursuite avaient trébuché sur le sauvage qui se relevait juste au même moment, et, croyant avoir mis la main sur leur ennemi, ils le rouaient de coups.

Profitant de cette méprise qu'il savait d'ailleurs ne pouvoir durer bien longtemps, et espérant que, grâce au tumulte, on ne l'entendrait pas marcher, le comte avait rapidement quitté l'endroit où il se trouvait. A chaque pas qu'il faisait, il se sentait plus rassuré, et il commençait à croire que tout danger avait disparu.

Malheureusement il n'en était pas ainsi : des cris de rage éclatèrent tout à coup, puis le silence plana de nouveau sur la forêt.

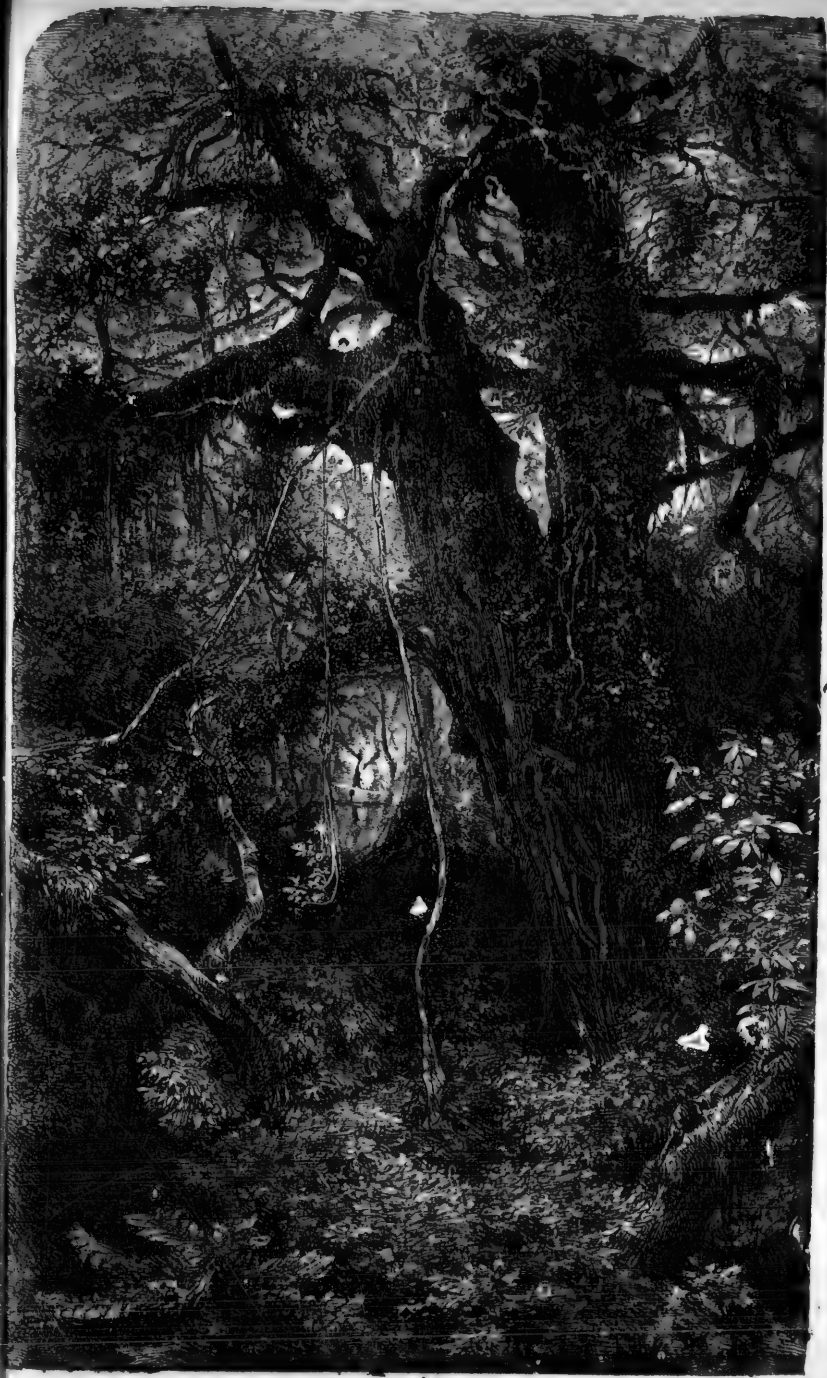
L'erreur avait été découverte. Les sauvages prêtaient l'oreille pour reconnaître la direction qu'avait prise leur véritable ennemi. Rochetonnerre, se doutant de leurs intentions, s'était arrêté. Pas assez promptement toutefois.

Une exclamation de joie poussée par les Indiens lui prouva qu'il s'était trahi.

En effet, la bande furieuse accourait vers sa retraite.

Le moment était décisif. Le chasseur aspira l'air à pleins poumons, puis il s'élança en avant, en faisant appel à toutes ses forces. Il savait qu'il ne résisterait pas longtemps à cette suprême tentative d'évasion ; mais il se disait que peut-être il gagnerait assez d'avance sur les Peaux-Rouges pour se dérober une seconde fois, ou tout au moins pour tomber sans que l'on entendît sa chute.

Il n'ignorait pas, cependant, qu'il avait affaire à des hommes qui eussent aisément rivalisé de vitesse avec le daim le plus agile et de persévérance avec le loup le plus affamé. Plus d'une fois il les avait eus sur ses talons pendant une journée sans qu'ils parussent éprouver la moindre fatigue. Or, maintenant que leurs passions étaient surexcitées par les déceptions successives qu'ils avaient éprouvées, tout por-



La forêt vierge.

taient à croire que, s'il leur restait le plus faible espoir d'atteindre celui qui les avait raillés avec tant de hardiesse, ils n'abandonneraient pas cette terrible chasse à l'homme.

Aussi le comte courait-il avec une célérité prodigieuse. A mesure qu'il dévorait l'espace, sa respiration devenait plus pénible ; l'air qui s'échappait de sa poitrine par soubresauts était brûlant, ses tempes battaient violemment, son sang refluit vers son cœur, un voile passait sur ses yeux. Brisant tout ce qui s'opposait à son passage, branches d'arbres et broussailles, il allait, il allait, ne se rendant point compte de ce qu'il faisait, et obéissant uniquement à l'instinct. Par moments, un faible gémissement s'échappait de ses lèvres livides, sous l'excès de la douleur, sans qu'il osât pourtant ralentir sa course. Peu à peu il perdait la conscience de ses actes, et, tandis que son corps cédait à l'impulsion donnée, sa pensée allait pour ainsi dire se paralysant. Les yeux hagards, la bouche ouverte, la langue pendante, les lèvres couvertes d'une écume teinte de sang, il offrait le spectacle d'une de ces visions fantastiques où passe l'ombre de la mort poursuivie par une meute de chiens dévorants.

Au moment où il croyait toucher au terme de cette lutte désespérée, son pied s'embarrassa dans un creux : il tomba la tête en avant, sans donner le moindre signe de vie.

Étrange effet du hasard, le comte avait roulé tout entier dans la longue excavation, et les feuilles moites, les débris végétaux, déplacés par ses pieds, avaient complètement reconvert son corps.

Cependant les Indiens approchaient.

Par bonheur pour Rochetonnerre, le bruit qu'ils faisaient eux-mêmes les avait empêchés de remarquer que le fugitif avait cessé sa course. Ils continuèrent donc à poursuivre avec le même acharnement une proie imaginaire. L'un d'eux, en franchissant le creux, appuya son pied sur la tête du chasseur. Le sauvage trébucha plusieurs fois, et finit par tomber de son long. Mais il se releva presque aussitôt avec un grognement de dépit, et courut après ses compagnons, laissant le chasseur couché sous les feuilles, inconscient du danger qui l'avait menacé.

Plus l'ombre qu'ils croyaient voir fuir devant eux se dérobait à leur atteinte, plus les Indiens exaspérés redoublaient de rage et d'efforts, plus aussi ils précipitaient leurs pas, plus ils s'éloignaient, en réalité, de la place où gisait le pionnier évanoui.

Quand ils eurent ainsi franchi près d'un mille, ils commencèrent à soupçonner qu'ils étaient une nouvelle fois leurrés. Obéissant au signal de leur chef, qui était à leur tête, les Onontagues firent halte. Ils écoutèrent attentivement les échos, dans l'espoir que l'un d'eux leur révélerait l'endroit où se trouvait le fugitif. Frustrés dans leur attente, ils se persuadè-

rent que leur ennemi avait continué à courir devant eux, et leur fureur ne fit qu'augmenter. Si le comte était tombé en ce moment dans leurs mains, ils l'auraient assurément mis en pièces.

Bien qu'ils ne pussent exactement déterminer depuis combien de temps ils avaient perdu la piste, les Peaux-Rouges n'étaient pas de nature à s'avouer vaincus. Au contraire, leur résolution de poursuivre la chasse devenait de plus en plus inébranlable. Ils étaient décidés à ne pas lâcher leur proie. La seule chose qu'il leur restât à faire, c'était de retrouver la trace perdue.

Trop impatients pour attendre le point du jour, les Onontagues se mirent en devoir de se procurer des matériaux convenables pour faire des torches dont la lumière leur servirait, croyaient-ils, à réparer leur erreur. Ces matériaux, ils n'avaient qu'à étendre le bras pour les trouver en abondance dans la forêt. Aussi les torches furent-elles bientôt allumées.

Ensuite, chacun se plaça comme il l'entendit. On eut toutefois la précaution de couvrir le plus d'espace possible. Deux Indiens formaient l'arrière-garde. La chasse ainsi réglée, le chef donna le signal du départ.

Pour procéder plus sûrement, on jugea nécessaire de retourner en arrière, jusqu'à ce qu'on se trouvât sur la piste. C'est ainsi que, lentement et sans

laisser échapper aucune des empreintes de pieds, on se rapprocha de l'excavation où le chasseur était demeuré sans avoir repris ses sens.

Cette fois, les patientes investigations des Peaux-Rouges paraissaient devoir être couronnées de succès. La lumière des torches, qui étaient très nombreuses, avait trop d'éclat pour que la piste restât longtemps cachée. En outre, les pas du fugitif étaient trop nettement empreints dans le sol détrempé par la pluie pour que le regard exercé des sauvages ne les reconnût pas aussitôt.

Les Indiens qui avaient rebroussé chemin étaient sur le point d'arriver à l'excavation, quand tout à coup ils entendirent à leur droite un signal annonçant clairement que la piste était retrouvée.

Les sauvages eurent un grognement de satisfaction. Ils s'élancèrent vers l'endroit où ils étaient appelés, abandonnant ainsi la voie qui allait les conduire, quelques minutes plus tard, au lieu même où était le Buffle-Gris. Ils ne se doutaient point de la nouvelle méprise qu'ils commettaient.

A peine eurent-ils rejoint l'Onontague qui avait donné l'éveil, qu'ils le virent agenouillé, la tête inclinée vers la terre, et désignant du doigt avec orgueil la piste parfaitement dessinée devant lui.

Tout concourait à faire accepter cette piste comme la véritable. En effet, elle était représentée par des pieds de large proportion, chaussés de mocassins,

et l'orteil rentrant montrait, à ne pouvoir s'y méprendre, que ces pieds étaient ceux d'un Indien. Or, l'Ours-Maigre avait formellement déclaré que le fugitif appartenait à la race indienne, et par conséquent les Onontagues se croyaient autorisés à prendre les pas qu'ils avaient sous les yeux pour ceux de l'homme qu'ils cherchaient. Ces pas indiquaient clairement qu'ils avaient été faits en courant, ou plutôt en trottant régulièrement. Cette dernière allure s'expliquait facilement, car le fugitif, pour mieux les tromper, devait avoir uni la précaution à la vitesse.

Toutefois, pour agir avec plus de certitude, quelques-uns des Onontagues suivirent les empreintes des pas jusqu'à l'endroit de leur intersection avec ceux de leur propre troupe. Ils eurent ainsi la conviction qu'ils ne se trompaient point.

S'ils avaient été moins pressés, et s'ils avaient donné un peu plus de temps à la réflexion, ils auraient fini par découvrir l'absolue vérité. Il leur aurait suffi de suivre les empreintes qu'ils prenaient pour celles du fugitif un peu plus longtemps qu'ils ne l'avaient fait. Ils auraient reconnu alors que cette piste, coupée, il est vrai, par la leur, partait, en définitive, d'un point tout opposé de la forêt, et, conséquemment, n'avait aucun rapport avec la trace qui faisait l'objet de leurs ardentes recherches.

Ivres de sang, les Peaux-Rouges avaient, comme on le voit, lâché la proie pour l'ombre.

Ils cherchaient la piste du Buffle-Gris; en réalité, ils n'avaient trouvé que celle de l'Oiseau-Blanc, le courrier mohawk.

Le jour ne tarda point à paraître.

Tandis que René de Vauquelin attendait avec anxiété le signal du chasseur, le comte de Rochetonnerre ouvrait faiblement les yeux, et, après avoir promené autour de lui un regard étonné, il s'était péniblement dressé sur son séant. Il avait le vertige, ses lèvres étaient sillonnées de profondes déchirures, une soif ardente le dévorait.

Pendant quelques instants, le comte demeura étourdi; il ne se rappelait rien des événements de la nuit précédente. Mais il reprit bientôt possession de lui-même; le sentiment de la réalité lui revint; l'instinct de la conservation se réveilla, et d'une main rapide il chercha son rifle, qui était tombé à côté de lui.

Ne voyant rien qui pût l'alarmer ou lui révéler la présence de ses ennemis, Rochetonnerre se leva. Il était si faible que, sans l'aide de son rifle, il se serait affaissé. Il passa un instant sa main sur ses yeux, puis, sa volonté de fer reprenant tout son empire, il maîtrisa les défaillances de son corps.

Le danger qu'il courait était, il ne l'ignorait pas, des plus graves. Toute la forêt devait être, en effet,

investie par l'Ours-Maigre et les Onontagues. Pour s'en assurer, il fit une reconnaissance. Au bout de quelques minutes, il eut la certitude qu'il était cerné.

Il s'assit pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire.

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, il porta machinalement la main sur la poire à poudre qu'il avait au côté. Tout à coup il eut un geste d'étonnement et parut vivement alarmé. Le bouchon qui servait à fermer la poire manquait, et la poire elle-même s'était complètement vidée.

Cette calamité était la plus grande qu'il pût éprouver.

Quoi de plus effrayant, en effet? Se trouver seul au milieu de la forêt, entouré d'une horde de monstres féroces, qui tous étaient ses ennemis acharnés, et n'avoir pour leur résister qu'un seul coup de fusil à tirer!

Rien d'étonnant donc que le comte de Rochetonnerre ressentît en ce moment un violent désespoir. Il savait parfaitement qu'il aurait avant peu à en venir aux mains avec les sauvages, et qu'étant incapable de lutter avec avantage, il succomberait bientôt.

Il y avait, il est vrai, la caverne. Mais, selon toute probabilité, les Iroquois s'en étaient emparés; et, en admettant qu'ils n'eussent point osé y pénétrer, après avoir perdu tant de monde, tout faisait croire néan-

moins qu'ils avaient continué d'en faire le siège. Le chasseur avait donc peu d'espoir d'y rentrer sans être vu, pris ou tué.

Cependant il n'avait pas d'autre chance de retrouver des munitions.

Avant d'avoir constaté l'accident dont il était victime, le comte avait eu l'intention de regagner l'endroit où il avait quitté le jeune officier : il voulait avertir René de Vauquelin du sort qui l'attendait, à son entrée dans le camp indien.

Maintenant qu'il se trouvait lui-même sans armes, il crut prudent de ne point se rapprocher du village de l'Ours-Maigre.

Il savait, au reste, que, pour le moment, le lieutenant n'avait à craindre que la captivité, et il espérait bien pouvoir le délivrer avant l'arrivée de François Brissot. En outre, il était sûr que l'officier jouerait convenablement son rôle.

Ces résolutions arrêtées, le vieux pionnier retrouva un peu de son calme ordinaire. Il employa d'abord toutes les ressources de son esprit inventif à effacer sa piste, que les Onontagues chercheraient infailliblement dans quelques instants. Il n'espérait pas les jouer complètement ; mais il comptait les dérouter assez longtemps pour pouvoir gagner la caverne.

Il parvint bientôt à une petite crique dont le lit était semé de graviers. Il y entra, et poursuivit sa marche à pas rapides pendant un peu plus d'un

mille. Ensuite, saisissant une branche qui pendait presque jusqu'à terre, il se hissa sur un arbre dont il eut soin de casser plusieurs rameaux comme par hasard. Après quoi il remonta quelque temps le courant, en sautant de branche en branche ; puis il se laissa retomber dans l'eau.

Il reprit sa course en amont, et monta presque aussitôt dans un autre arbre dont il respecta, cette fois, prudemment toutes les branches. Enfin, passant d'arbre en arbre, il se laissa tout de bon glisser à terre.

Revenant alors sur ses pas, il eut l'air d'effacer avec beaucoup d'attention la fausse piste qu'il venait de tracer ; puis, convaincu que les Indiens lui laisseraient, en s'arrêtant, le temps qu'il lui fallait, il prit définitivement le chemin de la caverne.

Le comte avait maintenant recouvré ses forces. Il marchait d'un pas sûr et précipité, l'oreille tendue, l'œil au guet. Quand il fut près du rocher, il usa d'un peu plus de précaution. Il n'avait pas pris la route directe. Son intention était de pénétrer, s'il était possible, dans la caverne par l'entrée qu'il avait laissé ouverte lorsqu'il avait quitté sa retraite avec René de Vauquelin.

VIII

LE DÉMON DES TEMPÊTES.

Connaissant à fond la contrée à plusieurs milles à la ronde, Rochetonnerre était parfaitement sûr de ne pas s'égarer, malgré le détour qu'il croyait devoir faire. Une fois arrivé près de l'eau, il en suivit les sinuosités pendant un demi-mille en aval, en se cachant le plus possible dans les saules épais qui croissaient sur le bord.

Il atteignit ainsi une étroite et profonde ravine qui semblait couper en deux la chaîne de hauteurs. Il longea cette ravine jusqu'à ce qu'il rencontrât un chemin qui tournait brusquement à gauche. Parvenu là, il eut recours, comme il l'avait fait dans la forêt, à la plus grande prudence. Il pouvait, en effet, à chaque instant se trouver aux prises avec un ennemi embusqué, la hache au poing, dans un lieu complètement invisible au passant, et il savait d'avance que, dans ce cas, la lutte à soutenir serait une lutte à outrance et absolument inégale.

Un fait était certain pour lui : c'est que si les Iroquois s'étaient risqués à pénétrer dans la caverne, ils avaient dû découvrir comment les hommes blancs avaient effectué leur sortie.

D'ailleurs il était difficile de croire que les Indiens eussent abandonné la caverne sans l'explorer, soit dans l'obscurité, soit à la lumière des torches. Un sourire éclairait le visage du chasseur à la pensée que les Peaux-Rouges, s'ils parcouraient la galerie sans lumière, ne pouvaient manquer de se jeter dans les précipices béants qui se trouvaient de l'un et de l'autre côté. D'autre part, en supposant qu'ils eussent la chance vraiment miraculeuse de ne point tomber dans un gouffre, ils étaient exposés à s'égarer dans ces nombreuses galeries latérales et à marcher dans ce labyrinthe inextricable pendant plusieurs jours sans en trouver l'issue.

Quoi qu'il en fût, il était vraisemblable que les sauvages étaient maîtres de la position, et tout portait à croire qu'ils avaient établi en quelque sorte une souricière où les hommes blancs, à leur retour, viendraient se faire prendre.

Le comte était trop au fait des mœurs des Indiens pour ne pas avoir la conviction que les Peaux-Rouges feraient le guet pendant un mois, s'il le fallait, déterminés qu'ils étaient à venger le massacre de leurs frères.

Il savait que si les Iroquois étaient en possession

de la caverne, ils prendraient la précaution d'effacer soigneusement toute trace de leur présence. Ils devaient, en effet, se persuader que les hommes blancs, se reposant sur leur dernier triomphe, seraient assez simples et assez aveugles pour donner dans le piège. Or, les Peaux-Rouges tendraient naturellement à prendre leurs ennemis vivants.

La conviction que les Indiens ne tireraient pas sur lui, à moins d'avoir perdu tout espoir de le faire prisonnier, entra donc pour une grande part dans le plan audacieux du chasseur.

Tandis qu'il pesait ainsi dans son esprit le pour et le contre de son entreprise, Rochetonnerre était arrivé aux approches de la caverne.

Le tout était maintenant de savoir si l'entrée en était encore accessible.

Il fallait, en premier lieu, redoubler de soin et de précaution, car la moindre imprudence pouvait être funeste. Il fallait ensuite éviter d'éveiller les échos, un bruit à peine perceptible pouvant tout compromettre.

Le chasseur s'étendit à plat ventre sur le sol, et, reprenant ce mouvement de la panthère qu'il exécutait avec tant de promptitude et d'habileté, il se glissa à travers l'épaisseur des broussailles.

Parfois il s'arrêtait indécis. Fallait-il continuer jusqu'au bout l'exécution de ce dessein, qui paraissait ne lui promettre que la captivité ou la mort?

Il était précisément dans cette perplexité quand ses yeux s'arrêtèrent tout à coup sur un Indien qui était perché sur un arbre, et semblait avoir été posté là pour avertir ses compagnons de l'arrivée des hommes blancs.

Par bonheur, le sauvage, en interrogeant l'horizon, fixait les objets qui se trouvaient au delà de la place que le comte occupait pour le moment.

Apparemment l'Iroquois n'était passablement une sentinelle. Il devait avoir en outre pour mission, une fois les hommes blancs entrés, de leur couper la retraite, de manière à les prendre entre deux feux.

Opiniâtre dans ses résolutions, et peu accoutumé à se laisser détourner d'un projet par des considérations de conservation personnelle, Rochetonnerre avait cette fois, pour ne pas reculer, le plus puissant des motifs : il lui fallait de la poudre à tout prix.

Il continua donc de ramper en avant, en mettant tout en œuvre pour se soustraire aux regards du sauvage qui faisait la vigie.

Il mit plus d'une demi-heure à atteindre l'entrée de la caverne. Il n'en était plus qu'à une vingtaine de mètres quand il fit halte, presque au pied de l'arbre, pour se reconnaître.

Trois Indiens étaient couchés ou assis à une faible distance. Ce poste avancé paraissait chargé d'opposer la première résistance aux assaillants et de donner l'alarme. Seulement, comme il devait compter sur

la vigilance de la sentinelle et attendre son signal, il était actuellement assez indifférent à ce qui passait autour de lui.

Le chasseur ne se laissa pas déconcerter par cette nouvelle difficulté.

Il espérait pouvoir effectuer son entrée sans être aperçu par les Peaux-Rouges, dont il lui était aisé de constater l'insouciance. Une fois parvenu dans la galerie souterraine, la connaissance parfaite qu'il avait de tous les détours devait lui donner un immense avantage sur les Indiens. Toute la question était en effet d'arriver jusqu'au premier bloc de pierre. Il mettrait alors facilement une barrière entre lui et les quatre sauvages postés au dehors. Quant à ceux qui se trouvaient au dedans, il estimait qu'ils n'étaient pas plus d'une demi-douzaine, et ce nombre n'avait pas de quoi l'effrayer.

On se rappelle que le terrain creux qu'il avait en ce moment devant lui était caché sous les buissons et les plantes rampantes. Il comptait sur cette circonstance pour couvrir sa marche.

Se fiant donc à son étoile, le Buffle-Gris se coucha de tout son long et commença de se traîner sur le ventre avec aussi peu de bruit qu'en eût fait un serpent, tandis qu'il remuait à peine les broussailles.

Rochetonnerre savait mieux que personne que patience vaut mieux que rage. Aussi avançait-il avec une lenteur calculée, pouce à pouce, dardant les

yeux sur les sauvages et serrant fortement les lèvres pour retenir sa respiration. Si faible que fût la distance à parcourir, le temps qu'il y employa lui parut une éternité.

Enfin, il toucha au but où, depuis près d'une heure, il s'efforçait de parvenir. Il fit halte pour se reconnaître une fois de plus.

A en juger par l'attitude des Iroquois, aucun de ses mouvements ne leur avait donné l'alarme. S'il n'y avait pas d'autres Indiens pour garder le bloc de pierre, il était sûr de la réussite. Jusque-là, il lui fallait continuer à jouer sa vie. Il se laissa donc couler doucement le long de la pente, et arriva au bas, sain et sauf.

Un instant après, il se trouva dans la galerie, et s'arrêta pour respirer. Tirant ensuite son large couteau, il l'attacha solidement à la bouche de son rifle avec une longue taillée dans sa culotte de peau, et, tandis qu'il tenait cette baïonnette improvisée devant lui, il rampa vers le bloc de pierre.

Le comte n'avait pas fait dix mètres de chemin, qu'il entendit en avant de lui un frottement bien marqué. Il retint son souffle et cessa brusquement de se mouvoir.

Quelque chose ou quelqu'un venait évidemment à sa rencontre, et le passage était trop étroit pour qu'il pût éviter le contact.

Bientôt Rochetonnerre put distinguer le bruit pro-

duit par la respiration d'un être humain, quand tout à coup le silence se rétablit. Quel que pût être cet homme qui venait au-devant de lui, il était évident qu'il s'était aperçu de la présence du pionnier.

Le comte demeura immobile comme une statue de pierre. Pourtant son cœur battait vivement. Il s'attendait à chaque instant à entendre la détonation d'un rifle et le sifflement d'une balle qui devait infailliblement l'atteindre.

Enfin une voix parla. C'était la voix d'un Indien.

Craignant de répondre pour ne pas précipiter la lutte, le chasseur ne savait à quoi se résoudre.

Il y eut un moment de silence.

Puis le sauvage poussa un faible grognement et continua d'avancer, persuadé, sans doute, qu'il s'était effrayé sans motifs. Le comte saisit alors son arme d'une main de fer, et maintenant la redoutable baïonnette, autant que possible, au milieu du passage, il attendit le dénouement.

Avant même qu'il eût pu réfléchir, il sentit que son couteau rencontrait une légère résistance. En même temps le sauvage poussa une vive exclamation et se porta brusquement en arrière.

Mais le comte ne lui laissa pas le temps de faire un mouvement de plus. Il lança sa baïonnette en avant de toutes ses forces, et l'arme pénétra irrésistiblement dans les chairs de l'Indien.

Un cri de douleur et d'agonie succéda à cet horrible

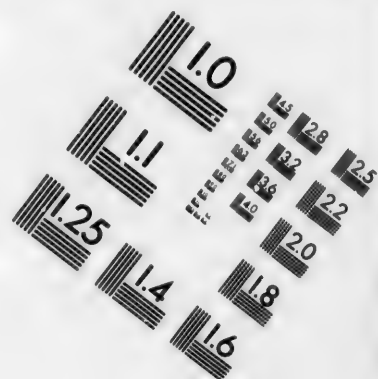
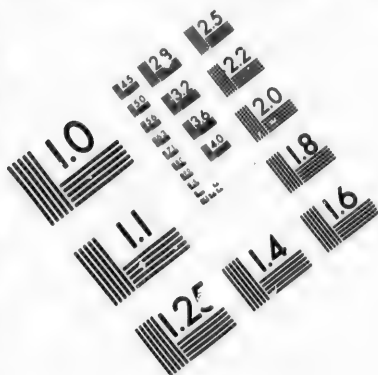
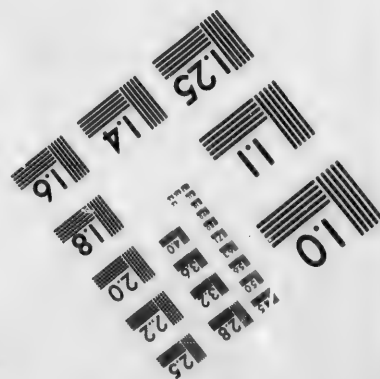
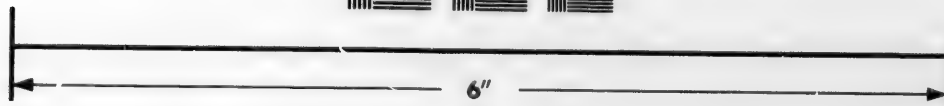
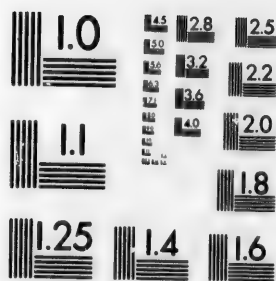


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.0 3.2 2.2
0.8 2.0
1.8

10

exploit du chasseur. Rochetonnerre, laissant tomber son rifle, se jeta sur son ennemi et le saisit à la gorge ; mais il retira presque aussitôt ses mains. Elles ruisselaient de sang. La tête du sauvage était à demi séparée du tronc. La mort avait été instantanée.

Il n'y avait pas de temps à perdre. L'alarme était donnée à ceux du dehors, peut-être même à ceux du dedans. Il s'agissait, avant tout, de fermer la galerie.

Le comte ramassa son arme. Il passa par-dessus le cadavre de l'Indien ; tout à coup sa main toucha le cornet à poudre de l'Iroquois. Il saisit la corde qui le tenait attaché et l'arracha. Puis il s'élança, réprimant avec peine un cri de joie en se voyant d'une manière inattendue en possession de l'unique objet pour lequel il avait couru de si terribles dangers.

Si prompt qu'eût été son mouvement, un instant plus tard il serait devenu inutile, car les hurlements féroces des Iroquois ébranlèrent la galerie, et le chasseur put se convaincre que le poste du dehors accourait. Néanmoins il eut le temps d'arriver jusqu'à la pierre, et il la trouva telle qu'il l'avait laissée.

Usant de toute sa vigueur, il souleva le formidable bloc et le fit rouler à sa première place ; puis, avec les éclats de pierre qui servaient de coins, il l'assura solidement, de manière à lui faire faire en

quelque sorte corps avec le rocher lui-même.

Le chasseur avait à peine terminé cette rapide besogne, qu'il entendit les exclamations et les lamentations des sauvages qui venaient de découvrir le cadavre de leur compagnon.

Cependant Rochetonnerre ne resta point en place. Il craignait l'approche des ennemis, et, sans hésiter, il s'engagea promptement dans les méandres du labyrinthe. Il parvint ainsi à une galerie latérale qui menait au cœur de la caverne. Il s'y arrêta, détacha son couteau de son rifle, et se mit en position pour recevoir les assaillants.

Pendant ce temps, les Iroquois du dehors battaient à coups redoublés le bloc de pierre qui leur barrait le passage, et ils accablaient d'imprécations l'ennemi, encore inconnu, qui s'était joué de leur vigilance.

Le comte savait très bien qu'il leur était impossible de renverser cet obstacle. Les Peaux-Rouges ne pouvaient l'attaquer que d'un seul côté, et ce côté, lui seul en avait le secret. A moins d'être au courant du mystère des galeries latérales, ce qu'il croyait absolument impossible, les Indiens ne pouvaient arriver à lui que par la galerie principale, qui était, en cet endroit, très basse et très étroite. Quant à la galerie latérale, elle formait avec l'autre un angle rentrant, où le chasseur pouvait se mettre à l'abri sans qu'aucune balle pût l'atteindre.

Soudain, ceux qui étaient dehors cessèrent d'

battre le bloc de pierre. Rochetonnerre n'eut aucune peine à en comprendre la raison. Ils s'étaient évidemment décidés à faire le tour de la caverne pour avertir leurs compagnons du dedans que l'ennemi était pris dans la souricière.

Grâce à la connaissance qu'il avait des détours du labyrinthe, le chasseur croyait n'avoir à redouter aucun danger. Aussi résolut-il de surprendre les Iroquois au moment où ils entreraient dans la galerie. Il était décidé d'avance à abattre le plus possible de Peaux-Rouges, car il savait que, s'il tombait dans leurs mains, il aurait à subir le plus effroyable supplice.

Le poids du cornet à poudre représentait au moins une livre de la précieuse substance. Le chasseur s'assura que la lumière de son rifle était en état ; ensuite il avança, sans hésitation, dans les ténèbres. Au bout de quelques pas, la galerie devint plus large et plus haute. Alors le comte se prit à courir ; puis il s'arrêta brusquement, pour s'enfoncer dans une espèce de niche formée par une excavation, et où il pouvait aisément contenir tout entier.

Un regard lancé dans la profondeur de la caverne permit au comte de Rochetonnerre de distinguer un faible rayon de lumière qui passait par les crevasses du passage fermé, et annonçait l'approche des Indiens.

Le rifle épaulé, le Français attendit les Peaux-Rouges.

Il put distinguer les murmures confus de leurs voix, et, à leur tumulte, il reconnut que ceux du dehors étaient rentrés de l'autre côté, et qu'ils avaient donné à leurs compagnons communication des étranges événements qui venaient de se passer.

Le bruit des voix cessa tout à coup. Le comte entendit les sauvages remuer prudemment la lourde pierre, et, pareil au doigt du destin, son long rifle se leva lentement jusqu'à ce qu'il visât le point où brillait la lumière. Le bloc de pierre s'ébranla, disparut, et une tête rasée prit sa place.

Le vieux pionnier ne ressentait en ce moment aucune pitié. Il tenait le sauvage au bout de son rifle. Il eût pu l'épargner. Mais les Indiens l'avaient forcé à les combattre avec leurs propres armes et leurs propres ruses, ou à se livrer à eux sans espoir de merci.

De part et d'autre l'enjeu était la vie même du combattant. Aussi le comte de Rochetonnerre éprouva-t-il une joie pour ainsi dire infernale lorsqu'il pressa la détente de son arme. Le coup partit et l'Iroquois tomba foudroyé. Il n'eut pas un geste, il ne proféra pas un cri. L'écho roulant de profondeur en profondeur, de galerie en galerie, porta au loin, semblable au roulement du tonnerre, le bruit indéfiniment répété de la détonation. Avec la promptitude de

l'éclair, le chasseur avait rechargé son rifle, et tandis qu'il versait la poudre dans le canon, des cris de vengeance retentissaient à ses oreilles : les compagnons de l'homme rouge juraient que sa mort serait vengée par un châtement horrible.

Le cadavre de l'Iroquois avait été enlevé. Une autre tête apparut à l'entrée. Avant que le chasseur eût pu lever son arme, quatre sauvages étaient entrés dans la galerie. Un cinquième allait les suivre.

Tout à coup une seconde détonation, non moins formidable que la première, éclata. Un second cri d'agonie lui répondit. Les Peaux-Rouges, ivres de fureur et guidés par la lumière, déchargèrent de commun accord leurs rifles dans la direction d'où le coup était parti.

Un rire strident, accompagné d'une exclamation de défi, fit résonner la voûte. Le comte, aussitôt après avoir fait feu, s'était effacé et avait disparu dans la niche. Les sauvages surexcités firent pleuvoir une nouvelle grêle de balles contre les parois de la galerie.

Un second éclat de rire plus insolent encore que le premier porta leur exaspération au comble. Ils se précipitèrent comme une seule masse vers l'endroit où ils étaient persuadés de trouver leur ennemi : ils furent déçus dans leur attente.

Rochetonnerre avait quitté sa retraite, et, profitant du tumulte, il avait disparu sans bruit dans la galerie,

tout en rechargeant son arme pour une prochaine occasion. Rassuré par les avantages qu'il venait d'obtenir, il craignait néanmoins que les Iroquois, frappés de terreur, n'abandonnassent momentanément la partie. Il se trompait. L'opiniâtreté est le propre des Indiens. Ceux-ci étaient d'ailleurs tellement désespérés, tellement furieux d'avoir perdu tant de braves, qu'ils préféreraient mourir jusqu'au dernier plutôt que de rentrer dans leur tribu avec la honte d'avoir été vaincus.

Leur troupe, grossie par ceux qui étaient restés d'abord à l'intérieur, s'élança à la poursuite de l'ennemi. Le comte serré de près allait comme le vent. Il savait que dans un instant une aide puissante allait l'assister dans son œuvre de mort. Et il ne se faisait pas illusion, car au même moment il entendit le bruit épouvantable de la chute de plusieurs corps qui tombaient d'une grande hauteur, tandis que des cris de désespoir et d'horreur attestaient que ses vœux étaient exaucés.

L'homme blanc ne put se défendre d'un serrement de cœur en se représentant le spectacle de cet effroyable écrasement d'êtres humains : il mesurait de la pensée les gouffres où les Iroquois venaient de s'abîmer. Mais, se reprochant aussitôt sa compassion pour des monstres qui n'avaient de l'homme que la face, le pionnier releva son rifle, se retourna et fit feu sur ses ennemis.

Il s'attendait à la riposte. Aussi s'était-il rangé de côté. Il savait que son coup ne devait pas porter, mais il obtint le résultat qu'il voulait. En effet, les sauvages accouraient comme des démons.

Rochetonnerre s'était arrêté. Un éclair sinistre passait dans ses yeux. Ses traits avaient une expression de dureté qui montrait que son âme était fermée à toute miséricorde. Il avait déposé son fusil et tenait d'une main son couteau, de l'autre sa hache. Sachant exactement où il se trouvait et sûr de n'avoir affaire qu'à un petit nombre d'Indiens, il avait résolu d'en finir et de vaincre ou de mourir.

Le passage était étroit, le comte s'adossa à une légère dépression de la paroi, de manière à forcer les Indiens à défiler devant lui. Les Peaux-Rouges, poussant des aboiements et des rugissements horribles, arrivaient avec l'impétuosité d'un torrent.

Tout à coup la lourde hache du chasseur s'abattit; le sauvage qui venait en tête tomba, le crâne fendu par le milieu. L'arme se releva, puis s'abattit encore, et toujours elle montait et descendait. A chaque mouvement un nouvel Indien roulait, affreusement mutilé, aux pieds du Buffle-Gris. Quand la hache cessa de manœuvrer, ce fut le tour du couteau.

Enfin, jetant un cri terrible qui domina toutes les clameurs et tous les râles, le Supplicié-Vivant tomba sur ses ennemis épouvantés, en brandissant à la fois ses deux armes couvertes de sang. On eût dit qu'une

folie furieuse s'était emparée de lui. Il ne s'aperçut point que ses bras frappaient le vide. Le peu de sauvages qui avaient survécu au carnage avaient rebroussé chemin et fuyaient éperdus.

Ils ne pouvaient concevoir qu'un être humain eût assez de puissance pour soutenir à lui seul cette lutte de géant sans qu'il fût possible de l'atteindre jamais. Les événements qui s'étaient succédé depuis le commencement du siège, l'étrange disparition des deux hommes blancs, la manière absolument incompréhensible dont l'un de ces hommes avait repris possession de la caverne si bien gardée, tout portait à croire que l'on n'avait point à se mesurer avec un mortel, mais avec quelque esprit surnaturel, quelque démon qui se riait des balles, des rifles, des tomahawks et des couteaux.

Cependant le salut qu'ils croyaient trouver dans la fuite devait leur échapper également. La plupart des Iroquois tombèrent dans les gouffres par-dessus les cadavres de leurs frères. Trois d'entre eux seulement parvinrent jusqu'au centre de la caverne.

Ils se croyaient en sûreté.

Tout à coup d'une galerie latérale déboucha le chasseur fondant sur eux avec frénésie.

Effrayés, ils se jetèrent vers l'entrée. Dans son effarement, l'un des trois se lança par-dessus la pierre dans l'espace et alla s'écraser au pied du rocher. Le second trébucha. La hache du chasseur descendit sur

lui comme ia foudre et fit voler sa tête à dix pas du tronc.

Le comte de Rochetonnerre cherchait des yeux le dernier Iroquois pour l'immoler à sa fureur. L'Indien avait réussi à s'évader et s'était laissé glisser le long du rocher, déchirant son corps aux nombreuses saillies.

Lorsque le comte interrogea l'horizon, il vit le sauvage affolé disparaître dans la forêt.

IX

LE CORBEAU.

René de Vauquelin se croyait irrévocablement perdu, quand une voix, brève et impérieuse, fit reculer les Onontagues. Cette voix était évidemment celle d'un sachem, à en juger par l'obéissance passive des sauvages.

Bientôt le lieutenant vit venir au-devant de lui un Indien de haute taille, dont l'attitude fière et imposante commandait le respect.

Le jeune homme agita d'une manière significative son drapeau de parlementaire.

L'Ours-Maigre, car c'était lui, s'arrêta sans préférer une parole. Il voulait avant tout s'assurer si ce visage pâle était bien celui dont Œil-de-Serpent avait fait annoncer l'arrivée par l'Oiseau-Blanc, son courrier.

A la fin, voyant que l'homme blanc ne se décidait point à engager la conversation, il lui demanda dans le dialecte onontague :

— Qui es-tu ?

Cette apostrophe à brûle-pourpoint, qui semblait impliquer la nécessité d'établir immédiatement son identité, démonta singulièrement l'officier. Il allait répondre quand il se ravisa. Le chef, s'imaginant que sa question n'avait pas été comprise, la répéta, en se servant cette fois, tant bien que mal, de la langue anglaise. Mais le lieutenant tenait avant tout à ne point cacher sa nationalité. Il feignit de ne pas avoir entendu et répliqua dans la langue onontague :

— Je suis un envoyé du grand chef blanc qui veut enterrer la hache de guerre et fumer le calumet de la paix avec la vaillante nation des Onontagues.

— Ogh ! l'Ours-Maigre est un frère des Français.

Cette réponse catégorique à laquelle le lieutenant ne s'attendait point, lui donnait une singulière assurance. Le chef des Onontagues prétendait être l'allié de la France. Qu'avait donc à redouter de lui l'envoyé de M. Levis ?

Or, les paroles de l'Ours-Maigre n'avaient point été dictées par la ruse. Il avait simplement voulu faire les avances, comptant que des apparences de sympathie lui serviraient mieux pour mener à bonne fin les desseins d'Œil-de-Serpent.

René de Vauquelin accepta la situation telle qu'elle se présentait, et il renouvela ses propositions d'alliance au nom de la France. L'Ours-Maigre parut les accueillir favorablement ; seulement il fit observer



L Ours-Maigre.

qu'il ne pouvait prendre une décision avant d'avoir assemblé le conseil des sachems. Puis il donna l'ordre de conduire le visiteur au wigwam de famille et de lui préparer un repas copieux. En même temps il recommandait à l'une de ses squaws d'avoir l'œil sur le visage pâle et de ne le laisser sortir sous aucun prétexte.

Aucune des paroles de l'Indien n'avait échappé au lieutenant. Toutefois il se garda d'en rien laisser paraître. Il se contenta de se jeter sur un lit de fourrures, en attendant le repas.

La conversation des deux squaws qui allaient et venaient lui apprit, sans qu'elles s'en doutassent, que l'audacieux intrus de la veille avait réussi à s'évader et qu'une troupe d'hommes rouges avait été envoyée à sa poursuite. Le repas servi, l'officier s'était réconforté, puis, cédant à la fatigue causée par la veille et les péripéties de la nuit, il s'était endormi.

Vers la fin du jour, l'Ours-Maigre vint rejoindre son hôte et chercha par des questions insidieuses à surprendre la pensée secrète du jeune homme. Nature essentiellement franche et dédaignant de recourir aux artifices, René de Vauquelin eut la naïveté de croire que la vérité servirait mieux ses projets que tout autre moyen détourné. Il avoua nettement la mission dont il était chargé et la manière dont il l'avait accomplie jusqu'à ce moment, en ne retranchant de son récit que sa lutte avec les Indiens et sa

rencontre avec le comte de Rochetonnerre. L'Ours-Maigre, lui, joua si serré, que son interlocuteur finit par douter de tout ce qu'avait dit le comte et par ne voir qu'un puissant allié là où il s'attendait à trouver l'ennemi le plus acharné.

Ils en étaient à ce point de leur entretien, quand un cri perçant frappa leurs oreilles. Le chef se leva en sursaut et quitta précipitamment la hutte. Mais le lieutenant le suivit, ne voulant point perdre l'occasion de pousser jusqu'au bout son habile négociation.

Arrivés à la lisière de la forêt, ils aperçurent un Indien métis les bras levés et témoignant par des gestes très significatifs qu'il était porteur d'un message de paix. Cet Indien paraissait avoir suivi la même piste que l'Oiseau-Blanc.

L'Ours-Maigre attacha sur l'inconnu un regard plein de défiance, puis il commanda à quelques-uns de ses guerriers de le faire avancer. René de Vauquelin, en jetant les yeux sur l'Indien, avait eu un mouvement de stupéfaction. Un soupçon traversa tout à coup sa pensée. Un examen plus attentif changea ce soupçon en conviction. L'homme qu'il voyait devant lui sous ce costume n'était autre que le comte de Rochetonnerre.

Cependant les Onontagues avaient amené le métis auprès de leur chef.

Le dernier doute du lieutenant s'évanouit : c'était

bien le hardi pionnier qui se trouvait face à face avec l'Ours-Maigre.

L'Indien inclina la tête, comme pour protester de son respect, mais en réalité pour cacher autant qu'il était possible l'éclat haineux et la flamme ardente de son regard. Il était vêtu comme le sont les coureurs des bois en temps de paix, quand la chasse est leur principale occupation. Un large manteau était jeté sur ses épaules. Sa coiffure se composait d'un chapeau déformé à bords étroits et de couleur voyante, d'où pendaient de longues tresses de cheveux noirs en forme de serpents.

— Que veux-tu, dit l'Ours-Maigre pour pénétrer ainsi dans la ville des Onontagues ?

— Le Mohawk veut voir le chef des Onontagues. répliqua le pionnier déguisé, en employant le plus pur dialecte indien ; mais il ne veut voir que lui.

— Nous sommes seuls , repartit l'Ours-Maigre avec un geste d'impatience. Le visage pâle ne comprend point ta langue.

— Ogh ! dit le faux Mohawk en signe d'assentiment. Le Corbeau apporte un message d'Œil-de-Serpent. L'Oiseau-Blanc est mon frère. Je l'ai rencontré aujourd'hui, il m'a appris qu'il t'a transmis les paroles mises dans sa bouche par le chef des hommes blancs. Ai-je bien parlé ?

L'Ours-Maigre l'invita à continuer.

Rochetonnerre poursuit avec le même sang-froid :

— Le Corbeau a pour mission de t'entretenir au sujet du jeune chef. Que l'Ours-Maigre ne perde aucune de mes paroles. Œil-de-Serpent viendra prendre lui-même le jeune visage pâle. Il paiera la récompense promise. Il m'envoie vers toi pour t'avertir que l'heure est venue. Il t'attendra auprès des Trois-Roches, sous le vieux chêne que le doigt brûlant de l'Esprit des Tempêtes a flétri. C'est à toi de jeter pour le moment de la poussière dans les yeux du jeune Français. C'est à toi de lui faire accroire qu'il est ton frère et que tes guerriers suivront la même piste de guerre que sa tribu. C'est à toi encore de lui persuader que le conseil des sachems, tes alliés, va se réunir et que de leur décision dépendra la tienne. Tu le conduiras ensuite au rendez-vous indiqué par Œil-de-Serpent. Alors le chef blanc scalpera le jeune visage pâle et boira son sang. Il t'enseignera aussi comment les Onontagues pourront surprendre une partie de la tribu des Français et revenir avec plus de cent scalps sans perdre un seul guerrier. Le chef a-t-il compris ?

— Les oracles de l'Ours-Maigre sont ouvertes, les paroles du Corbeau résonnent comme le chant de l'Oiseau-Moqueur. Le cœur de l'Onontague est joyeux. Il rejoindra Œil-de-Serpent aux Trois-Roches. Quand faut-il partir ?



Il était vêtu comme le sont les coureurs des bois.

— Quand la lune touchera le sommet des arbres que tu vois là-bas, Œil-de-Serpent saura que l'Ours-Maigre a quitté sa ville. Cependant le chef blanc a ajouté : dis à mon frère rouge de cacher sa piste à ses propres guerriers, car les plus grands présents sont réservés au chef des Onontagues, et les hommes de sa tribu pourraient se montrer jaloux de cette préférence. Que mon frère rouge n'ait donc avec lui qu'un ou deux compagnons pour lui prêter main-forte en cas de besoin.

L'Ours-Maigre eut un regard de fierté et de dédain.

— Mes guerriers ne suivent point ma piste quand je ne le veux pas, dit-il avec un accent de dignité blessée. L'Ours-Maigre n'a besoin de personne pour lui prêter main-forte. Il ira avec le visage pâle et avec toi. Nul autre ne nous accompagnera.

L'EXPIATION.

Il y eut un long silence. Les paroles du prétendu Mohawk avaient fait une profonde impression sur l'Onontague. Son visage s'éclairait d'une joie suprême. Il voulut reconnaître le service qu'on lui rendait.

— Que le Corbeau me suive, dit-il. Il apaisera sa soif et sa faim.

Se dirigeant ensuite vers la tente où il avait coutume de s'isoler, il prit les devants pour montrer le chemin, laissant ainsi à Rochetonnerre et à Vauquelin le temps de se serrer silencieusement la main en signe de mutuelle confiance.

— Que mon frère s'arrête ici, dit enfin l'Ours-Maigre. Le jeune chef restera avec lui. Que l'œil du Mohawk surveille chacun de ses pas.

— Le grand chef a bien parlé, répondit le pionnier. Le Corbeau n'oubliera aucune de ses recommandations.

L'Ours-Maigre se retira.

Quelle n'eût point été sa stupéfaction s'il fût rentré dans la tente un instant plus tard ! Le Mohawk et le jeune visage pâle se tenaient étroitement embrassés, et des larmes inondaient leur visage.

— Et maintenant, dit le comte après s'être livré tout entier à l'effusion de son cœur, n'oublions point que nos instants sont comptés. L'Onontague ne reviendra ici qu'au moment convenu. Il faut qu'avant son retour tous nos plans soient exactement arrêtés. Nous touchons à notre but. Le manquer cette fois serait prononcer d'avance notre arrêt de mort. A l'œuvre donc. Vous, tenez-vous près de l'entrée de la tente, l'œil fixé sur l'horizon, et que pas un bruit d'herbe ne vous échappe. Surtout soyez sobre de paroles, et quoi que vous disiez, parlez si bas que personne ne puisse voir vos lèvres se mouvoir.

Vauquelin fit un signe d'assentiment.

— Ecoutez donc, continua Rochetonnerre, et ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire. Des occasions comme celle-ci ne se présentent pas deux fois. Vous savez déjà que j'avais failli tomber dans les mains de ces forcenés. Mon rugissement a dû vous faire comprendre que je m'étais évadé. Ce que vous ignorez, c'est que, caché sous une peau de buffle, j'ai surpris le complot qui s'ourdait pour vous assassiner. Le chef doit vous retenir jusqu'à l'arrivée de Brissot et vous livrer à lui, ou plutôt lui livrer votre chevelure.

Vous venez d'entendre ce que j'ai dit à l'Ours-Maigre et vous avez dû deviner mes projets, Ce n'est pas Œil-de-Serpent qu'il trouvera au lieu du rendez-vous, ce sera le Supplicié-Vivant. Ce que je veux faire de mon bourreau, je n'ai plus besoin de vous le dire. Vous connaissez son plan. Je l'exécuterai sans en rien retrancher. Ce qui m'embarrasse en ce moment, c'est que je ne connais pas le chemin qui mène aux Trois-Roches. Vous ne pouvez pas plus l'indiquer que moi. Il faudra donc qu'il nous y conduise lui-même. Une fois arrivés, notre rôle est clairement marqué. Au signal que je donnerai, nous nous jetterons sur lui, et tandis que je l'empêcherai de se mouvoir, vous lui lierez les bras et les jambes. Puis vous me laisserez seul à seul avec lui dans l'immensité de la prairie, si vous vous croyez trop impressionnable pour assister jusqu'à la fin au spectacle de ma vengeance. Voilà mon plan, et veille Dieu que je puisse l'exécuter. Si quelque incident le traverse, je me débarrasserai de l'Onontague d'une autre façon. Si j'ai besoin d'aide, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— C'est entendu, murmura le jeune homme sans faire un mouvement, tout en sentant une sueur froide baigner ses tempes et son sang se glacer à la pensée de l'horrible dessein que méditait son compagnon.

— Bon. Et maintenant silence. Attention à tous nos gestes, à tous nos actes. Surtout point de faiblesses.

En achevant ces paroles, le comte, qui était demeuré assis, se leva et fit quelques pas vers l'entrée de la tente.

— Il vaut mieux, ajouta-t-il après un moment de réflexion, que vous vous couchiez, pour ne pas éveiller les soupçons.

A peine achevait-il de faire cette recommandation, que l'Ours-Maigre rentra avec une de ses squaws, chargée de provisions.

Le repas fut vite organisé. Le chef retira d'une cachette une énorme bouteille d'eau-de-feu et engagea ses deux convives à ne point s'en priver, tandis que lui-même y revenait fréquemment. Cette circonstance n'échappa point à Rochetonnerre. Elle devait favoriser ses plans.

Cependant le faux Mohawk, reprenant habilement son rôle, se laissa peu à peu aller au sommeil. Vauquelin ne dormit point. Moins calme que le chasseur, en présence du sort qui l'attendait en cas d'échec, il voyait passer à chaque instant sous ses yeux l'épouvantable tableau de son supplice. Quant à l'Ours-Maigre, son imagination, surexcitée par les libations, lui retraçait ce même supplice sous un autre point de vue; il en touchait le prix, et ses mains teintes du sang du jeune homme remuaient avidement les pièces d'argent entassées par Brissot sur la peau de buffle.

L'heure du départ arriva bientôt. L'Ours-Maigre

impatient éveilla le Corbeau et le visage pâle. Puis, prenant à part René de Vauquelin, il lui expliqua avec toutes les apparences de la sincérité que les sachems devaient se réunir sous le chêne foudroyé au chemin des Trois-Roches, et que l'envoyé des Français avait le plus grand intérêt à assister à ce conseil. Le lieutenant eut l'air d'ajouter foi à ce grossier tissu de mensonges, et répondit froidement qu'il acceptait l'invitation.

On partit. Le chef avait eu soin de ne pas communiquer son projet d'excursion aux guerriers ontagues. La petite troupe sortit sans bruit du village, et, quelques instants après, elle avait disparu dans la forêt.

Le comte marchait à côté de l'Ours-Maigre, dont il endormait la prudence par une conversation animée. Les paroles du pionnier avaient un singulier accent de bonne foi. A mesure qu'il les prononçait, René de Vauquelin, qui venait derrière eux, témoignait par ses gestes toute l'aversion que lui inspiraient ces préludes de la tragédie à laquelle il allait bientôt assister. Mais, d'autre part, lorsqu'il se rappelait le supplice qu'avait subi le chasseur, en même temps que la férocité et les crimes de l'Ours-Maigre, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la légitimité du châtiment.

Au bout d'une heure de marche, on se trouva sur le bord d'une petite crique. L'Ours-Maigre s'arrêta, et

levant le bras pour désigner les Trois-Roches qui se dessinaient à l'horizon :

— Voyez ! dit-il avec un sourire de satisfaction, le chêne qu'a flétri l'Esprit des Tempêtes se dresse là-bas devant nous. Avant que le daim chassé par le loup ait franchi un mille de plus, Œil-de-Serpent placera sa main dans celle de l'Ours-Maigre.

Tandis que l'Onontague achevait ces phrases emphatiques, le comte avait fait un pas en arrière. René de Vauquelin comprit que le moment suprême était arrivé.

Tout à coup Rochetonnerre s'élança, pareil à une panthère furieuse, tomba de tout son poids sur l'Indien, et le terrassa comme il aurait fait d'un enfant.

Avant que le sauvage eût pu jeter un cri, les mains robustes du comte lui serraient la gorge dans un étau de fer. Ses genoux puissants appuyés sur les reins du Peau-Rouge le clouaient sur le sol.

— Vite, vite, maintenant ! cria-t-il au lieutenant. Liez-le !

L'Ours-Maigre essayait de se dégager ; mais ses muscles se contractaient inutilement, la force qui le maintenait demeurait inébranlable.

L'officier attacha solidement les membres de l'Indien et lui paralysa les bras et les pieds.

Alors le chasseur se releva.

Il poussa du pied l'Onontague, qui roula sur lui-même.

Quand l'Ours-Maigre fut couché sur le dos, le comte, tirant rapidement un de ses mocassins, le mit de force dans la bouche de son prisonnier.

Croisant ensuite ses bras sur sa vaste poitrine, il jeta sur le sachem un regard dont rien ne saurait peindre la haine.

— Les yeux de l'Ours-Maigre sont-ils enfin ouverts ? demanda-t-il avec un ricanement sinistre. L'Ours-Maigre a-t-il compris que le soleil de demain ne se lèvera point sur lui ? Que feraient de lui maintenant les squaws de sa tribu ? Elles n'auraient plus qu'à raser sa tête, à lui mettre un cutil dans la main et à l'envoyer travailler avec les esclaves. Elles n'auraient plus qu'à lui arracher le totem de la poitrine, à changer son nom et à l'appeler la Taupe-Aveugle, car l'Ours-Maigre est mort pour elles à jamais !... L'Onontague est maintenant plus vil qu'un chien. La nuit est longue. La Taupe aura le temps d'atteindre les prairies heureuses. Y trouvera-t-elle les félicités des hommes rouges ? Y jouira-t-elle, comme les braves, des triomphes de la chasse et de la guerre ? Entendra-t-elle le chant des guerriers saluer son arrivée ? Non, non ; la Taupe est aveugle, et elle ne sait point qui lui a jeté de la poussière dans les yeux.

Il y eut un moment de silence. Les yeux de l'Ours-Maigre étaient injectés de sang et sortaient de leurs orbites. Sa face avait une expression démoniaque ;

son cœur battait dans sa poitrine comme s'il eût voulu la briser. Ses mâchoires serraient avec frénésie le mocassin qui les tenait éloignées.

Le comte s'était approché de la crique pour laver la couleur qui couvrait son visage. Quand il eut achevé cette besogne, il revint se placer devant l'Onontague, et reprenant son accent sarcastique :

— Le Mohawk, dit-il, veut ouvrir les yeux à la Taupe-Aveugle. Ours-Maigre, celui que tu as pris pour un frère rouge était un visage pâle, il est devant toi. Sais-tu qui a pénétré dans ta tente malgré la vigilance de tes sentinelles ? Sais-tu qui a tenu ta vie à sa merci ? Sais-tu qui t'a jeté sur le sol comme un pappouse ? Sais-tu qui a vaincu à la course tes guerriers si fiers de leur vitesse ? qui a frappé d'aveuglement les yeux de tes meilleurs chercheurs de pisie ? Regarde-moi bien ; ce visage pâle qui t'a bafoué, qui t'a battu, qui t'a défié, c'est moi ! J'ai fait plus. Ecoute, et qu'aucune de mes paroles ne soit perdue pour toi. Si la piste que je te fais suivre est longue, tout y parle de tes crimes. Tes mains où je vois encore le sang de tes victimes essaient de briser leurs liens de fer. Vains efforts ! tu m'entendras jusqu'au bout. Quand j'aurai cessé de parler, ton esprit prendra le chemin des prairies heureuses. Le visage pâle avait bâti son wigwam loin de sa tribu, dans la grande prairie où vivaient les hommes rouges. Le visage pâle alla vers eux, la main couverte et la loyauté sur

la langue. Il leur donna le nom de frères, il les nourrit quand ils eurent faim, il les vêtit quand ils eurent froid, il les guérit quand ils furent malades, même quand leurs sorciers eurent épuisé toutes leurs invocations. Une nuit, les hommes rouges vinrent au wigwam du visage pâle. Leurs faces étaient peintes de jaune et de noir, ils avaient déterré la hache de guerre, ils voulaient tuer l'homme blanc, ils voulaient lui ravir sa squaw. Le chef des hommes rouges était l'Ours-Maigre. Le visage pâle se défendit comme un lion, il mit en fuite tous ses ennemis, à l'exception de quatre. Les cadavres de ces quatre guerriers gisaient à l'entrée du wigwam du visage pâle. Mais les hommes rouges revinrent. La paix avait été conclue entre les Indiens et les Français. L'Ours-Maigre craignait de marcher ouvertement contre l'homme blanc. Il savait qu'une fois découvert, son châtimement eût été exemplaire. Il paya des chiens indiens pour tuer son ennemi. Le visage pâle n'était point une taupe : il leur échappa. Une fois pourtant, il tomba dans leurs pièges. Un Indien au visage blanc, à la langue de serpent et au cœur de chacal, s'embusqua derrière un arbre pour tirer sur lui. Il le livra à l'Ours-Maigre. Sais-tu ce que le chef des Onontagues a fait de son ennemi vaincu, garrotté, gisant sans défense à ses pieds ? Ai-je besoin de te le rappeler ? L'homme rouge a scalpé le chasseur qui n'avait pas cessé de vivre, et lui a enfoncé son couteau dans le cœur. Mais

l'homme blanc a échappé à la mort. Le grand Manitou l'a sauvé, afin que le crime de l'Onontague fût expié. Le bras du visage pâle a recouvré ses forces. Trois des hommes rouges qui ont assisté à son supplice sont déjà tombés sous ses coups. Le visage pâle a murmuré à leurs oreilles que leur chef ne tarderait point à les rejoindre. L'heure est venue. Le visage pâle tient la vie du chef des Onontagues dans ses mains.

Le comte de Rochetonnerre se pencha sur son ennemi incapable de faire un mouvement, et sa voix profonde et sonore ajouta :

— Je suis le Buffle-Gris ! je suis le Supplicié-Vivant !

A ce moment la lune sortit des nuages, et son masque blafard encadré dans les arbres regarda tristement les trois personnages groupés auprès de la crique.

L'officier debout, appuyé sur son rifle, était absorbé dans ses pensées. Une expression de douleur se peignait sur son visage. Il n'avait proféré aucune parole. On eût dit la statue du Destin, solennelle et froide, assistant à l'accomplissement fatal d'événements écrits d'avance dans son livre d'airain.

L'Indien, étendu de son long, le visage décomposé, les membres pantelants, les yeux hagards, soulevait la tête, comme s'il eût été attiré par une irrésistible fascination.

A deux pas du sauvage impuissant, la forme herculéenne du comte, qui s'était redressé. Une joie féroce rayonnait sur ses traits. Les sillons creusés par la souffrance semblaient avoir disparu, tant l'ivresse du cœur était grande. Son crâne dépouillé de chair offrait un aspect affreux.

— Oui, continua-t-il en scandant ses paroles, je suis le Supplicié-Vivant ! C'est moi qui ai tant de fois semé la ruine et la mort dans ta tribu. Compte dans ta pensée les guerriers qui ont, sur mon ordre, pris la longue piste. Compte les wigwams que j'ai rendus déserts. Le tour du grand chef est venu ; il va mourir. Ce n'est pas tout encore. Tu as cru que le jeune chef des visages pâles que voici était ta dupe. Taupe aveugle ! C'était lui au contraire qui te jetait de la poussière dans les yeux ! Le visage pâle n'est entré dans ton camp que pour compter tes guerriers. Il sait maintenant quel est leur nombre, et, avant que sept soleils nouveaux se soient succédé, il n'y aura plus dans la prairie aucun Onontague pour pleurer le sachem. Guerriers, squaws, pappouses, tous périront sous les coups des visages pâles. Mais les morts trouveront dans les prairies heureuses un esclave pour les servir, et cet esclave sera l'Ours-Maigre, celui qui fut le sachem redouté de la puissante nation des Onontagues !

Le comte de Rochetonnerre s'arrêta comme pour mesurer la profondeur de la blessure que faisait cha-

cune de ses paroles en tombant dans le cœur de l'Indien. René de Vauquelin avait fait un pas vers lui. Cette scène produisait sur l'âme sensible du jeune homme une impression poignante. Il se sentit tout à coup pris de miséricorde pour le scélérat qui allait subir la juste expiation de son forfait.

— Ami, dit-il avec hésitation, je crains que notre longue absence ne soit remarquée ; nous sommes trop peu éloignés du village pour ne pas devoir être surpris bientôt.

— Paix ! tonna le comte, paix, vous dis-je. J'entends ne pas être interrompu dans l'accomplissement de ma vengeance. Ne l'ai-je point attendue avec patience ? Et maintenant que je la tiens là, sous ma main, n'ai-je pas le droit de la savourer ? Vous pouvez, si vous le voulez, poursuivre votre chemin. Une fois la bête morte avec son venin, je me rendrai à la caverne. Prenez les devants, je vous rejoindrai.

— Je resterai, répondit le lieutenant. Mais hâtez-vous, j'ai un vague pressentiment de nouveaux périls. Le comte parut acquiescer.

— Chien d'Onontague, dit-il en se tournant vers le Peau-Rouge, écoute mes dernières paroles. Tu m'as dit un jour — et ces mots sont restés gravés en traits de feu dans ma pensée — que lorsqu'un guerrier est scalpé avant de mourir, le cœur d'un chien entre sous sa poitrine, et qu'il est condamné à servir dans les prairies heureuses d'esclave à ceux de ses

frères qui sont morts en conservant leur chevelure. Tu n'auras point d'autre sort. Tu as vécu comme un chien, tu mourras comme un chien. Tu étais joyeux et souriant quand ton couteau entra dans ma tête et faisait résonner les os de mon crâne, quand tes dents arrachaient ma chevelure. A mon tour de sourire ! Mon cœur bondit d'ivresse comme a fait le tien. Si tu n'étais point aussi lâche que méprisable, je t'ouvrierais la bouche, je te laisserais parler. Mais tes lèvres ne se rapprocheraient que pour implorer ma merci ou pour appeler tes guerriers à ton aide. Tu as eu confiance en moi, je n'en ai aucune en toi. Que le chef se prépare : mon couteau a soif de son sang.

Et levant l'arme terrible qui avait servi à le scalper lui-même, le Buffle-Gris la fit passer sous les yeux du Peau-Rouge.

L'officier détourna la tête et se boucha les oreilles. Le comte de Rochetonnerre saisit la chevelure de l'Ours-Maigre et décrivit le cercle fatal.

Un instant après, l'expiation avait eu lieu ; le premier vœu du Supplicié-Vivant était exaucé.

La tête de l'Ours-Maigre retomba lourdement sur le sol.

En se débattant, le sauvage avait réussi à se débarrasser du mocassin qui le baillonnait.

En même temps il avait poussé un cri terrible. Ce cri avait eu un écho lointain. René de Vauquelin ne s'était point trompé.

— Alerte ! cria-t-il ; les Indiens !

— A gauche ! s'exclama le pionnier ; à gauche ! je vous suis.

Et, saisissant des deux mains son énorme couteau, il l'enfonça dans le cœur de l'Onontague, le retira pour l'enfoncer et le retirer encore, et le passa ensuite tout sanglant dans sa ceinture. Prenant alors son rifle par le canon, il fracassa la tête du sauvage d'un formidable coup de crosse. Puis, brandissant en signe de victoire le scalp de l'Indien, il s'élança, plus rapide qu'une flèche, à la poursuite de son compagnon, tandis qu'il entendait derrière lui le piétinement confus des Peaux-Rouges et leurs hurlements farouches.

Un silence de mort succéda presque aussitôt à ces clameurs : les Indiens venaient de retrouver le cadavre horriblement mutilé du grand sachem ; et la vue de son crâne dépouillé de chevelure les avait pétrifiés.

XI

OEIL-DE-SERPENT.

Serrés de près par les Onontagues, les deux compagnons dévorèrent l'espace. Le comte avait la certitude que s'ils pouvaient atteindre la caverne, leur salut était assuré. Il se promettait bien, quand même les Peaux-Rouges y auraient pénétré à sa suite, de leur barrer le passage ou de les entraîner dans la galerie, dont les gouffres compteraient bientôt de nouvelles proies. Il pouvait d'ailleurs, comme dernière ressource, recommencer l'œuvre sanglante du Démon des Tempêtes.

Toutefois, quelles que fussent les craintes légitimes des Français, ils conservèrent assez d'avance sur les sauvages pour arriver sains et saufs au lieu de refuge. Ils y passèrent deux nuits, autant pour prendre du repos que pour laisser aux Indiens le temps de se retirer. René de Vauquelin était d'avis que sa mission pouvait être considérée comme terminée, et que le moment était venu pour lui de rejoindre

dre le corps de M. de Levis. Quant au comte de Rochetonnerre, après avoir longtemps réfléchi, il résolut d'accompagner le lieutenant.

— Il me reste, dit-il, à retrouver le lâche qui a dirigé le bras de l'Ours-Maigre. J'ai châtié l'instrument du crime ; mais je ne veux pas mourir avant d'avoir châtié son auteur.

Quand le soleil du troisième jour descendit vers l'horizon, Horace de Rochetonnerre et René de Vauquelin se préparèrent à partir. Leurs poires à poudre et leurs sacs à balles bien garnis, et munis en outre de provisions de bouche, ils effectuèrent leur sortie. Tels ils avaient, au péril de leur vie, escaladé le rocher, tels ils descendirent la pente roide en courant les plus grands dangers. Toutefois, grâce à leur bravoure, grâce surtout à l'habileté du comte, après de nombreuses traverses, ils parvinrent enfin au terme de leur voyage.

M. de Levis venait de se replier sur Montréal, où il avait rassemblé les débris des garnisons de la colonie. Depuis la mort glorieuse de Montcalm, la situation était regardée comme désespérée. Toutes les communications avec la France étaient coupées, et la famine sévissait, de mois en mois plus cruelle, épuisant peu à peu les dernières munitions. La cour de Versailles, où régnait alors M^{me} de Pompadour, était trop occupée de ses fêtes ou de ses difficultés avec l'Allemagne pour songer encore à cet établisse-

ment d'outre-mer, qu'elle ne pouvait du reste plus secourir faute de marine. M. de Lévis ne voulut pourtant point abandonner le terrain sans faire un effort supplémentaire. Il avait l'espoir de reprendre Québec.

Bien qu'il n'eût avec lui que 3,000 soldats et 2,000 Canadiens et sauvages, il avait confiance dans son étoile, et il comptait sur la vaillance de ceux dont il était l'idole. Il n'ignorait pas les obstacles dont il était entouré. En effet, trois armées anglaises le pressaient de toutes parts, en avant, en arrière et sur ses flancs. Mais il se sentait encouragé dans son dessein, d'un côté par l'indomptable énergie de ses troupes, de l'autre par l'assurance que lui avait donnée le ministre de la marine d'expédier au Canada six bâtiments chargés d'hommes et de munitions.

L'hiver était plus rigoureux qu'en aucune autre année. Les eaux du Saint-Laurent étaient enchaînées dans les glaces, et il fallait attendre, pour commencer les opérations, que le printemps permît aux vaisseaux annoncés d'arriver.

On était à la fin d'avril 1760. Le général Murray, qui commandait l'armée anglaise à Québec, avait donné ordre à la population française d'évacuer la ville, afin d'éviter qu'il n'y eût un soulèvement contre lui, tandis qu'il en viendrait aux mains avec M. de Lévis. Celui-ci, impatient d'en finir, venait de découvrir un moyen de s'approcher de la place.

A dix lieues environ en arrière de Québec, la ri-

vière de la Chaudière, cours d'eau étroit et à peine praticable aux petits bâtiments, déverse dans le Saint-Laurent ses eaux tièdes, qui ouvraient à ce moment une brèche dans les glaces. On pouvait ainsi arriver au pied de la ville, tout en marchant sous le feu meurtrier de l'artillerie anglaise, échelonnée à moins d'une lieue de là. L'objectif de M. de Levis était ce même plateau d'Abraham où Wolf et Montcalm avaient péri. M. de Bourlamaque commandait l'aile gauche ; M. de Levis lui-même était à la tête de la droite.

La veille même du jour désigné pour la rencontre, René de Vauquelin et Horace de Rochetonnerre arrivèrent au camp des Français. Accueillis avec empressement, ils réclamèrent et obtinrent l'honneur de prendre part à l'expédition. Le lieutenant fut chargé de diriger les mouvements d'une compagnie d'éclaireurs, lancés prudemment en avant pour surveiller les intentions de l'ennemi et épier ses vant-postes. Horace de Rochetonnerre refusa de prendre un commandement. Il voulut se contenter de combattre sous les ordres de son jeune ami.

En attendant le moment du départ, René de Vauquelin s'informa de ce qu'était devenu François Brissot. Personne ne put lui donner de renseignements précis à cet égard. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il avait quitté le corps de M. de Levis trois jours après le lieutenant.

D'autres racontaient qu'il avait voulu enlever M^{lle} de

Drucourt, la fiancée de René de Vauquelin, et l'on rapportait à cette occasion les circonstances dramatiques dans lesquelles s'était accomplie cette tentative heureusement demeurée sans succès. M^{lle} de Drucourt habitait depuis peu de temps Montréal. Son père, ancien gouverneur de Louisbourg, s'y était retiré après la capitulation de cette place, si héroïquement défendue par M^{me} de Drucourt elle-même, qui trois fois par jour montait sur les remparts et de sa main délicate allumait la mèche du canon. M. de Drucourt avait obstinément éconduit Brissot, dont il ne connaissait point toute la bassesse, mais pour qui il n'éprouvait aucune sympathie. Convaincu qu'il ne pourrait désormais parvenir à ses fins avec loyauté, Brissot n'avait pas reculé devant le crime. Une poignée d'Indiens et de métis, gens de sac et de corde, s'étaient laissés gagner par ses promesses. Ils avaient essayé de pénétrer la nuit dans la maison de l'ancien gouverneur. Mais M. de Drucourt, réveillé en sursaut, avait appelé ses gens à son secours, et, malgré son grand âge, il avait, avec l'aide de sa femme et de sa fille et l'assistance de quelques domestiques, repoussé les bandits qui avaient pris la fuite. Les scélérats en se retirant avaient mis le feu à l'habitation. L'incendie avait été maîtrisé, et l'on n'avait eu à déplorer aucune victime.

Depuis ce moment, Brissot, que l'on accusait d'avoir soudoyé les incendiaires, et que l'on soup-

connaît même d'avoir été blessé dans la lutte, se tenait caché. Là s'arrêtaient les indications que l'on pouvait fournir sur celui que les Indiens avaient surnommé Œil-de-Serpent. Ces indications, Horace de Rochetonnerre les reçut de son ami avec la plus vive contrariété ; mais, quelque difficile que parût, dans ces conditions, l'exécution de son projet, il l'abandonna moins que jamais.

Cependant la petite troupe, dirigée par René de Vauquelin, s'était mise en marche avant l'aube. On voulait surprendre les avant-postes anglais, les massacrer sur leurs pièces et ouvrir les portes de la ville aux deux corps d'armée de M. de Levis et de M. de Bourlamaque, avant que l'ennemi eût eu le temps de se reconnaître. Le plan était habilement concerté, et l'on pouvait compter sur la résolution de ceux qui avaient mission de l'exécuter. M. de Levis se trouvait heureux de rencontrer en cette circonstance son vieux compagnon d'armes, le comte Horace de Rochetonnerre, dont la renommée lui avait appris les récents exploits contre les Onontagues. Le général faisait même entrer pour une large part dans ses chances de réussite la présence parmi les éclaireurs, de l'homme audacieux et rusé entre tous, qui pouvait mettre au service de la cause commune toute son expérience de la guerre de surprise. Aussi le comte avait-il été autorisé à agir de plein gré, sans même prendre conseil de son chef, le jeune

René de Vauquelin. Rochetonnerre, pour répondre à cette confiance, avait demandé de pouvoir devancer les autres hommes d'une centaine de mètres.

Il venait de s'éloigner même au delà de cette distance, quand il entendit tout à coup dans les buissons, un peu à droite de la route, un craquement suivi d'un cri étouffé.

Presque au même instant un sauvage, le corps entièrement plein de couleurs menaçantes, vint rouler à ses pieds.

L'Indien, qui était en embuscade, et qu'il était aisé, à son costume, de reconnaître pour un Iroquois, allié des Anglais, avait dû pencher la tête en avant pour mieux épier, et les branches auxquelles il se retenait s'étaient sans doute cassées sous son poids.

Rochetonnerre avait trop d'expérience de la vie des prairies pour ne pas comprendre que le Peau-Rouge était accompagné d'autres hommes, sauvages ou européens. Aussi crut-il prudent de chercher un abri derrière un arbre. A peine avait-il exécuté ce mouvement, qu'une balle passa près de lui. En même temps l'Indien avait disparu.

Persuadé que le Peau-Rouge ourdissait quelque trame avec les siens, le comte s'était replié en arrière. Une vingtaine d'Anglais et d'Indiens s'élancèrent à sa poursuite. Une voix claire et ferme les dirigeait. Cette voix, Horace de Rochetonnerre la reconnut aussitôt: c'était celle de François Brissot.

Le comte eut néanmoins le temps de rallier sa compagnie. René de Vauquelin, instruit de ce qui se passait, donna l'ordre de faire feu. La débandade de l'ennemi semblait inévitable. Mais l'homme qui commandait les Anglais avait sur eux un ascendant irrésistible. A son ordre, ils se jetèrent sur les Français.

Alors commença un combat corps à corps. Rochetonnerre s'était précipité en avant, et déjà sa main robuste s'appesantissait sur l'épaule de Brissot, quand celui-ci leva son pistolet et le déchargea à bout portant sur son agresseur.

L'arme avait visé le cœur, la balle effleura l'épaule.

Brissot avait jeté son pistolet et tiré son épée. De son côté, Rochetonnerre, abandonnant son fusil, brandissait sa hache.

Le choc fut terrible. Brissot voulut parer le coup de son adversaire : la hache brisa l'épée, dont la poignée seule resta dans la main du traître.

Alors le comte, poussant une exclamation de triomphe, s'abattit comme une masse sur l'espion. Brissot était d'une force herculéenne ; mais les bras de Rochetonnerre l'emprisonnèrent comme dans un cercle de fer.

L'issue du combat ne fut pas longtemps douteuse.

Les Anglais et les Indiens, voyant leur chef prisonnier, avaient pris la fuite. L'un d'eux en courant tomba dans l'eau et, porté sur un glaçon, arriva au milieu de la garnison qui formait les postes avancés.

Ceux-ci donnent l'alarme en reculant vers Québec.

Le général Murray sort avec quatre mille hommes. Les Français, entraînés par M. de Levis et M. de Bourlamaque, accourent et les culbutent à coups de baïonnette, sans laisser au canon le temps de se faire entendre. Le combat acharné, rapide, prend des proportions homériques. Les Anglais laissent plus de mille hommes sur le terrain et perdent toute leur artillerie. Les Français les chassent devant eux, et se voient décimés à leur tour par la mitraille ennemie. En même temps l'assaut est donné.

Tandis que le gros de la troupe passait comme un torrent, Rochetonnerre et Brissot étaient demeurés au même endroit. René de Vauquelin n'avait point quitté le comte. Il craignait que la scène hideuse des Trois-Roches ne se renouvelât, et il était décidé à s'y opposer. Il savait que le Supplicié-Vivant traiterait l'espion comme il avait traité l'Onontague. Aussi, rechargeant promptement son fusil, il l'épaula au moment même où le comte allait terrasser son antagoniste. L'arme du jeune homme visait à bout portant la tête du traître. René de Vauquelin pressa la détente. Une détonation retentit, puis un cri d'agonie.

François Brissot s'affaissa inanimé dans les bras d'Horace de Rochetonnerre.

Le comte resta longtemps pétrifié.

Avoir pendant plus d'un an, le jour et la nuit, sans prendre aucun repos, sans reculer devant aucune

fatigue, devant aucun péril, poursuivi avec l'acharnement et la ruse de l'Indien la plus légitime vengeance, et la voir à l'instant suprême échapper à jamais !

Il laissa tomber son ennemi, puis, attachant sur ceux qui l'entouraient un regard où se lisait toute sa passion et sa rage, lentement il épaula son fusil.

— Quel est celui, s'écria-t-il d'une voix tonnante, qui a tué cet homme ?

Il y eut un long silence.

Presque tous avaient vu René de Vauquelin mettre fin à la lutte entre les deux adversaires ; mais nul ne savait le sombre mystère qui pesait sur leurs destinées.

René de Vauquelin était pâle comme la mort. Il connaissait trop bien le caractère du comte pour ne pas s'attendre de sa part à un acte de désespoir. Il l'aimait trop d'ailleurs, et il lui avait voué une trop grande reconnaissance pour vouloir se mesurer avec lui. Il se tut.

Horace de Rochetonnerre promena autour de lui un regard qui frappa d'effroi les plus courageux. Sa voix où vibrait un frémissement sinistre répéta lentement, en s'arrêtant sur chaque mot :

— Quel est celui qui a tué cet homme ?

Personne ne répondit.

Tout à coup un tremblement nerveux s'empara de la puissante charpente du vieillard. Ses genoux

fléchirent. Un voile passa sur ses yeux. Il posa la main sur sa poitrine, comme pour l'empêcher de se briser.

— Dieu ne l'a pas voulu, dit-il d'une voix étouffée. René de Vauquelin fit un pas vers lui.

— Non, mon ami, dit le jeune homme avec douceur. Dieu ne veut point que nous nous fassions justice. Il commande au contraire que nous pardonnions à nos ennemis, même à ceux contre lesquels nous avons les plus justes sujets de ressentiment.

A ce moment le corps de Brissot, jusqu'alors demeuré inerte, eut un mouvement. L'espion avait la mâchoire fracassée et baignait dans son sang. Mais son regard, où se lisait un profond repentir, se tournait vers le comte dont il semblait implorer la pitié.

René de Vauquelin aperçut ce regard et en saisit toute la signification. Aussi prenant le comte par la main et lui désignant son ennemi étendu sans défense et mourant :

— Comte, dit-il avec fermeté, il ne faut point que cet homme paraisse devant Dieu, la conscience chargée d'un crime. Si grande que soit la faute, la sincérité du remords l'efface. Comte, Dieu lui-même est miséricordieux. Il vous impose par son exemple un devoir auquel vous ne sauriez vous soustraire.

Une larme brilla sous la paupière d'Horace de Rochetonnerre. Il releva la tête et, sans proférer une parole, marcha vers François Brissot.

Celui-ci venait de faire un effort suprême pour se redresser. Le comte saisit la main qu'il lui tendait et la tint longtemps enfermée dans la sienne.

Un seul mot s'échappa à demi étouffé des lèvres sanglantes du moribond :

— Grâce !

Horace de Rochetonnerre ne résista point à cet appel d'une âme désespérée. Il mit un genou en terre, et d'une voix grave, tandis qu'il se penchait sur Brissot :

— Que Dieu vous pardonne, dit-il, comme je le fais moi-même !

Un soupir de satisfaction s'échappa de la poitrine du moribond. Un éclair de joie passa dans ses yeux. Sa main se raidit. Sa tête retomba tout à coup lourdement en arrière. François Brissot était mort.

Au même moment un clameur effroyable se fit entendre dans la direction de Québec.

Voici ce qui s'était passé. M. de Levis avait ouvert le feu contre la ville. D'heure en heure il attendait les secours qui devaient venir de la France.

Les cris qui avaient frappé l'attention de Rochetonnerre et de Vauquelin étaient ceux des assiégés et des assiégeants. De part et d'autre, en effet, on venait d'apercevoir quelques vaisseaux à l'horizon. L'anxiété était peinte sur tous les visages. Auquel des deux partis en présence cette flotte allait-elle

apporter le salut? Si c'était une flotte française, Québec était repris par nous ; sinon, M. de Levis était forcé de reculer, et le Canada était à jamais perdu pour la France.

Les deux armées restèrent pendant près d'une demi-heure en suspens, tant l'attention était absorbée par cet événement qui allait décider du combat.

Tout à coup les Anglais, officiers et soldats, montèrent sur les remparts sans se préoccuper de nos troupes qui leur faisaient face. Ils poussaient des hurrahs en agitant leurs chapeaux. Les vaisseaux annoncés formaient l'avant-garde de la flotte anglaise.

M. de Levis brisa son épée, et suffoqué par la douleur, il tomba défaillant dans les bras de ses officiers. La France n'était vaincue que par elle-même. Les bâtiments envoyés par le ministre de la marine n'avaient quitté Bordeaux que le 12. Ils arrivèrent à l'entrée du Saint-Laurent, dans la baie des Chaleurs, quand la débâcle des glaces était achevée, laissant ainsi aux Anglais le temps de les précéder et de leur barrer le passage.

M. de Levis leva le siège de Québec et se retira sur Montréal, où il était décidé à attendre les Anglais et à mourir avec ses derniers braves plutôt que de se rendre. M. de Vaudreuil n'avait point l'armée aussi grande. Il capitula. M. de Levis ne voulut point l'imiter et se retira dans une île voisine avec 2,000

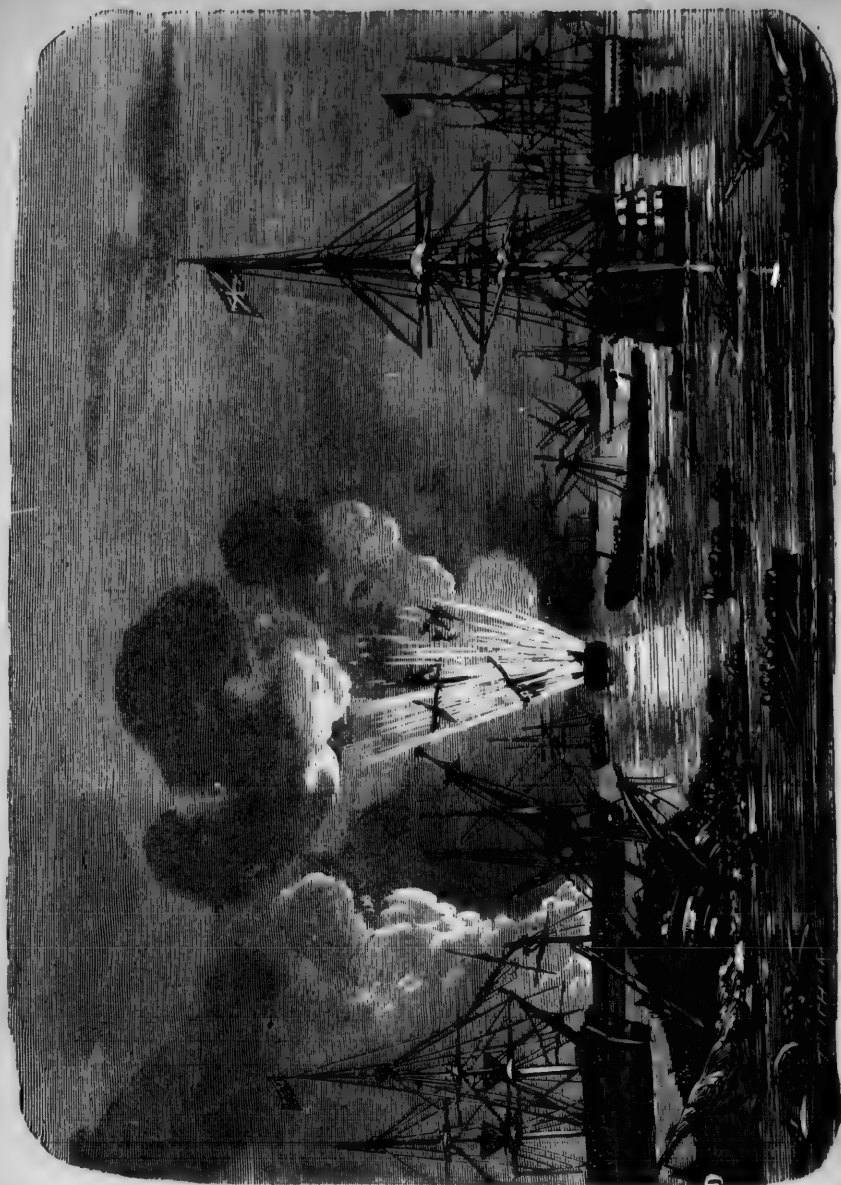
hommes, débris de son armée. Mais l'héroïque vaincu céda enfin devant les représailles qui menaçaient la colonie. Le 8 septembre 1760, il s'embarqua pour la France avec le peu d'hommes qui avaient survécu à la lutte. Ce même jour, le Canada devint colonie anglaise.

Horace de Rochetonnerre et René de Vauquelin n'eurent point l'humiliation d'assister à cette scène si déchirante pour le cœur français.

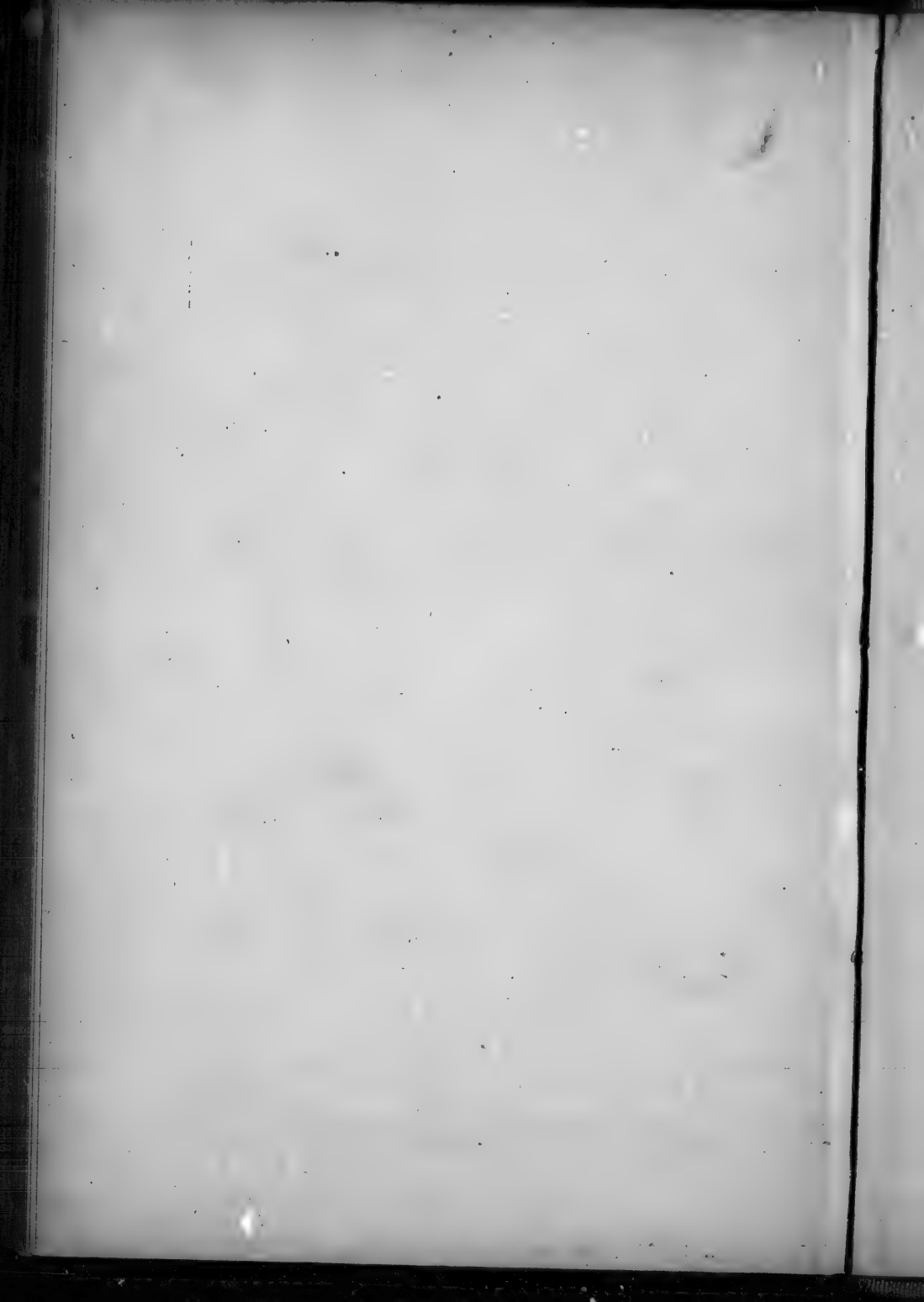
Au moment même où M. de Levis levait le siège de Québec, les deux frégates françaises commandées par le père de René se trouvaient aux prises avec les vaisseaux anglais qui venaient d'arriver. La première pensée du jeune officier, en voyant l'échec inattendu éprouvé par nos troupes, avait été de voler au secours de son père. A peine s'était-il jeté dans ses bras qu'eut lieu l'abordage. La mêlée fut affreuse. M. de Vauquelin et son fils refusèrent d'amener le pavillon.

Horace de Rochetonnerre n'avait pu suivre son jeune ami. Épuisé par la lutte qu'il avait soutenue contre Brissot et par l'émotion que lui avait causée la mort de l'espion, il avait dû ralentir sa marche. Lorsqu'il arriva en vue de Québec, il entendit soudain une effroyable détonation.

C'était la frégate de M. de Vauquelin qui venait de sauter avec tous ceux qui étaient à bord. Le jeune officier avait mis le feu aux poudres.



C'était la frégate de M. de Vanquelin qui venait de sauter avec tous ceux qui étaient à bord.



Le comte de Rochetonnerre resta longtemps privé de parole devant ce spectacle. Puis, jetant un dernier regard sur l'endroit où avait dû disparaître son vaillant compagnon, il regagna à pas lents la direction de la rivière Alleghany.

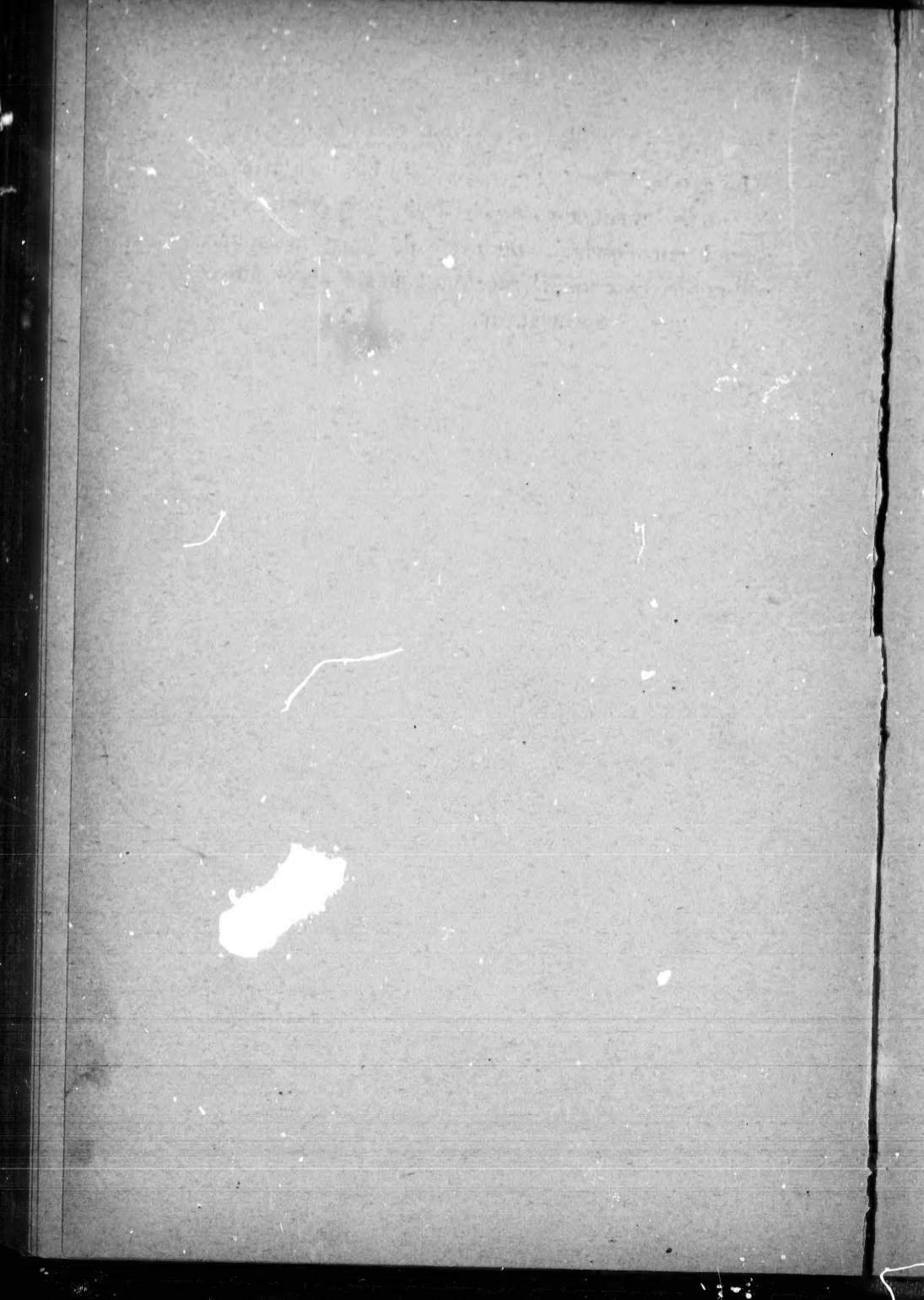


TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE. — La terre des Titans.	9
I. — Un horrible supplice.	31
II. — La rencontre.	61
III. — Le blocus.	85
IV. — La lutte.	99
V. — La peau de buffle.	119
VI. — La piste.	139
VII. — L'ombre de la mort.	161
VIII. — Le démon des tempêtes.	179
IX. — Le corbeau.	195
X. — L'expiation.	207
XI. — Œil-de-Serpent.	221

TABLE DES GRAVURES

Le Supplice	4
Mort du général Wolf.	25
Tout à coup l'homme se redressa.	33
L'homme blanc attendait derrière le rocher.	65
C'était une crique bizarrement découpée.	79
Rochetounerre offrait en ce moment l'aspect d'un superbe guerrier indien.	111
Le camp indien.	123
Dans le feuillage, au-dessus de lui, leurs yeux ardents s'attachaient sur lui.	149
La forêt vierge.	167
L'Ours-Maigre.	197
Il était vêtu comme le sont les coureurs de bois.	203
C'était la frégate de M. de Vauquelin qui venait de sauter avec tous ceux qui étaient à bord.	235



4
25
33
65
79

141
123

149
167
97
03

35